



Demain ne meurt jamais ! Anticipation personnelle du futur individuel et de l'avenir collectif de jeunes québécois(es)

Mémoire

Pierre-Élie Hupé

Maîtrise en sociologie
Maître ès arts (M.A.)

Québec, Canada

© Pierre-Élie Hupé, 2017

**Demain ne meurt jamais !
Anticipation personnelle du futur individuel et de
l'avenir collectif de jeunes québécois(es)**

Mémoire

Pierre-Élie Hupé

Sous la direction de :

Madeleine Pastinelli, directrice de recherche

Résumé

La multiplication des crises rend imprévisible l'avenir du monde alors que la lourdeur du modèle productif entrave les possibilités d'imaginer un monde alternatif. Au plan individuel, le nombre de trajectoires de vie possible a explosé. À travers les concepts d'individualisation, de régime d'historicité et de temporalités sociales, ce mémoire étudie la projection individuelle des jeunes québécois(es) dans le futur individuel et l'avenir collectif. Pour la cerner, j'ai réalisé quinze entrevues qualitatives auprès de quinze jeunes de profils socio-économiques variés.

À l'analyse apparaît une grande variation dans la longueur des projections des jeunes qui peuvent aller d'un an à une vie entière. De même, ce qui constitue le cœur de la projection varie considérablement : équilibre entre domaines de la vie ; expériences de vie ; famille ; engagement social ; travail. Les répondant(e)s partagent un optimisme généralisé quant à leur futur personnel et considèrent avoir toutes les cartes en main pour se forger un futur à leur convenance même si deux tiers n'ont pas de plan de vie arrêté.

L'horizon de la projection dans l'avenir collectif ne dépasse pas la vie humaine. Certain(e)s jeunes identifient des dimensions clefs - environnement, économie, conflit armé - qui auront un impact sur les autres facettes de l'avenir tandis que d'autres les réfléchissent en silo et font abstraction de leur interdépendance : l'utilisation incivile du cellulaire étant aussi préoccupante que la corruption ou que les changements climatiques. Deux tiers des jeunes s'attendent à une détérioration du monde, mais considèrent les menaces collectives à venir comme trop distantes spatialement et temporellement pour s'en inquiéter outre mesure.

Dans la société individualiste, la promotion à l'autoréalisation est source d'angoisse pour les jeunes qui doivent renoncer à une multitude de potentialités en choisissant un programme d'étude ou un emploi. L'optimisme devant le futur personnel et l'impression d'une identité fixe dans un monde en mouvement résultent d'un sentiment de séparation du monde qui se renforce dans la société individualiste. Cette permanence semble aussi appuyer la thèse du présentisme de François Hartog (2012) soit la propension de la société contemporaine à donner plus d'importance au présent qu'au passé ou au futur.

Abstract

The proliferation of crises makes the future unpredictable while the cumbersome nature of the productive model hampers the possibility of imagining an alternative. At an individual level, the number of possible life trajectories has exploded. Through the concepts of individualization, regime of historicity and social temporalities, this thesis studies the individual projection of young Quebecers in the individual and the collective future. To identify it, I conducted fifteen qualitative interviews with young people of various socio-economic background.

The analysis shows a great variation in the length of the projections of the young people which can go from one year to a whole life. Similarly, what constitutes the center of the projection varies considerably - balance between life dimensions ; life experiences ; family ; social engagement ; work. The young Quebecers share a general optimism and consider having everything needed to forge a personal future at their convenience even though ten of them do not yet have a detailed life plan.

The horizon of projection into the common future does not go beyond the length of human life. Some young people identify key dimensions - environment, economy, armed conflict - that will impact the future while others reflect them separately and disregard their interdependence. For example, the uncivil use of the cell phone seems as worrying as political corruption or climate change. Two thirds of the participants expect a deterioration of the world, but consider the threats too distant spatially and temporally to worry about it beyond measure.

In the individualistic society, promotion of self-realization is a source of anguish for young people who have to give up a multitude of potentialities presented to them during childhood when choosing a curriculum or a job. Secondly, optimism about personal future and the impression of a fixed identity in a world in motion are the result of a feeling of separation from the world which is strengthened in the individualistic society. The perceived permanence also seems to support the hypothesis of François Hartog's presentism (2012), namely the propensity of contemporary society to give more importance to the present than to the past or the future.

Table des matières

Résumé.....	III
Abstract.....	IV
Remerciements.....	X
Introduction.....	1
Chapitre 1 : D'avant-hier à aujourd'hui.....	12
1.1 Le temps.....	13
1.1.1 Naturalité du temps.....	14
1.1.2 Le signe temps.....	16
1.1.3 Temps social, temps physique.....	17
1.2 Développement d'un concept de temps.....	18
1.2.1 Passé, présent, avenir.....	22
1.3 Régime d'historicité.....	23
1.3.1 L'istoria magistra vitae du régime héroïque.....	25
1.3.2 Augustin et le temps chrétien.....	27
1.3.3 Modernité : dynamique de l'occident.....	28
1.3.4 À plein régime vers le futur.....	32
1.3.5 Société contemporaine, société du risque.....	33
1.3.6 Risques et présentisme.....	35
1.4 Toujours plus vite !.....	36
1.5 Individuation et institutions dans la société contemporaine.....	37
1.6 Le processus d'individuation.....	38
1.7 Affaïssement des institutions et individuation.....	42
1.8 L'individu contemporain.....	44
1.9 Temporalités sociales.....	47
1.10 Cinq types de représentations du futur-avenir individuel.....	49
1.11 De prospective et de projets.....	51
1.12 Avenir-futur.....	52
1.13 Avenir collectif : attendu ou désiré ?.....	53
1.14 Conclusion.....	53
Chapitre 2 : La boîte à outils.....	55
2.1 Question et objectifs.....	55
2.2 La jeunesse.....	56
2.3 Compréhension.....	57
2.4 Relation du sociologue avec le terrain.....	60
2.5 L'entrevue.....	61
2.6 Le schéma d'entrevue.....	62
2.7 Constitution de l'échantillon.....	66
2.8 Trajectoires individuelles et analyse thématique.....	70
2.9 Profil des répondant(e)s.....	72
Chapitre 3 : Projection dans l'avenir individuel.....	83
3.1 Incertitude dans l'entrevue.....	84
3.2 Réalisme de la projection.....	84
3.3 Sensibilité aux étapes de la vie.....	85
3.4 Inégalité dans la projection.....	87
3.5 Motivation dans la projection : Qu'est-ce qui fait courir les jeunes ?.....	88
3.5.1 L'équilibre : vie familiale, carrière, amitiés, loisirs.....	88
3.5.2 L'expérience.....	90
3.5.3 La carrière.....	91
3.5.4 La famille.....	91

3.5.5	Changer le monde, protéger l'environnement.....	93
3.6	Institutions qui structurent la projection.....	94
3.6.1	Emploi.....	94
3.6.2	Le couple.....	95
3.6.3	La famille.....	96
3.6.4	La propriété.....	99
3.6.5	Loisirs : voyage, amitiés, divertissements.....	99
3.6.6	Le bénévolat et l'engagement social et communautaire.....	101
3.6.7	Rejet de la carrière, de la consommation et de la propriété.....	103
3.7	Projection dans un demain identique.....	103
3.7.1	Les personnes de références.....	103
3.7.2	L'inertie identitaire.....	106
3.8	Trois types de projection chez les jeunes.....	107
3.8.1	Possibiliste.....	108
3.8.2	Étapistes.....	109
3.8.3	Continuistes.....	109
3.8.4	Continuisme et jeunesse.....	110
3.8.5	Types absents : Prévoyant(e)s et fatalistes.....	111
3.9	Courage et optimisme devant l'incertain.....	113
3.10	Influence de la scolarité, du genre et de l'orientation sexuelle sur la prospective.....	115
3.10.1	Scolarité.....	115
3.10.2	Genre.....	117
3.11	Conclusion.....	119
Chapitre 4	: Projection dans l'avenir collectif.....	121
4.1	2100, l'horizon dépassé.....	123
4.2	Une lecture par intervalles.....	124
4.3	Structure de l'organisation de l'anticipation de l'avenir.....	126
4.4	Volonté d'action sur la société.....	128
4.5	Avenir désiré, avenir craint, ambivalence.....	130
4.6	Typologie des perceptions de l'avenir collectif.....	130
4.6.1	Heureusement qu'on vivra au Québec.....	132
4.6.2	Il faut s'organiser avant que ça pète !.....	133
4.6.3	Demain : ensoleillé avec passages nuageux.....	134
4.6.4	Les deux mains sur le volant.....	135
4.6.5	On n'arrête pas le progrès.....	135
4.6.6	Et l'humain(e) deviendra Dieu.....	136
4.7	La crainte de l'avenir incertain.....	137
4.8	Divorce entre l'individuel et le collectif.....	139
4.9	Une « génération réaliste ».....	140
4.10	Les discours normatifs et le souci du commun.....	140
4.11	Des souhaits formulés au conditionnel.....	144
4.12	Temporalités sociales.....	145
4.12.1	Temporalités individuelles.....	145
4.12.2	Temporalités collectives.....	148
4.13	Présentisme.....	150
4.14	conclusion.....	153
Chapitre 5	: Individualisme et projection dans l'avenir.....	157
5.1	Le processus d'individualisation.....	158
5.2	Individualisme et projection dans l'avenir.....	165

5.2.1 Individualisme de la ressemblance.....	165
5.2.2 Individualisme de la singularité.....	169
5.3 Conclusion.....	170
Coda.....	176
Pistes de recherches subséquentes.....	180
Bibliographie.....	184
Annexe A : Outil de collecte.....	190
Annexe B : Avis de recrutement.....	196
Annexe C : Tableaux synthèses.....	197

*À tou(te)s mes Ami(e)s qui œuvrent quotidiennement
à l'essor d'un inédit viable.*

*Le temps passé, celui qui va naître
Le temps d'aimer, et de disparaître
Le temps des pleurs, le temps de la chance
Le temps qui meurt, le temps des vacances*

*Le temps, le temps, le temps et rien d'autre
Le tien, le mien, celui qu'on veut nôtre*

Charles Aznavour

Nous sommes le pont entre le présent et l'avenir. Nous sommes le reflet d'une éducation et le prélude d'une société. Nous sommes le corps et la voix de ce que sera demain. Nous sommes la jeunesse d'une nation qui refuse de voir ses acquis dilapidés au profit de sociétés éphémères. Nous sommes la force d'un peuple qui a perdu la sienne, les gardiens d'une idéologie bafouée, les successeurs à la tranquillité et les précurseurs du renouveau.

Nous sommes étudiants et nous sommes prêts.

Lisandre Thériault-Brunet

Remerciements

Je souhaite en premier exprimer ma reconnaissance envers chacun(e) des jeunes qui ont accepté de me rencontrer et de répondre à ces questions difficiles liées à l'anticipation de l'avenir. Le défi était de taille et vous l'avez relevé avec brio. Un merci tout particulier à Madeleine Pastinelli, ma directrice qui m'a guidé avec la souplesse nécessaire à un projet très - voir trop - ambitieux pour un mémoire. La taille du texte témoigne en partie de cette volonté de tout saisir d'un geste qui m'aura nécessairement pris plus de temps que si mon sujet avait d'emblée été plus circonscrit. J'ai adoré cette liberté et cette confiance. Au fil des différentes relectures, les conseils, les remarques et les critiques de Madeleine m'ont énormément appris. Ils ont précisé mon analyse et sa présentation.

Je tiens également à témoigner ma gratitude au Département de sociologie de l'Université Laval. Le souci de pédagogie qui y règne, le dévouement des professeur(e)s, leur disponibilité et leur soutien continu en font un lieu unique. Je n'ai pas encore rencontré un(e) étudiante de sociologie revenant d'un échange qui remettait en doute l'exceptionnalité de notre département.

Un grand merci à Louis-Pierre Beaudry qui a lu attentivement le manuscrit et prodigué nombreux conseils. Sa pression respectueuse m'a motivé et permis de garder le cap. Riel Michaud-Beaudry m'a fourni une aide précieuse au moment de tester le schéma d'entrevue. Ma famille, avec son soutien calme et sa camaraderie, m'aura définitivement fait le plus grand bien à chacune de nos réunions. Merci également à mes ami(e)s jeunes et moins jeunes qui m'ont supporté malgré des moments d'absence et autres disparitions ponctuelles qu'entraîne l'aventure de la rédaction. Vous avez été présent.e.s dans mes moments plus difficiles pour échanger un rire et relancer le sourire.

Plus personnellement, je voudrais nommer Daniel Mercure, Gérard Duhaime, Gilles Gagné qui ont suscité certaines réflexions clef à des moments charnières de mon mémoire. Philippe Moreau me répétait régulièrement que l'on crée dans la recherche. Françoise et Josette Lépine, Victoria Clerici, Alex Bell, Carolina Zoppi et ces autres magnifiques personnes que j'oublie qui m'ont dit vouloir lire mon travail me rappelaient l'intérêt de mon sujet.

Je suis gré à Lorraine Côté, Simon-Olivier Gagnon, Marie-Laurence, Simon-Olivier Gagnon, Jeanne Morel, François Raouf Derbas Thibodeau qui ont partagé avec moi leur vision du futur individuel et collectif, enrichissant d'autant ma lecture et mon analyse. Ils et elles m'ont parfois fourni des expressions si justes qu'elles ont fait leur chemin jusqu'au mémoire.

Enfin, un grand merci à ma sœur Éole et son ami Jean-Philippe qui m'ont sagement orienté vers la poursuite des études graduées en m'informant dès les premiers instants des organismes subventionnaires. En ce sens, il m'est important de souligner que sans le financement du Fond québécois de la recherche en sciences humaines et du Conseil de recherches en sciences humaines, je ne me serais pas lancé dans cette épopée. J'aimerais finalement remercier Hydro-Québec et le centre d'étude des arts, des lettres et des traditions (CELAT) pour leur appui matériel et financier dans ce projet.

Introduction

Chaque semaine, diverses crises viennent hanter nos quotidiens d'information. Ces jours-ci, les manchettes rapportent la « crise migratoire » européenne¹, celle humanitaire en Syrie ou nous parlent de la crise écologique. Récemment, on parlait de la crise sanitaire que pose la propagation du virus Zika. Il n'y a pas à remonter loin pour retrouver la crise nucléaire à Fukushima, la crise sanitaire de l'Ébola et autres crises alimentaires, économiques, politico-démocratiques, etc. Parfois le fruit de puissances naturelles, les crises sont parfois plutôt induites volontairement par l'être humain. C'est du moins ce que suggère la thèse de la gouvernementalité par la crise, aussi appelée *La stratégie du choc* par Naomi Klein (2008), qui consiste à déstabiliser la société afin que le pouvoir en place puisse proposer une solution déjà prête qui, sans le bouleversement ainsi créé, affronterait une vive résistance de la population. En ce sens, les crises apparaissent comme une rupture dans le prévisible, une source de transformations inévitables, une conséquence d'une dynamique incontrôlable. C'est cette ambiance de crise qui constitue le cadre duquel a émergé le projet de ce mémoire sur la projection des jeunes dans l'avenir.

Aux soubresauts des crises, on peut opposer la permanence de nos systèmes politique et économique. Les perspectives d'avenir alimentées à l'inertie et la lourdeur du modèle productif participent à la création d'un sentiment de « comme si c'était déjà fait », comme si le niveau des océans avait déjà augmenté, la calotte polaire déjà disparu, etc. À ce titre, Žižek résume : « Regardez la science-fiction : visiblement, il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme » (2008). Le caractère toujours inévitable et imprévisible des crises nous plonge dans la contingence du social duquel tenter de s'affranchir serait illusoire. Mon intérêt pour la façon dont on se

- 1 L'origine de ces migrations remonte au modèle colonial et néo-colonial doublé des guerres d'Afghanistan, d'Irak et de Syrie, tout aussi coloniales dans la « pacification » violente imposée par les puissances occidentales. Ces conflits armés irrésolus irriguent les routes migratoires de réfugiés qui cherchent, à raison, une terre d'accueil moins instable et mieux nantie, l'Europe apparaissant comme une destination privilégiée dans les circonstances. Mais ce mémoire ne vise pas à réaliser une sociologie des diverses crises. Il cherche plutôt à en saisir la multiplicité et les conséquences symboliques qu'elles peuvent exercer sur la projection dans l'avenir des jeunes.

projetée dans l'avenir repose sur ce constat d'un emprisonnement dans une société dont on peine à cerner le futur proche et lointain.

Si l'anticipation de l'avenir a pour objet le monde qu'on partage avec d'autres, elle concerne également son propre futur. Huyssen soutient que la modernisation s'accompagne d'une transformation progressive du rapport au temps dans nos vies, dont le point nodal serait « le croisement des changements technologiques, des médias de masse ainsi que des nouvelles formes de consommation, de travail et de mobilité » (2000 : 31) qui raccourcit l'horizon de projection ou d'anticipation des devenirs probables de nos sociétés. Dans le même sens, Gilles Gagné et David Dupont (2007) rappellent qu'il est relativement récent qu'on n'ait plus une place prédestinée dans la société. Cela peut provoquer chez les jeunes une angoisse de ne pas savoir où aller ni comment s'y rendre et de ne jamais être certain(e) d'être à la bonne place. Est-ce que ça vaut la peine de compétitionner pour se tailler une place enviable dans la société et de se discipliner dans ces conditions ? Dans un contexte où plus que jamais le sentiment de l'imminence de différentes transformations est partagé, on peut se demander à quel type de subjectivité correspond ce rapport à l'avenir. Ce mémoire vise à saisir dans quelle mesure et sur quel plan le sentiment ambiant de crise ou de renversement imminent du monde familier affecte ou non la manière dont les jeunes se projettent individuellement et collectivement dans l'avenir plus ou moins lointain.

Au plan sociologique, l'intérêt d'une telle entreprise est de proposer une lecture qui ne reproduit pas la séparation classique entre individuel et collectif qui a souvent caractérisé les études sur la projection dans l'avenir. Ainsi, Mercure (1982 ; 1995) se concentre sur le projet de vie personnel tandis que Frédérick Nadeau (2013) demandait aux cégépien(ne)s d'identifier les enjeux collectifs prioritaires en laissant de côté la projection dans l'avenir individuel. J'ai délibérément choisi, dans ce mémoire, de m'intéresser simultanément à ces deux dimensions de la projection afin de voir dans quelle mesure et sur quels plans l'avenir individuel et collectif peuvent mutuellement s'influencer.

Ce mémoire cerne l'anticipation personnelle du futur individuel et de l'avenir collectif des jeunes Québécois(es). Il ne vise en rien à prédire ce que sera leur avenir, ni à considérer leurs projections comme des indicateurs de ce qu'ils et elles deviendront effectivement. Il cherche plutôt à savoir comment ces jeunes se projettent dans l'avenir, à rendre intelligible la façon dont ils et elles agissent dans le présent.

La projection dans l'avenir touche directement la notion de temps, mais l'attaque de biais, à travers la relation que les individus entretiennent avec lui. Je privilégie cette approche devant le constat qu'on peut regrouper en trois types les recherches traitant directement du temps (Rosa, 2010). Le premier rassemble les ambitieuses synthèses systématiques des nombreux travaux réalisés dans le champ de la sociologie du temps. « Ces travaux, presque à chaque fois, concluent que le matériau examiné prouve combien les structures temporelles du monde social sont importantes et diverses, et qu'il est donc absolument nécessaire de leur consacrer plus d'attention. » (Rosa, 2010 : 14). Les différentes manières d'étudier le temps y demeurent nombreuses et fragmentées. Le second type regroupe les recherches spécifiques – portant par exemple sur le temps et la famille, le temps et le travail, le temps et le voyage, etc. – où le concept de temps est tenu pour acquis. Quant au troisième, il réunit les théories philosophiques qui posent chacun le problème d'une manière différente pour y répondre d'une façon singulière qui ne se lie généralement à aucune réflexion antérieure (Rosa, 2010). Trop abstraits dans leurs réflexions, ils sont peu utiles à la recherche empirique.

Au lieu de m'atteler à l'aventure sisyphienne qu'est la définition du temps, j'ai déplacé le problème en choisissant de me pencher sur la manière de se projeter dans l'avenir et de m'intéresser au rapport que les individus entretiennent avec leur futur. En cette matière, le sociologue du temps Harmut Rosa rappelle que « les structures et les horizons temporels sont un, voir *le*, point de jonction entre perspective du système et perspective des acteurs. » (Rosa, 2010 : 17). Suivant cette piste, dans ma problématique, j'ai circonscrit trois grandes structures qui conditionnent le rapport contemporain au temps : le temps, le régime d'historicité et l'individuation. Ces trois

dimensions sont pleinement intégrées dans les structures mentales des individus et structurent leur vision des choses et leurs expériences. D'abord, le temps comme mesure des enchaînements d'événements est une production symbolique historiquement située. Elle diverge entre les sociétés et les époques (Élias, 1996). Partant de ce constat, je retrace avec Élias (1996) les grandes lignes de l'histoire *Du temps* occidental (1.1 et 1.2). On peut alors mieux en saisir son histoire et rompre avec le rapport naturalisant généralement entretenu avec lui.

La seconde dimension réside dans la manière d'organiser entre eux les rapports entre passé, présent et avenir, soit les *Régimes d'historicité* (Hartog, 2012) propres à différentes sociétés (1.3). Encore une fois, il s'agit ici de présenter une comparaison historique qui met en lumière les particularités du régime contemporain d'historicité : le présentisme, soit la domination du présent sur le passé et le futur. Pour Hartog, la société moderne s'est constituée dans une répudiation de la tradition, remplacée par une foi dans le progrès technique et social. Elle s'est délestée du passé en poursuivant la promesse que demain serait chaque jour meilleur. Aujourd'hui, la tradition a depuis longtemps cessé d'être garante de l'orientation et de la reproduction de la société. Quant à l'idéologie progressiste, elle a été mise à mal par deux guerres mondiales, les expériences totalitaires du nazisme et du stalinisme, les désastres nucléaires - Tchernobyl et Fukushima en tête -, la menace de destruction des écosystèmes sous la pression de la pollution et des changements climatiques, l'accroissement des risques (Beck, 1986), etc. L'accélération du monde et la transformation des modes de vie insufflées par les nouveaux moyens de déplacement, de communication et les avancées techniques rendent difficile l'anticipation de l'avenir. Passé et futur ayant été abandonnés, Hartog nous montre que les sociétés occidentales se caractérisent par un présent en accélération constante qui prend toute la place (1.4).

La troisième dimension que je développe dans ma problématique est l'individuation (1.5 et 1.6), un long processus qui a débuté au Moyen Âge et qui a marqué un déplacement de l'équilibre entre le « nous » et le « je » au profit de ce dernier (Élias, 1991). Les jeunes Québécois(es) sont nés dans un

monde où la présence des institutions leur permet de produire une identité « à la carte ». Ils et elles sont beaucoup plus libres que leurs grands-parents de se définir et d'agencer leurs choix de vie selon leurs préférences personnelles (Bajoit, 2007) (1.7). Cette liberté accrue des individus dans la société contemporaine a sa contrepartie dans le poids existentiel qui repose sur leurs épaules, se trouvant dès lors seuls responsables de la production de leur identité (1.8). L'individuation marque la subjectivité des jeunes et influence leur rapport au temps et, à plus forte raison, à leur propre futur.

Les trois dimensions que je développe dans un premier temps de la problématique sont insuffisantes pour analyser la projection des jeunes dans l'avenir. Je mobilise également le concept de *temporalités sociales*, qui me sert à désigner les différentes trames temporelles (cycliques ou linéaires) qui se combinent et se superposent dans l'expérience individuelle et qui rythment le quotidien (2.1), ce qui me permet de prendre aussi pour objet les phénomènes d'orientation subjective utilisés par les jeunes pour arriver à se projeter. Un second outil incontournable est la typologie de la projection dans le futur-avenir individuel élaborée par Daniel Mercure (1982) (2.2), distinguant l'avenir du futur et permettant ainsi de départager les anticipations (2.3, 2.4 et 2.5). Certaines personnes possèdent les ressources financières, sociales et culturelles qui leur permettent d'avoir prise sur leur vie et de produire activement leur futur. Au contraire, d'autres ont plutôt l'impression que l'avenir, relativement inéluctable, leur échappe et qu'ils doivent s'y adapter. Cet axe futur-avenir croise celui de la présence ou de l'absence d'un plan de vie (Mercure, 1982). Certaines personnes possèdent un projet de vie orienté vers une fin, médiée par une série de moyens. D'autres se contentent de rêves sans pour autant avoir en tête les étapes qui mèneraient à leur réalisation.

Pour préciser la démarche de recherche, j'ai défini la population à l'étude : la « jeunesse », soit les personnes âgées de 20 à 25 ans (Galland, 2009) (2.6 et 2.7). J'ai choisi de réaliser une collecte qualitative des données, ancrée dans la méthode compréhensive qui consiste à partir des représentations et de l'expérience des jeunes pour éclairer le rapport symbolique entretenu entre leur futur et l'avenir collectif (2.8 et 2.9). Pour recueillir les données, j'ai

constitué un schéma d'entrevue que quelques prétests ont affiné (2.10 et 2.11) et ai recruté des jeunes grâce à la méthode boule de neige (2.12). En suivant l'hypothèse que les catégories socioprofessionnelles et le genre influencent la projection dans l'avenir (Mercure 1995), j'ai sélectionné 15 jeunes, également distribués entre les deux genres. Cinq étudient à l'université, cinq possèdent un diplôme collégial et cinq possèdent un diplôme professionnel ou ont fait des études secondaire complété ou non. Pour procéder à l'analyse des données colligées, je suis parti des trajectoires individuelles pour en dégager les thèmes principaux. J'ai ensuite comparé les différentes entrevues entre elles (2.13).

À l'analyse des entrevues, il appert que les jeunes se projettent dans un futur personnel depuis leur tout jeune âge. D'abord parce qu'on leur redemande constamment ce qu'ils et elles feront plus tard, ensuite parce que ça leur permet de conférer une orientation plus ou moins ferme à leur vie, une inclination vers laquelle tendre, qui donne un sens au quotidien, participant à sa réalisation. Les jeunes pensent donc régulièrement à leur futur-avenir personnel. La plupart ont également déjà réfléchi au devenir du monde commun et se sentent concernés par cet avenir encore flou. Ce sont ces réflexions déjà entamées et plus ou moins mûries que j'ai recueillies durant les entrevues.

Les entretiens ont été divisés en quatre parties. Je reviens d'abord sur l'enfance, l'adolescence et la famille d'appartenance de la personne tandis que la deuxième partie traite du futur personnel. Dans cette partie, j'ai demandé aux jeunes d'exprimer la manière dont ils et elles voient leur futur et quels sont leurs projets futurs. Ensuite, j'ai enchaîné en les interrogeant sur ce qu'ils et elles imaginent de leur vie à l'âge de 35 ans, de 55 ans puis de 75 ans. Une troisième section a été consacrée à l'avenir collectif. Les entretiens se terminaient par une discussion générale sur leur rapport à l'avenir. Pour les jeunes, se projeter dans l'avenir et choisir parmi différentes avenues provoquent un inconfort qui se manifeste dans le changement de rythme des entrevues : les jeunes rencontré(e)s répondent rapidement dans la partie rétrospective et ralentissent dès qu'on passe à celle prospective (3.1). L'ensemble des jeunes prévoit un futur personnel réaliste aux égards

du chemin parcouru (3.2). De même, tou(te)s affichent une fine sensibilité aux conventionnelles étapes de la vie : enfants, carrière, départ des enfants, parents vieillissants, retraite (3.3). Par contre, la durée et l'amplitude de la projection varient fortement d'une personne à l'autre, allant de quelques années à toute une vie (3.4).

Ce qui forme le cœur de leur projection et ce qui motive les jeunes varie considérablement (3.5). Selon la personne questionnée, c'est soit la famille, la carrière ou l'engagement social qui est mis au premier plan. Ces différentes institutions alimentent toutes la projection dans l'avenir, quoique sous des formes différentes (3.6). La projection dans le futur individuel surprend dans la mesure où les jeunes rencontré(e)s s'imaginent plus vieux et plus vieilles dans un monde qui serait identique au présent (3.7).

Parmi les types de projection personnelle identifiés par Mercure (1995), l'ensemble des jeunes se projettent dans un avenir ouvert (3.8). Ainsi, leurs témoignages convergent vers un optimisme général quant à leur futur individuel. Ils et elles considèrent avoir toutes les cartes en main pour vivre une vie au diapason de leurs espérances (3.9). Ces jeunes s'inscrivent dans une projection à dominante de conquête, envisageant la suite de leur vie comme leur permettant de réaliser leurs projets les plus chers et de connaître une amélioration de leur situation matérielle et sociale.

Structurellement, il y a une correspondance entre la scolarité réalisée et projetée et l'étendue dans le temps de la projection (3.11). On peut supposer que faire le choix d'étudier longtemps implique un rapport particulier au temps, soit le même qui est nécessaire pour se projeter dans un futur personnel plus éloigné. Une légère différence apparaît entre hommes et femmes dans l'anticipation du temps quotidien. Les hommes interviewés prévoient plus s'engager dans des activités de bénévolat que les femmes, ce qui est probablement une conséquence de l'injonction faites aux hommes à occuper l'espace public. De leur côté, les femmes rencontrées ont une perspective du temps quotidien plus réaliste qui est peut-être liée à une plus grande sensibilité à la charge temporelle attachée à la vie domestique. Rappelons que les inégalités dans la distribution du travail domestique perdurent toujours à leur désavantage (Hirata, 2002).

Après le volet individuel, les jeunes ont été appelés à se projeter tour à tour dans différentes dimensions de l'avenir collectif : la ville de résidence, le monde, les religions, le rôle des citoyen(ne)s, la technologie, les religions, etc. Dans les cas où de telles réflexions avaient été amorcées au préalable par les jeunes, il a été possible de recueillir de longs développements sur ce à quoi ressemblera la ville de Québec en 2025, le monde en 2025, etc. (4.1 et 4.2). À l'opposé, dans les quelques cas où les répondant(e)s avaient très peu d'idées à propos de l'avenir du monde, les réponses ont été brèves. Il arrivait alors qu'une méconnaissance des enjeux contemporains teinte la projection dans l'avenir. L'exemple le plus flagrant est l'évaluation de la dette du Québec à « quatre, cinq cent mille [dollars], facile » (Charles). L'ignorance de l'actualité et des enjeux collectifs illustrée par cette citation a possiblement restreint les réponses dans leur longueur et leur étendue.

Dans l'analyse du futur collectif, j'aurais pu produire une liste des imaginaires de l'avenir pour chacune des dimensions (environnement, politique, économie, etc.) couvertes par le schéma d'entrevue. Cependant, les réponses vont dans tous les sens. Elles témoignent de ce qui préoccupe les jeunes en lien avec chaque thème, mais peu de régularités sont observables dans le contenu des entretiens. Les possibilités du collectif sont bien plus vastes que celles du futur individuel, d'où ce foisonnement de thèmes abordés. Ce n'est donc pas tant la variété de contenu spécifique de chacune des dimensions collectives anticipées qui m'a intéressé, mais plutôt ce qu'on pourrait nommer l'infrastructure logique qui donne l'orientation générale de l'avenir collectif attendu : amélioration, détérioration, *statu quo*.

Des points de convergence entre les discours des répondant(e)s se dégagent de l'analyse et révèlent les structures sociales et les représentations communes qui sous-tendent ces projections. J'aborde d'abord les différentes structurations individuelles de l'avenir. Certaines personnes considèrent que des dimensions de l'avenir collectif – l'environnement, l'économie, les conflits armés, etc. – déterminent le reste des dimensions, tandis que d'autres appréhendent chaque élément séparément (4.3). De cette structure interne ressort aussi une forme générale de représentation d'un avenir (à craindre, à espérer ou semblable au présent). Je compare ensuite cette forme avec la

position d'engagement ou de distanciation des jeunes par rapport aux dimensions clefs attendues comme structurantes de l'avenir collectif (4.4 et 4.5). Cette analyse me mène enfin à proposer une typologie des types de rapport entretenus par les jeunes Québécois(es) avec l'avenir collectif (4.6).

Deux éléments marquent particulièrement l'anticipation de l'avenir collectif : les deux tiers des jeunes rencontrés s'attendent à ce que le sort du monde se détériore, mais dans un avenir assez lointain et concernant des dimensions très générales ou abstraites du collectif, trop éloignées de leur réalité pour en être sérieusement inquiets (4.7 et 4.8). Ayant leur propre vision du monde, de l'état actuel des choses et désirant des transformations dans un sens ou un autre, les jeunes parlent surtout d'enjeux pragmatiques et réalistes, sans inscrire leurs préoccupations dans un cadre idéologique de référence (4.9). Les différentes prises de position sur la forme que devrait prendre, par exemple, la vie familiale, l'usage du cellulaire ou la progression des banlieues témoignent d'un souci marqué pour le commun, et cela même si 11 jeunes sur 15 ne prévoient pas s'engager activement dans un domaine qu'ils et elles jugent structurant de l'avenir collectif (4.10). D'ailleurs, les souhaits d'alternatives formulés au conditionnel - « il faudrait », « ce serait mieux », « j'aimerais » - indiquent un sentiment largement partagé d'impuissance quant au devenir du monde (4.11). Ainsi, ce souci du commun se traduit rarement par une volonté d'action sur les dimensions jugées structurantes de l'avenir collectif.

Au plan structurel apparaît également une séparation entre les temporalités sociales. Les temps sociaux se superposent, se chevauchent, mais surtout, évoluent à des rythmes différents. Giddens (1987) les classait en trois groupes : le temps quotidien, le temps narratif qui dure une vie, et le temps collectif d'une époque. Mes résultats reprennent plus finement cette segmentation : les temps cycliques domestique, biologique ou des loisirs se distinguent du temps linéaire de la carrière, des études, de l'accession à la propriété et de la famille (4.12). De même, la technologie, la ville et l'environnement paraissent entraînés dans un changement plus rapide que celui dont seraient l'objet les domaines politiques et économiques. Ce constat d'une séparation entre les temps individuels et collectifs coïncide avec le

dédoulement que suppose le fait de dépeindre de sombres transformations quand vient le temps de parler de l'avenir collectif, alors qu'on se projette soi-même dans un avenir similaire au présent. Cette idée d'une reproduction à l'identique du présent vient appuyer la thèse du présentisme contemporain qu'a développée François Hartog (2012) (4.13).

Pour éclairer ce phénomène de séparation entre futur individuel et avenir collectif, on peut se référer au processus d'individualisation occidentale (Élias, 1991). Celui-ci a progressivement bâti des rapports sociaux individualisés faisant en sorte que les personnes se pensent séparées du monde social et indépendantes de la société (5.1). Entre le XVe siècle et le XXIe siècle, les transformations dans la société occidentale se sont transposées dans des structures psychologiques de plus en plus individualisées. Les individus ont progressivement vu s'approfondir le petit monde intérieur de leur réflexivité, alors qu'ils devenaient plus autonomes vis-à-vis du collectif.

Comme l'explique Élias (1991), l'individualisme se distingue de l'individualité et de l'individu. L'individualité existe de tout temps ; elle renvoie à ce que la personne a d'unique et singulier et qui lui permet de s'exprimer à la 1^{re} personne du singulier. La chamane ou le guérisseur, comme n'importe quel guerrier ou paysanne par ailleurs, se distingue de toutes les autres personnes de la tribu. À l'époque romaine, on sait que César diffère de Marc-Aurèle et de Caligula, et on ne confond pas deux esclaves qui eux se savent également singuliers et distincts des autres. Par contre, dans ces sociétés peu individualisées, la grande part de l'identité se déploie dans la fonction sociale, la filiation et la reconnaissance par les autres membres du groupe social. L'individu naît dans un processus d'autonomisation par rapport aux contraintes collectives, lequel processus prend place dans un moment socio-historique précis. Ce processus d'individualisation propre à l'occident a bâti des cadres sociaux valorisant de manière croissante l'individu, tendant à le mettre au cœur des représentations et des pratiques.

L'analyse de mes données vient éclairer la manière dont les jeunes vivent l'anticipation de leur futur individuel et de l'avenir collectif dans une société individualisée (5.2). D'abord, l'individualisme pousse à la promotion de

l'autoréalisation. Les jeunes devraient trouver seul(e)s ce qu'ils et elles désirent faire pour le reste de leur vie. Choisir une voie singulière suppose pour chacun de renoncer à une multitude de possibilités et ce choix les angoisse. En même temps, cette inquiétude n'empêche pas les jeunes d'être optimistes face à leur propre futur, ce qui est attribuable en partie au fait de vivre au Québec, une terre qu'on perçoit comme exempte des défis d'une immigration massive de réfugié(e)s, peu touchée par des événements climatiques extrêmes, stable politiquement et économiquement et presque épargnée par les tragiques attentats qui ont marqué l'histoire récente d'autres pays occidentaux. Cet optimisme et cette impression de stabilité de l'identité personnelle à l'abri des bouleversements d'un monde en mouvement résultent également de l'individuation. Dans le même ordre d'idées, les jeunes rencontré(e)s revendiquent peu d'affiliation politique ou idéologique, ils affirment plutôt un agencement personnel de valeurs et de normes. Finalement, le grand discours contemporain des droits de la personne dont la finalité se centre sur l'individu n'assure pas une orientation collective en portant un projet commun. Les discours politiques sur l'équilibre budgétaire et la croissance n'arrivent pas non plus à rallier les jeunes. Dans ce mouvement, l'individu se rabat sur sa propre personne et sur les liens immédiats de la famille et de l'amitié, ce qui diminue d'autant l'horizon de sa projection et nourrit le présentisme contemporain.

CHAPITRE 1

D'avant-hier à aujourd'hui

Mon objectif étant dans ce mémoire d'arriver à comprendre la façon dont les jeunes Québécois(es) se projettent dans leur futur individuel et l'avenir collectif, il me semble important au préalable de tenter de voir comment on peut saisir conceptuellement la notion de temps. Contrairement à l'évidence naturelle consistant à penser le temps comme allant de soi, plusieurs travaux montrent le caractère construit et historiquement situé des conceptions du temps. Pour mieux comprendre ce qui caractérise la conception du temps des jeunes dans notre société, je commence par retracer avec Norbert Élias (1996) l'histoire *Du temps* occidental à différentes époques. Cela nous permettra de décentrer notre regard et de saisir plus adéquatement sa naturalisation dans les sociétés contemporaines.

J'enchaîne ensuite avec un parcours dans différents *Régimes d'historicité* (Hartog, 2012), afin de voir comment ont pu varier historiquement les manières d'organiser entre eux le rapport entre passé, présent et avenir. Cette seconde remontée historique éclaire les particularités du *présentisme*, soit le régime contemporain d'historicité, qui se caractérise par la domination du présent sur le passé et le futur. La tradition n'occupe plus la fonction d'orientation et de reproduction dans la société contemporaine. Déjà, la modernité l'avait troquée pour la foi dans le progrès. De nos jours, l'idéologie progressiste apparaît comme étant en lambeaux. Deux guerres mondiales, les totalitarismes qu'ont été le nazisme et le stalinisme, les désastres nucléaires et la menace qui plane sur les écosystèmes l'ont mise à mal. Les nouveaux moyens de déplacement et de communication et les transformations techniques accélèrent la transformation du monde, modifient les modes de vie et rendent difficile l'anticipation de l'avenir. Passé et futur ayant été délaissés, Hartog (2012) nous explique que les sociétés occidentales se caractérisent par un présent occupant toute la place.

Ce chapitre se boucle sur un examen de l'individualisation et de différentes caractéristiques de la société contemporaine qui marquent les subjectivités et influencent le rapport au temps et au futur. Le processus d'individualisation

débuté au Moyen Âge : on passe tranquillement d'un monde dans lequel les personnes sont englobées dans le « nous » d'un collectif à un monde dans lequel émerge le « je » de l'individualité. Ce détour historique permet de comprendre comment s'est mis en place le genre d'organisation sociale dans laquelle vivent les jeunes québécois, qui sont nés dans un monde où la présence des institutions leur permet de produire une identité personnalisée, agencée selon des préférences personnelles. Cette liberté accrue des individus dans la société contemporaine trouve sa contrepartie dans le poids existentiel qui repose sur les individus, pensés comme seuls responsables de la production de leur identité.

Pour éclairer le phénomène qui m'intéresse, il est certes utile de comprendre le caractère historique du concept de temps et de connaître le régime d'historicité qui caractérise notre époque, de même que les effets pour l'individu de la montée de l'individualisme et de l'affaiblissement du rôle structurant des institutions. Or, il me paraît primordial de bonifier ce cadrage théorique, en l'enrichissant du concept de *temporalités sociales*, qui désigne les différentes trames temporelles (cycliques ou linéaires) qui se superposent dans notre vécu et que nous traversons constamment. La discussion de ce concept m'amènera à m'arrêter aux travaux de Daniel Mercure (1982 ; 1995) et plus particulièrement à sa typologie de la projection dans le futur-avenir individuel puisque cela permet de départager les différentes anticipations des jeunes. La distinction entre l'avenir et le futur me permettra de faire la distinction entre les moments où une personne construit un projet dans un futur ouvert ou ceux où elle subit un destin relativement inéluctable, qui ne peut alors qu'être souhaité ou craint.

1.1 Le temps

Dans les pages qui suivent, je mets en relation l'histoire du développement de la mesure du temps avec sa conception naturelle héritée de la physique moderne. Cette vision naturalisée d'un temps régulier et univoque s'est diffusée dans l'ensemble de la société. Or, d'autres conceptions du temps ont existé dans différentes cultures ce qui indique bien que la vision occidentale

ne va pas de soi. Cette discussion me permet d'étayer le concept de temps en le rapportant à l'aune des sociétés qui le produisent.

1.1.1 Naturalité du temps

Quelques cadres de grandes entreprises américaines en réunion au sommet du World Trade Center vieillissent plus rapidement que Natalie, gardienne de sécurité au premier étage. Surprenant n'est-ce pas (Hawking, 1989)²? Peut-on dire que le temps s'écoule plus vite pour les cadres que pour la subalterne ? Voilà qui pose avec acuité la question : qu'est-ce que le temps ? Les « systèmes experts » (Giddens, 1991), ces réseaux de spécialistes, principalement physicien(ne)s, réfléchissant et débattant sur le sujet, s'entendent sur le fait que le temps est relatif et que la durée varie en fonction du lieu d'observation. Tou(te)s s'accordent sur le sens unidirectionnel de sa coulée, depuis le passé et traversant le présent pour se déverser dans l'avenir. Le temps, fractionnable à l'infini, est zéroté à Greenwich. La milliseconde représente une approximation grossière des précisions de sa mesure qu'offrent les horloges atomiques depuis plus d'un demi-siècle.

Lors de la Treizième Conférence des poids et mesures, en 1967, une nouvelle définition de la seconde est adoptée selon laquelle « la seconde est la durée de 9 192 631 770 périodes de la radiation correspondant à la transition entre les deux niveaux hyperfins de l'état fondamental de l'atome de césium 133 » (Conférence générale des poids et mesures, 1969). Fort heureusement, pour les non-initié(e)s, cette nouveauté passe relativement inaperçue puisque cette « nouvelle » durée coïncide presque parfaitement avec l'ancienne définition de la seconde, soit un quatre-vingt-six mille quatre centième (1/86 400) de journée terrestre tropique du premier janvier 1900. La seconde nucléaire vient donc parfaitement se lover dans la seconde stellaire pour suffire « aux besoins actuels de la métrologie » (Conférence générale des poids et mesures, 1969)³ sans chambouler le calendrier grégorien. Toutefois,

2 C'est ce que l'on appelle aussi le « paradoxe des jumeaux » (Hawking, 1989).

3 L'ancienne mesure du temps, stellaire plutôt que nucléaire, définissait que « La seconde est la fraction 1/31 556 925,9747 de l'année tropique pour 1900 janvier 0 à 12 heures de temps des éphémérides. » L'année tropique est le temps nécessaire au soleil pour revenir à la même position dans le ciel après un cycle des saisons. Présentement, elle accélère. Quant à la métrologie, elle est la science de la mesure (Conférence générale des poids et mesures, 1960).

cette connaissance est au mieux celle d'une substance du temps : elle n'apprend rien sur sa nature intime car la mesure n'est pas le temps - il faut du temps pour établir une mesure. Compter le temps n'est pas le saisir en soi car l'action de compter le temps présuppose du temps (Alain, 1916). Pourtant, à parler d'années tropiques puis de transition entre les niveaux hyperfins de l'état fondamental de l'atome de césium 133, on aurait pensé avoir saisi ce qu'est le temps.

Revenons à Natalie et à nos cadres pour qui minuit sonne à l'unisson, mais qui pourtant vieillissent en désynchronie. Voilà un beau paradoxe. Bien entendu, la différence sera négligeable, peut-être quelques secondes dans une existence. Mais même négligeable, cette différence nécessite attention. Depuis Albert Einstein et sa fameuse théorie de la relativité, on s'est rendu compte que les oscillations atomiques accélèrent ou ralentissent en fonction de la vitesse d'un corps et des masses à proximité. En quelque sorte, le temps s'écoule à vitesse variable, comme le fleuve St-Laurent dont le rythme du débit varie entre les chutes Niagara, les rapides Lachine et le repos du lac Saint-Pierre.

Puisque la précision de la mesure ne résout pas le problème consistant à savoir ce qu'est le temps en lui-même, on pourrait souhaiter méditer avec Saint-Augustin un moment :

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne sais plus. Pourtant, je le déclare hardiment, je sais que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps à venir ; que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent. (Saint Augustin, 1950)

Le monde est dynamique. Des étoiles aux atomes, la matière s'agite. Mais les mesures discutées plus haut confondent-elles le mouvement dans la durée avec le temps ?

La légende apocryphe veut que Newton, recevant une pomme sur la tête, découvre les lois de la gravitation universelle. Lui-même s'est dit être dans un esprit méditatif lorsqu'il surprit une pomme à tomber (Hawking, 1989). Pour arriver à la constante de la gravitation : $g=9,81\text{m/s}^2$, il a mesuré à répétition l'accélération de corps sphériques sur des plans inclinés à l'aide de

clepsydres et de balances. Il a ensuite comparé entre elles des durées mesurées à l'aide de l'eau qui coule d'un bocal troué dans un autre qui la recueille. Newton a ainsi utilisé une forme rudimentaire de mesure du temps – des quantités d'eau qui s'écoule – pour comparer des événements consécutifs. Entre la constante de l'eau qui s'écoule et celle des boulets accélérant au carré sur un plan incliné, la mise en relation s'effectue par l'esprit humain qui seul peut saisir ce qui était, est et sera, pour les mettre en relation et en dériver une constante⁴.

1.1.2 Le signe temps

Norbert Élias (1996) pose le problème du temps en ces termes : au-delà d'une description objective adossée à une démonstration mathématique de l'(in)existence d'un flux universel nommé temps, pour qu'il y ait du temps, il est indispensable qu'il y ait une personne pour en prendre la mesure. Par la porte arrière, nous sommes revenus au vieux Protagoras et au paradoxe de l'arbre qui tombe dans la forêt. Si personne n'en est témoin, fait-il du bruit ? Le sourd sera incapable de rendre compte du fracas même si les ondes de certaines fréquences se sont mises en mouvement au moment de l'impact et se sont diffusées dans toutes les directions. Tout au plus, s'il est assez proche, il pourra, à l'instar du lombric, sentir la vibration du sol au moment où l'arbre heurte le sol, mais sans entendre le « bruit ». En bref, pour dire qu'il y a eu un bruit, il faut une présence humaine qui puisse y référer en pensée ou en parole à travers le détour du langage.

Le paradoxe de l'arbre, tout comme celui du temps, reprend la question du signe, du signifiant et du signifié. Le *signe* correspond dans cet exemple au mot « bruit » qui désigne ou évoque une réalité. Le signifiant renvoie à la chose *en soi*, donc à l'arbre qui fait vibrer l'air, tandis que le signifié est le

- 4 On pourrait dire que Newton est le premier à passer de l'idée d'un temps social précis en un instant donné, à celle d'un temps ininterrompu qui dure depuis toujours et dans lequel s'inscrit l'humain. Il fut en effet le premier à penser la dynamique du monde processuel dans lequel sont inclus autant les astres que le devenir humain. S'initie ainsi toute une révolution de la conception du monde qui se divisait en des essences et des éternels (dieux, mouvement des astres, monde) et des processus historiques et humains propres à certains groupes culturels (Hawking, 1989).

sens que prend l'utilisation du mot dans le contexte et en référence à l'ensemble cohérent que représente la langue (Morin, 1986). La langue ne se réduit pas à la communication, elle est aussi à la base de la connaissance en tant qu'expression synthétique du réel et en tant qu'accumulation de savoir qui peut s'enseigner, se débattre et s'approfondir en raison de sa flexibilité (Morin, 1986). Le temps répond aux mêmes « lois ». Il est un mot qui désigne une réalité : la durée qu'on mesure par une comparaison à une série uniforme et récurrente. Il prend son sens dans une culture qui l'a développé et enrichi au fil du temps, et qui a balisé la prise de cette mesure.

1.1.3 Temps social, temps physique

Cette confusion sur la nature du temps provient d'un transfert historique du temps social vers le temps physique ou naturel (Élias, 1996). En Grèce antique, le temps d'une intervention dans l'agora se déterminait à l'aide de clepsydras. L'agora désertée, la clepsydre demeurait vide. On démarrait donc le chronomètre à un moment donné et pour une durée déterminée. La mesure du temps était alors un fait humain, démarré et arrêté à volonté, pour enregistrer l'étendue d'activités proprement humaines. Il s'agissait donc de créer une trame de durée régulière permettant de comparer entre eux des phénomènes irréguliers : la durée d'un discours, la chute d'un corps, la coïncidence d'arrivée à un rendez-vous. On peut ainsi compter la durée de divers événements mis en relation avec cette série récurrente et régulière. Sans l'humain(e) et son temps, il n'existe que la succession des événements.

Progressivement, avec le perfectionnement du calendrier et l'accumulation des connaissances astronomiques, le temps s'est retrouvé projeté sur la révolution terrestre autour du soleil puis subdivisé jusqu'à la dernière seconde, elle-même fractionnée. La mécanisation du défilement du temps à travers l'horloge, l'arrivée de l'électricité qui prolonge indéfiniment le jour et la coordination de centaines de personnes aux rythmes des machines de la révolution industrielle ont contribué à rendre continu le rapport au temps. Le temps social se « naturalise ». À jamais ininterrompu, il s'autonomise de l'humain qui lui a donné jour.

Dissocié des rythmes naturels, le temps de l'horloge est en effet un temps précis, abstrait et vide de contenu. Il est indépendant de l'événement, d'où son caractère universel. Susceptible d'être fractionné en durées égales, et par conséquent facilement mesurables, le temps mécanique peut ainsi être considéré comme l'un des symboles les plus marquants de cette nouvelle distance qui, sous l'impulsion des innovations techniques, s'établit entre l'homme et la nature. (Mercure, 1995 : 30)

Une mise à distance donc, et pourtant parfaitement anthropocentrée jusque dans la primauté du temps phénoménologique sur celui atomique. En effet, le 30 juin 2015, nous avons ajouté une seconde intercalaire à l'année puisque la lune qui s'éloigne annuellement de la terre de 4 centimètres opère un transfert cinétique sur la Terre et ralentit sa vitesse de rotation. Un second exemple de la préséance du rapport humain au temps sur sa nature « intime » réside dans l'heure « normale » et l'heure « avancée » d'été qui harmonise l'expérience subjective de la journée avec la période d'ensoleillement. Quant aux fuseaux horaires, ils synchronisent les conduites d'un ensemble de populations sur une même trame temporelle pour éviter que le midi de Gaspé ne devance de 22 minutes celui de Montréal et de 53 minutes celui de Toronto. Un temps à prétention universelle, aussi précis soit-il, émane d'un lieu spécifique dont l'abstraction le refoule dans un ethnocentrisme qui s'ignore.

Le temps, inventé par et pour l'humain(e), sert principalement à coordonner les conduites sociales entre elles. Certains domaines de la pratique sociale, à commencer par la physique, exigent éventuellement plus de précision dans leurs activités et de nouveaux moyens ont été développés pour produire la trame la plus uniforme possible. Par contre, nous devons maintenant recourir à différents artifices pour ajuster cet écoulement trop régulier pour les êtres humains. L'expérience phénoménologique reste, au-delà du mouvement des atomes, créatrice et utilisatrice du temps.

1.2 Développement d'un concept de temps

Partis d'une question sur les astres et les atomes, nous nous sommes fait rattraper par les humain(e)s qui posent ces questions, nous invitant à demander : qu'est-ce qu'une sociologie du temps ? Pour y répondre, je me permets de me détourner du monde physico-chimique pour me concentrer sur la manière dont les êtres humain(e)s instituent ensemble un mode de vie

commun dont fait partie cette mesure des durées pour ordonner les événements qu'on appelle temps. Dans sa quête *Du temps*, Élias (1996) décrit la variation des regards humains en fonction des cultures et des époques. Remontons donc avec Élias le fil de l'histoire du temps.

D'abord, il serait vain de chercher au temps comme à tout savoir humain un moment originel. « Tout individu, si grand que puisse être son apport créateur, construit à partir d'un fonds de savoir déjà acquis qu'il contribue à augmenter. » (Élias, 1996 : 11). La société précède toujours l'individu. Il en va de même du temps. Ce qui fait notre humanité est cette connaissance déposée dans différents schèmes culturels, résultats d'un long processus d'apprentissage collectif qu'on intériorise en quelques années pour pouvoir interagir avec les autres autour de nous.

Aujourd'hui, les horloges sont synchronisées les unes sur les autres, séparées en fonction de leur fuseau horaire d'appartenance. Le calendrier grégorien est tout aussi sophistiqué, avec ses années bissextiles qui reviennent aux quatre ans, pas aux siècles sauf lorsqu'il accompagne le changement du millénaire. Ces objets de mesure de la durée n'ont pas toujours existé. Pour comprendre la prévalence du temps dans notre société, on peut partir de la question suivante : « Pourquoi et comment a-t-on pu en venir à cette détermination du temps à l'aide d'instruments exacts souvent au jour, à l'heure et à la seconde près, ainsi qu'au modèle correspondant d'autodiscipline, à la nécessité intérieure de savoir l'heure qu'il est ? » (Élias, 1996 :12).

Par le passé, on a commencé par se fier à l'alternance des jours et des nuits, la succession des lunes et des saisons pour organiser le déplacement de la tribu. Cela permettait de se coordonner sur le cycle naturel, de croiser les chemins migratoires et de favoriser la « chance » à la chasse et à la cueillette. De la même manière, ces mesures rudimentaires du temps ont servi à organiser l'agriculture en synchronisant culture et récoltes sur les saisons adéquates. Il « est un symbole purement relationnel. [...] Les événements ainsi mis en relation sont interchangeable. L'identité formelle de la relation est compatible avec la variation du contenu de ce qui est mis en relation. » (Élias, 1996 : 149). La force du temps provient de cette

capacité de mettre une quantité de contenus différents dans des situations concrètes.

Le concept de temps s'est développé face à un besoin fonctionnel d'organisation de la vie sociale. Chaque avancée apporte généralement une réponse à une nouvelle exigence d'exactitude que l'ancien mode de calcul du temps ne parvenait plus à combler. Depuis la récurrence des phénomènes physiques (jour, nuit, marée, lunes, saisons) se développe une structure symbolique communicable qui sert à ordonner et à mesurer les événements. On peut ensuite construire les machines qui servent d'accessoire, de cadence ou d'arrimage au symbolique, et qui prolongent et précisent les signaux naturels : clepsydre, sablier, horloge solaire ou mécanique. Notre difficulté à considérer le temps comme socialement construit vient de sa précision incroyable, de son acceptation universelle dans notre société et qu'on se réfère aux régularités célestes pour le rythmer. « La manière dont les hommes vivent le temps à l'intérieur des sociétés strictement disciplinées en matière de temps constitue un exemple parmi bien d'autres de structures de personnalité qui, tout acquises qu'elles soient, ne sont pas moins contraignantes que des particularités biologiques. » (Élias, 1996 : 157).

Le temps est un mode de régulation qui change dans le processus de civilisation, une sorte d'indicateur type du développement d'une société :

Dans les grandes sociétés urbanisées où l'État existe, avant tout dans celles où les fonctions sociales sont très spécialisées, où les chaînes d'interdépendance reliant les porteurs de ces fonctions sont longues et hautement différenciées, et où une grande partie des tâches vitales quotidiennes est effectuée par des énergies et des machines découvertes par l'homme, le besoin social de mesurer le temps et de disposer à cet effet d'instruments adéquats constitués par des signaux mécaniques devient irrépressible ; il va de même de la conscience du temps pour les hommes vivant dans ces sociétés. (Élias, 1996 : 136)

L'individu ne peut à lui seul développer un système complexe pour ordonner les événements. Le temps n'est donc pas une catégorie a priori inscrite dans la nature humaine (Kant), mais bien le produit de la sociogenèse, de l'enfilement des générations qui ont développé un savoir formidable⁵. L'erreur

5 Kant postule la capacité aperceptive, c'est-à-dire antérieure à la perception, chez l'ensemble des êtres humain(e)s d'organiser chronologiquement les événements entre eux, ce qui est différent d'un système de temps développé socialement.

des philosophes qui ont réifié⁶ le temps en une nature humaine fut d'essentialiser la norme en vigueur à leur époque en un référent universel et anhistorique. Le temps contemporain est le fruit d'une synthèse⁷ très poussée de régularités concrètes sur laquelle se base la mesure du temps (Élias, 1996). La contrainte du système du temps sur les individus se retrouve plus ou moins intériorisée dans l'enfance pour devenir autocontrainte. « Le processus de civilisation contribue à former les habitus sociaux qui sont partie intégrante de toute structure de personnalité. » (Élias, 1996 : 17).

L'interdépendance avec la nature est grande chez les premiers peuples qui se basent sur des indicateurs naturels pratiquement immédiats pour mesurer la durée. À mesure que cette interdépendance s'affaiblit dans l'autonomie relative que développe une société, on se réfère de manière croissante à des moyens artificiels de mesure du temps dans un monde de symboles que nous avons nous-mêmes créé. Le temps est à cheval entre la société et la nature, une société qui se développe dans l'environnement qui l'entoure et qui lui sert de cadre de référence et d'étalon de mesure (Élias, 1996).

Le temps biologique (faim, sommeil, etc.) représente une contrainte passive du temps à laquelle chacun doit répondre. Le passage du paléolithique au néolithique marque le passage « à une détermination active [...] du temps [...] car les hommes [et les femmes], à travers leur domination et leur exploitation du monde végétal, sont soumis à une discipline jusque-là inconnue, celle que leur imposent les exigences de l'agriculture dont dépend désormais leur nourriture. » (Élias, 1996 : 57). Le temps des semailles est

- 6 J'emprunte à George Lukacs (1917) le concept de réification qui sert à désigner le moment où une réalité devient aveugle à elle-même. Dans *histoire et conscience de classe*, Lukacs s'en sert pour référer au moment où la classe ouvrière a oublié son passé d'artisan qui précède la dépossession des moyens de production et la déqualification à travers la division technique du travail et la mécanisation. Plus largement, la norme n'est jamais assortie de sa sociogenèse et c'est le travail du sociologue de sonder ces racines pour les rendre visibles, exercice qui vient beaucoup plus tard dans l'histoire des sciences sociales et du développement de la société occidentale.
- 7 S'attacher au terme abstrait-concret en référence au temps n'explique pas de pratiques significatives comme consulter sa montre pour connaître l'heure. Le temps est-il abstrait mais la montre concrète ? Et pourtant on est réellement le dernier arrivé, en retard, à cette rencontre cruciale, alors que le temps serait abstrait ? J'emprunte donc à Norbert Élias (1996) le concept de synthèse de haut niveau pour parler de la description du temps par des récurrences de plus en plus sophistiquées, soit un mot plus adéquat que l'opposition abstrait-concret.

annoncé par une autorité pour l'ensemble du groupe. Le temps est actif et collectif. Les activités sociales sont coordonnées avec la « transformation de la nature extérieure » (Élias, 1996 : 59) en deux cycles continus.

1.2.1 Passé, présent, avenir

Les notions de passé, de présents et d'avenir sont consubstantielles. Elles ne peuvent être appréhendées séparément puisqu'en leur cœur se retrouve toujours la présence humaine, seul témoin doté de mémoire capable de percevoir et d'organiser l'avant et l'après, de l'ordonner et de le communiquer à travers la médiation symbolique. Essayer de les substantiver permet certes une belle poésie, mais au détriment de son analyse formelle. Écoutons Censorinus qui s'est penché sur cette ambitieuse question en 1642 :

[Le temps absolu] est immense, sans commencement ni fin. Il a toujours existé et existera toujours de la même manière. Il ne se rapporte à aucun être humain plus qu'à un autre. Il se divise en trois temps : le passé, le présent et l'avenir. Le passé ne comporte pas d'entrée, l'avenir pas de sortie. Quant au présent, placé en position intermédiaire, il est si bref et insaisissable qu'il ne possède aucune longueur propre et paraît se réduire à la conjonction du passé et de l'avenir. Il est si instable qu'il ne demeure jamais au même endroit ; et tout ce qu'il traverse, il l'arrache à l'avenir pour le confier au passé. **Censorinus**, *De die natali*, Lugduni Bat., 1642, XVI, 3 sq. (Élias, 1996 : 87)

La mémoire nous sert à ordonner chronologiquement ces événements entre eux. On peut qualifier de phénoménologiques les marqueurs temporels passé, présent et avenir puisqu'ils impliquent toujours la personne qui situe l'événement discuté par rapport à son expérience. « Un instant déterminé à l'intérieur d'un flux continu ne prend l'aspect d'un présent qu'en relation à un être humain en train de le vivre, tandis que d'autres prennent l'aspect d'un passé et d'un futur. » (Élias, 1996 : 86). Il s'agit donc d'une vision anthropocentriste qui inclut implicitement en son sein l'activité d'organisation synthétique et chronologique des événements présents de l'expérience vécue, différenciés du passé et du futur.

Dans les sociétés dites archaïques, les mesures temporelles de synthèse peu élevées sont partagées par tous les membres du groupe social. L'agrandissement du groupe exige des repères de plus en plus synthétiques et abstraits pour qu'un plus grand nombre de gens puissent s'y référer. Alors

qu'un village situe l'équinoxe au lever du soleil au-dessus de telle montagne lorsqu'on le regarde depuis un certain lieu sacré, il sera impossible pour l'ensemble d'un pays d'y référer sans un système plus abstrait. Plus la société se complexifie et plus l'ensemble social devient vaste, plus s'accroît le besoin fonctionnel d'affiner la mesure.

Le calendrier prolonge l'organisation d'événements indépendants de l'expérience du groupe social. Il recourt à un haut niveau de synthèse des phénomènes naturels récurrents sur lequel s'ordonnent ensuite les activités humaines pour concevoir un temps linéaire, continu et unidirectionnel. Lorsqu'on parle de semaines, de mois, d'années, on se réfère à des bornes temporelles extérieures à soi dans ce mouvement continu, lui-même indépendant de notre présence. Cette position d'extériorité du temps par rapport aux humain(e)s et à la nature exige un moment fondateur qui sert de point zéro du calendrier (le Christ, le roi babylonien Nabonassar). L'invention de l'écriture a aidé à produire et à stabiliser le système hautement abstrait qui découle de récurrences concrètes. Son établissement s'est élaboré dans un long processus sociogénétique, c'est-à-dire à partir d'observations fines par un groupe humain qui en a déduit des règles générales et les a systématisées dans un calendrier au fil des générations. Sa production a demandé une durée bien plus longue que l'utilisation des référents subjectifs passé/présent/avenir.

1.3 Régime d'historicité

Le temps est un concept créé par les hommes pour mesurer des durées et coordonner des pratiques entre elles, dont la mesure s'est savamment raffinée au fil d'un long processus sociogénétique⁸. Les anthropologues ont maintes fois démontré la multiplicité de l'organisation temporelle en fonction des cultures. Certains peuples sont si loin de notre mode de représentation linéaire du temps qu'ils ne conjuguent leurs verbes qu'au présent (Everett, 2005). Mais même lorsqu'on parle de passé, de présent et d'avenir, le poids de chacun diffère selon les époques et les cultures.

8 Ce concept de sociogénèse désigne le développement des sociétés par la transmission et l'enrichissement de la culture entre les individus et au fil des générations. En ce sens, il désigne le processus de développement des sociétés.

Dans un ouvrage devenu canonique intitulé *Régime d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, François Hartog (2012) visite plusieurs espaces sociohistoriques en portant attention à l'agencement particulier, chaque fois différent, du trio passé, présent et futur. Son concept central, le *régime d'historicité* est « une façon d'engrener passé, présent et futur ou de composer un mixte des trois catégories, justement comme on parlait, dans la théorie politique grecque, de constitution mixte (mêlant aristocratie, oligarchie et démocratie, un des trois composants étant de fait dominant [sur les deux autres]) » (Hartog, 2012 : 13). Le régime d'historicité est un outil de travail. Il n'existe pas dans les différentes sociétés, mais sert de grille d'analyse aux sciences sociales pour comprendre puis comparer différents rapports au temps. En ce sens, le régime d'historicité « n'est que l'expression d'un ordre dominant du temps. Tissé de différents régimes de temporalités, il est, pour finir, une façon de traduire et d'ordonner les expériences du temps [...] et de leur donner sens. » (Hartog, 2012 : 146).

Hartog a structuré son ouvrage en observant des périodes liminales : au moment du basculement, la rencontre de deux régimes les révèle dans leurs différences. « Elle montre les écarts respectifs des logiques d'interprétation à l'œuvre, les interférences, les quiproquos et les décalages ; bref, la manière dont chacun des protagonistes constitue l'événement, en fonction de ses expériences et de ses attentes. » (Hartog, 2012 : 66). Ce travail interprétatif et comparatif se déroule sur deux plans : à la fois dans la rencontre historique de deux régimes, et à travers le décentrement du regard, et de la remise en question des *a priori* et des évidences de la personne qui étudie ce phénomène. En suivant Hartog dans quatre différents régimes, nous pourrions déplacer notre regard et mieux saisir sa proposition d'une période « présentiste » contemporaine. Les différents rapports au temps structurent les représentations des individus et alimentent la projection dans l'avenir. L'héroïque des anciens se caractérise par un présent tourné vers le passé mythique qu'il vise à reproduire. L'entre-deux des chrétiens reproduit les valeurs et les rites promus par le Christ, mais vit dans l'attente de la fin des temps. Le temps progressiste et moderne rejette la tradition au nom du progrès à édifier. Le présentisme contemporain d'une société du risque

résiste à la liquidation des derniers vestiges de tradition et cherche à protéger le présent des dangers humains auxquels nous risquons de bientôt faire face.

1.3.1 L'*historia magistra vitae*⁹ du régime héroïque

Le modèle de l'*historia magistra*, concomitant à un rapport cyclique au temps, dans lequel les humain(e)s répètent le passé et tentent d'imiter les accomplissements de leurs ancêtres, puise dans l'histoire pour exemplifier le présent. « Quand le langage répartissait les lieux et les choses, les actions et les événements et qu'il en rendait compte : comme dans le récit de la Genèse où la Parole dit pourquoi nous sommes en ce monde et d'où ont commencé les grands itinéraires. Alors la parole de l'individu pouvait être assurée de son destin. » (Dumont, 2005 : 38). Par la parole, l'homme et la femme actualisaient leurs liens à l'histoire mythique de leur monde et leur appartenance à une communauté historique.

L'intervalle entre l'action à venir et son passé historique s'harmonise dans la tradition qui réfère à l'origine pour expliquer ce que doit être l'orientation du futur. Dans la culture traditionnelle, l'événement est chargé d'un sens qui s'y superpose et le prolonge en référant à l'origine mythique du monde chaque fois reconduit dans le présent. Les problèmes et conflits sont résolus d'avance dans une structure sociale qui a généralement déjà prévu les mécanismes de leur dissolution. Les souvenirs sont limités par l'absence d'un temps linéaire qui cause une disjonction entre les réactualisations du moment originel et les mémoires individuelles et collectives.

Dans l'*historia magistra*, la mémoire des héros guide l'activité des vivant(e)s. Un cas exemplaire prend place dans l'*Odyssée* d'Ulysse, un chant à la mémoire des héros anciens qui frôle le récit historique sans s'y adonner. Le chant confond mémoire du personnage et les événements présents qui parsèment son retour. L'*Odyssée* relève du mythe et est toujours discontinuée par rapport à l'auditoire qui l'écoute. Rigueur et factualité deviendront les premiers mots d'ordre de la balbutiante science historique portée par Hérodote et Thucydide. Mais avec l'*Odyssée*, nous sommes encore antérieurs

9 « L'histoire est maître et nous enseigne la vie » [J'ai traduit].

au régime historique d'historicité. Par le chant, « l'épopée sépare « passé » et « présent », par simple *juxtaposition*. Aussitôt qu'un aède commence à chanter, tel est le contrat épique, s'opère la césure : les *klea andrôn* se transforment en hauts faits des hommes d'autrefois, antérieurs (*proteroi*). » (Hartog, 2012 : 85). Ce type de conte correspond à l'*historia magistra vitae*, l'histoire servant à éclairer le présent par le biais du passé exemplaire et toujours complété dans un monde qui se répète.

L'*Odyssée* aspire à cette juxtaposition, mais la volonté de raconter le retour provoque une tension insoupçonnée. Elle précède de peu le basculement du récit héroïque vers les récits historiques.

Comme Ulysse, elle bute sur le temps et se heurte à la question du passé : au passé comme question. Aussi est-elle peut-être entre deux régimes de parole : la parole épique à laquelle elle voudrait bien pouvoir croire encore, et une autre, pour l'heure absente, mais qui devra tenter de prendre en compte, sinon le temps écoulé lui-même, du moins ses effets. (Hartog, 2012 : 85)

À travers son retour, Ulysse devient témoin de sa propre histoire épique alors qu'on la lui raconte au banquet d'Alcinoos. Il transcende les frontières des représentations de sa présence au banquet et écoute ses propres exploits d'un autre présent révolu : l'histoire de la chute de Troy au milieu de tous ces héros défunts. Ne possédant pas les outils temporels nécessaires pour passer d'un présent à l'autre, il s'effondre en sanglots lorsqu'on aborde la partie de son épopée.

En entendant Démodocos le chanter, Ulysse se retrouve dans une éprouvante position d'avoir à écouter le récit de ses propres exploits, à la troisième personne. Comme s'il était absent, comme s'il n'était plus, ou comme s'il ne s'agissait pas de lui. D'autant plus que, pour les Phéaciens, écoutant leur aède, *Ulysse* n'est que le nom d'un de ces héros dont les dieux ont filé la mort pour fournir des chants aux gens de l'avenir. En faisant brutalement, à travers les mots mêmes de Démodocos, l'expérience de la distance la plus grande à soi, il se voit occuper la place qui, bien plus tard, sera celle du mort dans le récit historique. Est-il même mort ou vivant, lui se survivant ? Il entend ce qu'un vivant, normalement, ne saurait entendre. (Hartog, 2012 : 81)

L'*Illiade*, comme récit, se situait encore entièrement dans l'épopée. L'ensemble de l'histoire est tendu vers l'avenir passé : la chute de Troy. Les héros y accomplissent leurs faits légendaires pour atteindre le dénouement déjà connu de l'auditoire. L'*Odyssée* sert d'épilogue au premier chant et se retrouve distendue entre la mémoire du deuil et des souffrances endurées

par la volonté des dieux. Plusieurs épisodes de la guerre y sont racontés, ce qui transforme l'épopée en histoire d'elle-même. Dotée d'une orientation bidirectionnelle, elle brouille la césure nette du récit héroïque. « Quand s'ouvre le poème, on se meut d'emblée dans le temps du souvenir et l'oubli, tantôt redouté, tantôt souhaité, rôde. Le souvenir des morts et des disparus hante les vivants. » (Hartog, 2012 : 75). L'*historia magistra* est un régime d'historicité où le passé occupe une place prépondérante par rapport au présent et au futur.

1.3.2 Augustin et le temps chrétien

Dans le régime d'historicité chrétien, le présent n'est qu'un moment indistinct entre la naissance du Christ et l'eschaton - la fin des temps. L'existence des gens s'oriente vers l'au-delà à atteindre à la fin de la vie et l'expectation de la fin du monde. Le temps chrétien se structure autour de la contemplation et de l'attente d'un futur à venir. Après l'apostolat, au moment d'écrire l'histoire chrétienne pour la pérenniser, les clercs médiévaux ont repris le modèle de l'*historia magistra* antique. Ce modèle convenait puisque le mode de vie continuait à se calquer sur un *déjà*, malgré que la trame du temps contienne désormais l'Apocalypse à venir.

Cette structuration du temps chrétien sur un axe tracé du passé au futur tire ses racines dans sa genèse historique. Bien avant la naissance du Christ, les Juifs libérés d'Égypte errent longtemps dans le désert en attendant l'avenir : arriver à Canaan, la terre promise. Mais l'ensemble du peuple peine à se conformer à ce nouveau rapport au temps, à ce régime d'historicité naissant. « De cette *distension*, [...] Moïse a la charge de faire une histoire, tandis qu'une partie du peuple incapable d'assumer cette attente, ne cesse de se disperser dans l'immédiateté du multiple. » (Hartog, 2012 : 93). La même trame temporelle traverse l'ensemble subséquent du livre saint, les prophéties étant autant d'événements futurs dont on attend la réalisation.

Pour la première fois, l'histoire d'un peuple s'inscrivait dans les Écritures saintes. Si bien que le passé étant « connu », l'avenir « certain », le temps à vivre entre l'ère biblique et la venue du Messie, même s'il « demeurerait obscur », n'était pas porteur de « révélation nouvelle ou utile ». Avec sa forte linéarité, sa forte tension vers l'avant, l'Exode a, en tout cas, donné

leurs formes aux conceptions juives du temps et, pour finir, aux non juifs aussi. (Hartog, 2012 : 93)

L'ouverture de l'ère chrétienne ferme une époque. Avec la naissance du messie s'ouvre l'intermédiaire de l'attente du jugement dernier. Progressivement, les temps apostoliques passent. L'Église s'institutionnalisant, le temps intermédiaire s'allonge d'autant plus. « Ce temps d'entre-deux, intermédiaire, est un temps d'attente : un présent qu'habite l'espérance de la fin. » (Hartog, 2012 : 94). Cet avenir orienté téléologiquement marquera la fin ultime. Et l'entre-deux est un temps où les gens, basant leur vie sur les préceptes de Jésus, répètent les rites et vivent en reproduisant un passé saint pour gagner le ciel après le trépas.

L'*historia magistra* fut un outil nécessaire au maintien de la cohésion religieuse, mais le régime d'historicité chrétien, en se tendant vers l'avant, pointait le sentier au prochain régime d'historicité.

Temps chrétien et temps du monde se dissocièrent, en traversant de nombreuses crises, jusqu'à la rupture. Ce qui n'implique nullement, bien au contraire, qu'il n'est rien passé d'un ordre à l'autre, au fur et à mesure que l'ouverture du progrès allait prendre le dessus sur l'espérance du Salut ; une tension vers l'avant et une « ferveur d'espérance » tournée vers le futur. (Hartog, 2012 : 96)

1.3.3 Modernité¹⁰ : dynamique de l'occident

La transition entre les régimes d'historicité ne s'effectue pas sans heurts ni chevauchements. D'ailleurs, un régime en domine souvent d'autres. Pendant quelques siècles, les martyrs chrétiens, dans l'arène du cirque et partout dans l'empire, incarnent la tension existant dans la transition, où le nouveau régime est porté par une nouvelle croyance et une subjectivité alternative. Le régime moderne d'historicité s'installe avec la même progression : d'abord

10 Les modernités, philosophique, économique, politique, artistique ou scientifique débutent à des époques différentes, ce qui nourrit un interminable débat sur l'éventuel début d'un processus qui s'est déroulé sur quelques centaines d'années. Je reprends donc à mon compte l'expression de Simard concernant l'analogie méésentente sur le début du Siècle des lumières, vaine, « surtout qu'elles ne se sont pas allumées partout en même temps » (1999). Je ne chercherai donc pas à résoudre le débat sur la nature substantielle de la modernité. La présentation ici adoptée vise à saisir après coup, schématiquement, les différents changements conséquents pour le développement du temps qui ont marqué cette période et le régime d'historicité qui la caractérisait. Bien entendu, cette modernité germe en occident bien qu'elle tende par la suite à essaimer partout dans le monde avec des degrés de pénétration et d'appropriation variables.

dans l'enclave des bourgs avant de lentement s'étendre dans l'ensemble des tissus sociaux occidentaux, jusqu'à déboucher sur les révolutions démocratiques.

Le régime d'historicité moderne tourne le dos aux traditions pour totalement s'investir dans le progrès qui garantira une amélioration des conditions de vie des humain(e)s. Mais comment en sommes-nous arrivés à conclure que le passé ne garantit plus le futur ? Où s'est perdue la référence aux ancêtres, aux coutumes et aux rites ? Comment en vient-on à reléguer aux oubliettes l'*historia magistra* ? Comment se libère l'individu du joug de la coutume ? Dumont (2005) retrace déjà, dans la cité antique, un début de cette perte du rapport à la tradition. Le passage d'une société régulée par le mythe à une régulation par la discussion et le débat fait perdre au langage sa sacralité. L'introduction de la politique dans la vie collective rend discutables par l'ensemble des gens les valeurs, règles et principes de la société, soit la totalité de l'organisation sociale, où, dans un rapport dialectique, les gens acquièrent davantage de liberté pour en débattre la justesse. En contrepartie, cette liberté et ce pouvoir de recomposer l'ordre social s'accompagnent d'une incertitude sur ses fondements qui provoque le plus souvent une angoisse existentielle, incarnée de la manière la plus explicite chez les anciens par les sophistes. Ainsi, l'individu naît « entre le mythe et les intentions individuelles » (Dumont, 2005 : 40) dans cette marge de liberté qui entraîne une libération de la parole par rapport au mythe.

Cette conscience du caractère arbitraire des institutions politiques demeure insuffisante pour passer à un autre régime d'historicité. L'accroissement de la liberté subjective qui advient avec la désacralisation de la parole et la remise en question de l'évidence coutumière ne confère pas d'orientation temporelle alternative. Elle ouvre la possibilité du changement, sans diriger l'action vers le futur. Il faut donc attendre le Moyen Âge pour déceler l'installation puis la généralisation d'un nouveau rapport au temps qui, éventuellement hégémonique, remplacera le régime d'historicité chrétien.

Une insécurité subjective d'un futur indéterminé accompagne ce nouveau rapport au temps. Montaigne (1836) exprimait déjà, en 1580, cette angoisse trop moderne de ne pas avoir de direction prédéterminée à ses actions, de ne

pas avoir de sens unanime et univoque conféré par l'autorité coutumière, les mœurs et la religion à son passé et à son devenir. Cet état est caractéristique des temps modernes : il faut s'y faire. « Nous n'avons plus guère d'espoir d'en sortir. De diagnostics d'abord plus ou moins apeurés, nous avons fait un pis-aller et finalement un principe de vie. » (Dumont, 2005 : 33). Les vestiges de ce principe de vie perdurent dans la société contemporaine.

Le Bourgeois (Braudel, 1988 ; Dumont, 2005) représente la figure emblématique de cette négociation de la liberté dans l'histoire occidentale. Au lieu de se référer à la tradition, l'activité commerciale demande en effet de parier sur un futur indéterminé : acheter maintenant en prévision d'un gain anticipé. Pour se livrer au commerce, les bourgeois ont dû se libérer des obstacles frontaliers et des obligations envers tel seigneur qui les fixaient à un territoire déterminé. Par la suite, négociant l'accroissement de leur liberté, ils ont travaillé à l'instauration de leurs propres tribunaux et à la restauration du droit romain, plus rationnel et indépendant des contraintes arbitraires et intéressées du droit coutumier ou canonique. La bourgeoisie libère finalement le domaine de l'échange des marchés publics qui le structure et l'encadre, puis réclame enfin l'instauration de la propriété privée.

De cette dénudation de la réalité empirique peut surgir l'individu rendu à sa liberté d'initiative et à sa volonté de puissance. Les coordonnées de l'action deviennent plus mobiles : l'intérêt se déplace de la terre aux biens meubles et à l'argent ; un marché des valeurs, avec la possibilité d'une transmutation infinie des biens, remplace lentement les anciennes qualifications concrètes des hommes et des choses. (Dumont, 2005 : 164)

La recomposition de la structure des rapports sociaux par la dynamique du capitalisme occasionne un remaniement du rapport que les individus entretiennent avec le monde et la culture. La liberté progressive qu'acquiert la bourgeoisie dans ses pratiques marchandes pose éventuellement avec acuité la question de la légitimité du pouvoir traditionnel, surtout qu'elle s'en retrouve exclue de *facto* en raison des statuts en vigueur au Moyen Âge qui correspondent pourtant de moins en moins à l'influence et au pouvoir effectif détenus par l'aristocratie.

Par conséquent, la radicale remise en question de la tradition pour justifier l'ordre présent, duquel ne bénéficie qu'une frange de la population, exige également de redéfinir le rapport au passé qui cesse d'être garant du futur.

Dans ce processus, c'est le temps lui-même qui se rompt, le passé se délestant de ses références transcendantales, libérant du même coup le futur des déterminations antérieures de la tradition. Cette remise en question force la séparation du pouvoir et de la fonction de légitimation. Le sens du monde cesse d'être donné par la tradition et se construit désormais dans un débat politique (Dumont, 2005).

L'éclatement des cadres sociaux traditionnels secoue la société moderne, libère le sens et marque le début de son errance. La philosophie politique du XVIII^e s'évertue à remplacer Dieu par la Raison transcendantale, notamment en légitimant le pouvoir dans l'expression du plus grand nombre, faisant reposer la légitimation sur une caractéristique empirique analogue à celle de l'histoire. Le passé comme le futur refusent désormais de se rattacher à la tradition ou à la transcendance et cherchent dans le monde réel leur sens. La Raison, portée et détenue par les intellectuels et les savants qui tentent d'en assurer la vérité, représente l'outil de diffusion généralisée d'une culture bourgeoise colonisant petit à petit le terroir traditionnel jusque dans le tréfonds des campagnes.

Dans leur marche contre la « tyrannie » de la tradition, l'intellectuel et le bourgeois ont fait front commun. Dans cette quête, « l'intellectuel a le sentiment d'une énorme responsabilité politique puisque la société, qui ne repose plus désormais sur des archétypes éternels, requiert une incessante lecture de son destin empirique. » (Dumont, 2005 : 181). À ce titre, la philosophie moderne, à commencer par Descartes, a posé un individu autonome dont la réflexion marque le point de départ. Pierre Rosanvallon (1989) démontre de quelle manière, en philosophie politique, différentes postures intellectuelles se sont interrogées successivement sur l'association d'individus pour former une société, jusqu'à décrocher le pouvoir des Cieux pour le rabattre sur le peuple lui-même à travers la raison d'État.

L'économie politique, pour surmonter la spéculation morale des philosophies politiques, va, dès Hume, concevoir un individu dont les besoins orientent l'intérêt afin de penser l'harmonie sociale. Adam Smith culmine en identifiant la manière dont les intérêts particuliers des individus singuliers s'unifient, par le détour du marché et de la consommation, dans un intérêt général

(Rosanvallon, 1989). De son côté, la sphère législative vient conférer des droits positifs tels que la propriété privée aux individus considérés rationnels, leur octroyant des privilèges au lieu de se contenter des interdits antérieurs. Les hiérarchies sociales s'aplanissent devant le droit, l'ensemble des statuts sociaux sont jugés devant un code identique dès la monarchie absolutiste de Louis XIV¹¹.

1.3.4 À plein régime vers le futur

Au XIII^e siècle s'ébauche dans les bourgs un nouveau rapport au temps qui délaisse le passé pour se concentrer sur l'avenir. L'ordre du temps se fissure. Les *Essais* de Montaigne sont en ce sens éloquents (1836). On remarque une perte de repères, une désynchronisation entre passé et futur, l'exemple de l'histoire ne pouvant plus conférer une orientation à l'avenir. « De même, un siècle plus tard, le déclenchement de la Querelle des Anciens et des Modernes (1687) marque un fort moment de crise du temps. » (Hartog, 2012 : 148).

Néanmoins, le personnage liminaire incarnant ce basculement dans les régimes d'historicité vient plus tard. Chateaubriand, aristocrate dans la société révolutionnaire, réfugié d'un ordre qui n'est plus, regarde se former celui qui advient et qui ne lui convient pas. Pris entre deux époques, il est le témoin du passage d'un régime à l'autre.

Chaque âge est un fleuve, qui nous entraîne selon le penchant des destinées quand nous nous y abandonnons. Mais il me semble que nous sommes tous hors de son cours. Les uns (les républicains) l'ont traversé avec impétuosité, et se sont tous élancés sur le bord opposé. Les autres sont demeurés de ce côté-ci sans vouloir s'embarquer. (Chateaubriand, cité par Hartog, 2012 : 114-115)

Lui, l'écrivain, reste dans le temps, tente encore dans ses essais d'interroger le passé pour comprendre et expliquer l'avenir. Cependant, l'un s'est tût, et l'autre, abîmé dans le brouillard d'un changement dont le mouvement imprévisible trouve son impulsion dans le rejet de la tradition et des croyances qui ne reposent pas sur l'empirie. « Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres » (de Tocqueville, 2001 : 452).

11 « La loi c'est moi » et non plus n'importe quel clerc ou aristocrate partial, intéressé et tyrannique. Comme souverain de droit divin, Louis XIV se retrouve seul au dessus de la loi, sa Raison octroyée directement par Dieu.

La recherche infertile dans l'*historia magistra* de Chateaubriand sonne la fin d'un style et d'un rapport au temps. Derrière lui se referme la brèche du temps. Les chemins de l'histoire arpentés par les historiens se retrouvent pris dans cette projection vers l'avant. Le passé mythique, dévêtu des oripeaux de la coutume et de la tradition, ne conserve que la réalité des pratiques humaines. L'avenir défini par la tradition devient ainsi un futur à aménager au nom d'un rejet du passé (Mercure, 1995).

La mise en demeure [...] s'est étendue aussi au passé et s'est imposée aux historiens qui, au cours du XIXe siècle, ont organisé et conçu leur discipline comme la science du passé. Ce futur éclairant l'histoire passée, ce point de vue et ce *telos* lui donnant sens, a pris avec les habits de la science, tour à tour, le visage de la Nation, du Peuple, de la République, de la Société ou du Prolétariat. S'il y a encore une leçon de l'histoire, elle vient du futur, et non plus du passé. Elle est dans un futur à faire advenir comme rupture avec le passé, à tout le moins comme différent de lui alors que l'*historia magistra* reposait sur l'idée que le futur, s'il ne répétait pas exactement le passé, du moins ne l'excédait jamais. (Hartog, 2012 : 146)

1.3.5 Société contemporaine, société du risque

Le XXe siècle a poussé les possibles techniques et humains à leurs extrêmes. Deux guerres mondiales, l'invention de la bombe atomique, les accidents dans les centrales nucléaires de Three Mile Island (1979), Tchernobyl (1986), Fukushima (2011) ont démontré une capacité technique inégalée, totalement démesurée, aux conséquences effroyables en cas d'accident ou de conflit militaire. Il y a déjà plus de 50 ans que la limite écologique est relevée, l'accumulation illimitée de la richesse allant à l'encontre de la finitude du monde au point de menacer l'ensemble des écosystèmes (Carson, 1962 ; Commoner, 1966). Plus récemment, on a même remarqué que la révolution industrielle a laissé une empreinte géologique sur l'ensemble de la planète. L'humain(e) y a marqué son ère, l'anthropocène.

Au niveau social, les expérimentations à grandes échelles se sont multipliées durant cette période. Le fascisme, le national-socialisme et le communisme léniniste et staliniste en URSS, puis maoïste en Chine ont poussé à leur paroxysme les utopies sociales en noyant la dissidence dans le sang. Aujourd'hui, nul ne peut plus s'en réclamer sans perdre toute crédibilité. Plus récemment a été entrepris une vaste tentative de réduire les interférences politiques dans l'équilibre général du marché en réduisant le pouvoir des

États par les accords de libre-échange. Il en va de même de leurs possibilités d'interventions sur leur territoire par la réduction du filet social et la privatisation de grands pans de ses domaines d'activités (Martuccelli, 2014). Dans les sciences sociales, les post-modernes battent régulièrement les tambours de la crise, du danger et du jamais plus. C'est le temps du bilan ; on regarde le chemin parcouru.

Le dernier tiers du XXe siècle marque le passage d'un autre régime d'historicité. Les certitudes sont réduites et les projets collectifs, plus modestes. Les prétentions de démiurge rencontrent à rebours leur conséquence. Là réside l'entrée dans *La société du risque* (Beck, 2003), où la maîtrise des phénomènes naturels et des dangers exogènes qu'ils représentent a été remplacée par les dangers induits par l'activité humaine. Pour donner un aperçu de la mesure du risque, il se retrouve dans des agrotoxiques utilisés dans l'agriculture, des plastiques, des composés volatils qui s'échappent des murs de nos maisons, des krachs boursiers, un désastre nucléaire, un nuage de poussière de nickel rouge qui recouvre le quartier Limoilou de Québec, des algues bleues (cyanobactéries) dont les toxines rendent l'eau toxique, des déversements pétroliers multiples dont le plus grave remonte au naufrage de la plateforme Deepwater Horizon, des explosions d'usine (Bophal) ou d'un train transportant du pétrole semi-raffiné (Lac-Mégantic, Québec), etc. Les risques structurels se combinent à ceux individuels : plan de carrière et choix des études, précarité du couple contemporain, préparation de sa retraite. Le risque est global et inévitable, inégalement distribué sans pour autant calquer à l'identique les segmentations de classes.

L'idéologie du progrès fait les frais des frasques du développement. On ne peut plus automatiquement la lier à une amélioration des conditions de vie alors que les menaces se dissimulent jusque derrière le plus anodin concombre du supermarché. La science s'étant faite porte-étendard du progrès, elle écope des conséquences de sa propre action et perd progressivement le statut d'accès exclusif de la vérité qu'elle s'était attribuée durant la modernité. Ses dynamiques internes n'améliorent pas sa posture. Des conclusions sont renversées, d'autres simplement contradictoires. Le

basculement d'un paradigme au suivant sape également le statut de la science. Les intérêts économiques qui la traversent arrivent à fausser son regard, à infléchir le cadre des réflexions ou à travestir des conclusions. La fragmentation croissante des savoirs dans des chaînes d'interdépendances chaque fois plus longues rend impossible pour tout un chacun de comprendre l'ensemble du monde et des risques impliqués. Les avis équivoques ou opposés des spécialistes minent aussi son prestige (Giddens : 1991).

Cependant, autant le statut de la science s'effrite, autant elle demeure indispensable pour tenter de démêler l'écheveau des risques auxquels nous sommes désormais exposé(e)s.

Ce qui au premier abord semble s'exclure finit par se combiner : la science perd son aura *et* devient *indispensable*. Les trois lignes d'évolution que nous avons esquissées ici – perte de la vérité et de la rationalité émancipatrice, et devenir indispensable de la science – sont des symptômes d'une *même* évolution : l'avènement d'une ère de la société du risque qui est à la fois *dépendante* de la science et *critique* à son égard. (Beck, 2003 : 372)

Pour mesurer les conséquences des développements techno-scientifiques, elle seule peut contrôler les résultats via « "*l'organe de perception*" de la science – *théories, expériences, instruments de mesure* » [italique dans le texte] (Beck, 2003 : 355), indispensable pour rendre visible et de quantifier les risques.

1.3.6 Risques et présentisme

La multiplication des risques autant pour les humain(e)s que pour des espèces en voie d'extinction ou pour des écosystèmes entiers fragilise le futur, le rend moins certain à bien des égards. Qui n'a pas entendu parler des dangers qui menacent les populations d'abeilles, les barrières de corail ou les grands mammifères marins ? Ce sens de la fragilité du monde s'est accompagné d'un mouvement de patrimonialisation d'un héritage global à transmettre aux générations suivantes. On prend la mesure de cette humilité de la société globale dans son refus de contacter certaines tribus du bassin amazonien leur laissant la liberté du premier pas (Fleming Miller, 2013 ; Pringle, 2014). Mais cette retenue implique également une mesure réaliste

des désastres de la civilisation et de l'évangélisation des bons et moins bons « sauvages » durant l'époque coloniale.

Le présent, conscient de sa précarité, veut conserver l'essentiel, ce qu'il a de plus précieux, pour le transmettre aux générations suivantes. Cette intention se dirige vers le futur. Soit. Mais la nature du futur qui justifie cette précaution est diamétralement opposée à celle qui constituait le régime d'historicité moderne. Au lieu de s'avancer, triomphant, dans un monde amélioré sans relâche par le progrès, l'avenir contemporain prend plutôt la forme d'une menace, d'un danger à éviter. L'humanité prenant conscience de son pouvoir destructeur en vient à vouloir protéger le présent contre elle-même. Ni nécessaire ni suffisante pour assurer la poursuite de sa présence sur terre, l'humanité tempère et patrimonialise jusqu'à la nature et l'environnement.

En ce sens, le patrimoine est symptôme d'une ère et révélateur d'un état de conscience. Il démontre l'importance qu'a pris depuis cinquante ans le présent sur ses versants passés et futurs. Hartog nomme « présentisme » ce nouveau régime d'historicité.

Dès la fin des années 1960, ce présent s'était découvert inquiet, en quête de racines, obsédé de mémoire. Si l'on cherchait alors, pour reprendre le vocabulaire de Michelet en 1830, à renouer le fil de la tradition, il fallait presque inventer la tradition et le fil. À la confiance dans le progrès s'est substitué le souci de sauvegarder, préserver : préserver quoi et qui ? Ce monde, le nôtre, les générations futures, nous-mêmes. (Hartog, 2012 : 248)

1.4 Toujours plus vite !

Traverser le continent américain, à pied, prenait environ une année au début de la colonisation. Les routes et l'usage de la diligence ont réduit à quelques mois le voyage, puis le chemin de fer à quelques semaines. Les autoroutes, à quelques jours. En avion, on peut aller plus vite que la rotation de la Terre. Seulement quelques heures nous séparent de l'ensemble du monde. Le télégraphe, le téléphone et l'internet ont également accru la vitesse des communications et rétréci d'autant l'espace. Ces phénomènes participent directement à l'accélération du monde.

L'extension rapide et les exigences toujours plus grandes d'une société de consommation, où les innovations technologiques et la recherche de profits de plus en plus rapides frappent d'obsolescence les choses et les hommes [et les femmes] de plus en plus vite. Productivité, flexibilité, mobilité deviennent les maîtres mots des nouveaux cadres. Si le temps est depuis longtemps une marchandise, la consommation actuelle valorise l'éphémère. Les médias, dont l'extraordinaire développement a accompagné ce mouvement qui est, au sens propre, leur raison d'être, procèdent de même. Dans la course de plus en plus rapide au direct, ils produisent, consomment, recyclent de plus en plus vite toujours plus de mots et d'images et compressent le temps : un sujet, soit une minute et demie pour trente ans d'histoire. Le tourisme est aussi un puissant instrument présentiste : le monde entier à portée de main, en un clin d'œil et en quadrichromie. (Hartog, 2012 : 156)

Surstimulés, dans un monde où règnent en maîtres le clef-en-main et le prêt-à-porter, les gens sont de plus en plus distancés des savoirs ancestraux, traditionnels. À part l'oncle généalogiste, peu fouillent et se remémorent l'histoire de sa famille. Les individus mobiles se déplacent à répétition, les gens habitent d'autres lieux que celui de leur enfance. Et l'avenir, ennuagé de menaces et de risques, n'offre plus le brillant futur des modernes. Suite à un déracinement d'avec le passé et un détachement futur, le présent s'est « hypertrophié » (Hartog, 2012), meublé par la vitesse du temps qui en occupe chacun des recoins. Alors qu'au Moyen Âge, le projet d'édifier une cathédrale s'étendait sur l'horizon de deux siècles, la construction du nouveau CHUM (Centre hospitalier de l'Université de Montréal) s'étire sur 10 ans. Le projet de société qu'est devenu l'équilibre budgétaire devra être atteint avant le prochain terme électoral au risque d'y perdre l'intendance et le pouvoir.

1.5 Individuation et institutions dans la société contemporaine

Les qualificatifs de « post- », « sur- », « hyper- » combinés au terme *modernité*, celui de *post-industriel* incarnent différentes manières de désigner une transformation substantielle de la société contemporaine. Celle-ci s'accompagne d'un changement des modèles de l'action sur lesquels se basent les individus contemporains. Cette transformation de la société dépasse largement le présentisme, la multiplication des risques humainement induits et l'accélération de notre société. Elle touche l'attache des individus aux institutions traditionnelles de l'État, de la famille, de la

religion et de la politique. « Le Libre Arbitre, l'Autonomie, le Plaisir, l'Autoréalisation personnelle, la Sécurité et l'Équité » (Bajoit, 2007 : 251) sont les valeurs et les croyances qui défient les modèles d'actions modernes et qui risquent de les supplanter.

Ce déplacement historique du passage des institutions collectives vers une production identitaire centrée sur le soi est un processus occidental qui s'étale sur plusieurs siècles. Bien entendu, la société contemporaine est en transition et ces nouveaux référents ne sont pas hégémoniques. Néanmoins, l'individualisme gagne un terrain suffisamment significatif pour qu'y soit consacrée une branche de la sociologie, la « sociologie de l'individu ». Le fait de ne plus avoir d'avenir assigné par la société est récent (Gagné et Dupont, 2007) et a nécessité une certaine liberté sociale, par exemple, l'absence de servage ou un revenu discrétionnaire pour avoir une retraite plus tard.

Le processus d'individuation, l'affaïssement du rôle des institutions et l'individualisme contemporain comme nouveau modèle d'action pour les individus transforment le rapport à la projection de soi dans l'avenir et structurent les types de rapport au temps.

1.6 Le processus d'individuation

Lorsqu'on parle d'individualisme ou d'individualisation dans les sociétés contemporaines, on ne doit pas confondre ce processus avec un certain égoïsme tel que le fait souvent le sens commun. L'égoïsme, qui privilégie le soi (égo) à tout autre ne date pas d'hier. Bien des doctrines religieuses le condamnent depuis longtemps. Ce repli sur ego mine nécessairement les assises communautaires d'interdépendance directe indispensables à la reproduction des sociétés dites archaïques (Sahlins, 2008). À travers la condamnation de l'égoïsme, ces anciennes religions recélaient une sage anthropologie philosophique¹² qui visait la préservation du corps social. En assimilant individualisme à égoïsme, on confond deux concepts distincts :

12 Je reprends l'expression à Philippe Corcuff, qui entend nos « visions implicites des propriétés des humains qui guident nos réflexions et nos actions ». L'anthropologie philosophique regroupe les représentations collectives de l'ontologie humaine qu'une culture donnée partage. Elle a autant un caractère compréhensif que normatif.

une forme spécifique de rapport social historiquement situé et un trait de caractère ou un type de comportement.

Les tenant(e)s d'une telle thèse du nouvel individu égoïste adossent couramment la plainte d'une *fin du social* à une critique technophobe voulant que les nouvelles technologies détruisent le filet social. D'autres fois, ce sont les sociétés du spectacle et de la marchandise qui sont pointées du doigt, quand ce n'est pas l'éducation en général qui est accusée. Marc Angenot (1998), après avoir lu l'ensemble des productions écrites en France en 1889, a remarqué que ces visions catastrophiques ne sont pas nouvelles et qu'elles reviennent périodiquement. Il conclut que ces écrits pamphlétaires récurrents ont peu de résonance avec la réalité des faits et s'apparentent plus à un style littéraire qu'à une véritable analyse sociologique.

De plus, la vacuité de ces thèses d'un délitement des liens sociaux apparaît nettement quand vient le temps de rendre compte des mouvements de revendications collectifs. Impossible alors d'expliquer des mouvements sociaux tels que la grève étudiante du printemps 2012 au Québec. Parfois, ces discours crépusculaires énoncent sans détour des énormités, comme : « aucune université n'est une véritable communauté » (Bissonnette, 2015). Surprenant alors de voir à l'UQAM, au printemps 2015, 15 000 personnes voter la poursuite de la grève semaine après semaine et défier les forces policières dépêchées sur les lieux pour obliger la dispensation régulière des cours. Le cœur du conflit tournait autour du refus collectif de neuf expulsions d'étudiant(e)s pour des motifs politiques. La solidarité étudiante est tapissée partout dans ce refus des « expulsions politiques » par la direction de l'établissement (Membres de la communauté de l'UQAM, 2015). Peut-être pouvons-nous discuter avec Lise Bissonnette à propos de la valeur contemporaine du terme de « communauté »¹³, mais l'observation d'un tel

13 Cette affirmation de l'absence d'une communauté découle d'une double erreur. La communauté existe toujours potentiellement. Elle s'actualise par la rencontre qui matérialise en pratiques cette latence potentielle déposée dans ses différent(e)s membres. Pour saisir la communauté universitaire, il faut considérer l'université à travers les rapports sociaux qui la composent, la produisent et la reproduisent. La communauté universitaire existe dans les cours, dans l'étude, dans la camaraderie, dans les amours et les peines, dans le travail et dans la riposte collective quand un groupe d'intérêt en attaque un autre. Si on l'appréhende froidement, positivement, à l'extérieur des individus en relation qui la constituent, comme un système autonome et hétérogène aux activités qui y prennent place,

déploiement de solidarité rend sulfureuse la proclamation du délitement des liens sociaux ou de la fin du politique. De façon surprenante, la rhétorique des mesures d'austérité carbure aussi à l'idéal collectif du « on n'a plus les moyens » et du « nous devons prendre nos responsabilités pour ne pas pénaliser les générations subséquentes »¹⁴, même si elle sape les solidarités collectives mises en place par l'État providence. Malgré que la disparition du filet social de l'état providence accentue l'individualisme, c'est pourtant au nom de l'intérêt commun qu'est promue l'austérité.

L'individualisme déplace l'importance de la collectivité vers l'autonomie des individus, avec les avantages et les inconvénients que cela comporte. « Cet individualisme contemporain révèle tout à la fois des aspects régressifs (corrosion du lien social, nouvelles pathologies narcissiques) et des aspects émancipateurs (élargissement des marges de liberté des individus dans la vie quotidienne, développement d'une intimité). » (Corcuff, 2005). Il s'agit d'un « code social qui marque de son empreinte le comportement et la sensibilité des individus ; en d'autres termes [une] structure sociale de personnalité à partir de laquelle se construit une personnalité individuelle plus ou moins indifférenciée. » (Élias, 1996 : 179-180). Ce processus recompose le rapport entretenu aux institutions modernes - l'État, la famille, la religion et la politique, etc. - et nourrit le développement de nouveaux modèles d'actions qui se déploient dans la société contemporaine.

on professe alors l'inexistence de la communauté universitaire et occultons les conflits et les solidarités qui y fleurissent (Tiqqun, 2009 : 22 et suiv.).

- 14 À cet effet, la grève étudiante québécoise de 2012 aura été exemplaire. Les sondages ont démontré que le conflit a divisé la population en deux parties relativement égales durant toute sa durée. Toute la stratégie du gouvernement libéral sera de confiner le mouvement de contestation à la question de la hausse des frais de scolarité, tandis que les étudiant(e)s en grève, principalement les membres de la Coalition large de l'Association pour une Solidarités Syndicale Étudiante (CLASSE), œuvraient à élargir le débat et à démontrer que cette hausse tarifaire circonscrite s'inscrit dans un projet politique plus large. Sociologiquement, cette grève marque le déplacement de l'ancien clivage souverainistes / nationalistes propre au Québec vers celui du néo-libéralisme / État providence (Clain, 2013). Cette division relativement symétrique des camps démontre bien un partage entre deux orientations sociales qui invoquent chacune, ironiquement, le même bien commun, mais proposent des voies radicalement différentes pour l'atteindre.

Les débuts de la modernité sont marqués par des principes qui orientent et confèrent une signification aux actions des individus profondément différents de ceux des sociétés traditionnelles :

L'Individu était déjà bien là, mais, contrairement à ce que l'utopie moderne avait laissé croire, une fois la modernité *installée* dans les institutions, *il s'est vu relégué dans une position très subalterne* : il était censé se soumettre à la Raison d'État et à la discipline du Devoir, travailler pour le Progrès, obéir à la Science, accepter l'Égalité et... mourir pour la Patrie ! [italiques dans le texte] (Bajoit, 2007 : 250)

La réorganisation moderne s'effectue initialement autour de l'État national qui institue un monopole de la violence légitime et intervient activement dans la gestion de la population en la surveillant par la voie de dispositifs biopolitiques (Foucault, 1975). L'État dépend d'institutions qui, par leur taille et leur organisation bureaucratique, rendent possible une vaste surveillance et une réflexivité redoutable dont le postulat n'est plus la stabilité traditionnelle, mais la poursuite du changement social en fonction des intérêts et des nécessités politico-économiques du moment (Giddens, 1991).

La modernité marque une relative libération des individus face aux liens sociaux préétablis envers certains groupes et institutions qui déterminaient la position sociale, le statut et les types de relations entretenues avec les différent(e)s membres de la communauté dans la société traditionnelle (Giddens, 1991). Elle s'accompagne de la perte du lien symbolique avec les ancêtres. La filiation ne devient qu'un récit historique parmi d'autres, sans porter l'héritage normatif qu'il avait dans les sociétés traditionnelles. Le processus de laïcisation accentue cette rupture avec une transcendance qui conférait un sens ultramondain aux vies singulières. Cette nouvelle situation force l'individu naissant à déterminer lui-même les orientations générales de sa vie, en opposition avec des lignes directrices qui lui étaient auparavant imposées.

Sans éléments extérieurs fournis par les autres, le parcours de vie émerge sous la forme d'une trajectoire qui se base d'abord et avant tout sur les plans individuels. Bien sûr, les autres continuent de faire partie de ces plans de vie ; des membres de la famille d'origine à celle qui sera fondée,

enfants, amis, collègues et connaissances.¹⁵ [j'ai traduit] (Giddens, 1991 : 147)

L'individu devient ainsi le principal artisan de son identité.

1.7 Affaïssement des institutions et individuation

Les institutions sociales - l'art, la politique, la langue, le système économique, la religion, le mode de transmission des savoirs, la famille - encadrent les pratiques individuelles, les formatent et les orientent de manière à les harmoniser de manière plus ou moins déterminante selon les cultures et les époques.

Au Moyen Âge et durant la modernité, la liberté subjective s'accroît à mesure que s'accumulent les remises en question des dogmes et des coutumes. Néanmoins, les cadres sociaux continuent toujours à imposer

des limites étroites au goût et à la manière de voir de l'individu. C'est seulement à une époque plus récente qu'ils sont devenus suffisamment flexibles pour permettre un haut degré d'individualisation - au point même qu'aujourd'hui les gens ont tendance à perdre de vue ce code commun du sentiment et de la conduite sans lequel la communication deviendrait difficile et peut-être impossible. (Élias, 1996 : 169)

Le monde contemporain se caractérise par un affaïssement du pouvoir de régulation des institutions qui a pour corolaire une explosion de l'autonomie subjective.

Au Canada français, entre la défaite des Patriotes et la Révolution tranquille, la religion était le véritable organe de reproduction de la société (Dumont, 1996). L'Église s'ingérait alors dans la politique, prodiguait les soins dans les hôpitaux et l'éducation dans les écoles, assurait les bonnes œuvres à l'intention des nécessiteux et nécessiteuses, dirigeait la colonisation du Nord québécois et participait plus tard à l'organisation syndicale. À bout de souffle au milieu du XX^e siècle, elle remet en 1960 les clefs de sa mission sociale à l'État-providence naissant.

15 Lacking external referents supplied by others, the lifespan again emerges as a trajectory which relates above all to the individual's projects and plans. Others always figure in such life-planning, of course, from the members of the family of orientation to subsequent familial partners, children, friends, colleagues and acquaintances. New spheres of intimacy with some such others become crucial elements of frameworks of trust developed by the individual. But these have to be mobilised through the reflexive ordering of the lifespan as a discrete and internally referential phenomenon. » (Giddens, 1991 : 147)

La famille écope de ce mouvement d'affaïssement institutionnel. Elle traverse éclatement et recomposition normative. La libération sexuelle sonne le rejet de la division genrée des fonctions et des rôles sociaux. Les femmes, désormais moins définies par leur statut de mère et davantage reconnues comme personnes, s'engagent sur le marché du travail. Les pères pourvoyeurs deviennent égaux des femmes, de simples hommes tant au travail, qu'au chômage ou au foyer (Gagné et Dupont, 2007).

Fragmenté, flexibilisé en temps partiel et entrecoupé de chômage, le travail se précarise, avant d'être expédié par morceaux avec les machines qui le cadençaient dans ces paradis fiscaux du salariat nouvellement ouvert par la libéralisation des échanges de la mondialisation économique. Finis les 35 ans de service dans la même entreprise et la « liberté 55 ». Le « travail » est devenu « emploi » ; l'âge de la retraite, repoussé toujours plus loin dans la soixantaine (OCDE, 2011).

L'État-providence québécois, tardivement sanctionné symboliquement, mais actif à hauteur comparable au reste de l'Occident depuis la Première Guerre mondiale, est également touché par cette modernité tardive (Simard, 1999). Les mailles du filet social s'agrandissent. Le pacte social des trente glorieuses est sauvagement remis en question. Mise en œuvre par Thatcher et Reagan, la vulgate néolibérale s'installe idéologiquement, législativement, à l'échelle du monde. Les solidarités organiques¹⁶ (Durkheim, 1932) s'effritent et les gens deviennent les seuls responsables de leur futur.

Cet affaïssement des institutions de la religion, de la famille, du travail et de l'État-providence libère les individus. Livrées de plus en plus à elles-mêmes, les personnes ont plus de choix d'avenir comme autant d'options sur lesquelles jeter leur dévolu. Dans un tel monde, on se demande sur quoi prennent appui les jeunes pour se projeter dans l'avenir. Davantage

16 La solidarité organique conceptualise l'interdépendance croissante accrue dans la société capitaliste avancée. Les gens se spécialisent davantage et chacun(e) participe ainsi à la vie de tou(te)s. L'État-providence repose sur une idée similaire. Les gens, par le détour de l'impôt, participent à une société commune qui les protège tou(te)s. C'est ainsi que le système de santé, d'éducation, d'assurance chômage, d'aqueduc, d'ébouage, etc. sont financés sans que chaque personne ne doive s'en charger individuellement.

indéterminé par les cadres sociaux, le poids de leur avenir repose désormais sur leurs épaules.

1.8 L'individu contemporain

Les humain(e)s, peu friant(e)s de l'arbitraire ou de l'absurde, ont toujours besoin de donner une orientation et une signification à leurs actions (Bajoit, 2007). L'affaïssement des institutions dans l'orientation des conduites individuelles appelle un nouveau régime d'action. Or, bien qu'il ait changé de contenu, le besoin de référents communs demeure. Des institutions modernes, nous sommes passés au « Grand Individu Abstrait », comme Guy Bajoit nomme avec humour ce nouveau référent de l'action. Il s'organise autour de quatre principes (2007 : 252). Le premier est « Deviens toi-même » (Bajoit, 2007 : 253) qui enjoint à l'autoréalisation, de trouver dans un rapport de soi à soi sa voie authentique dans le monde en y faisant preuve de créativité, par le développement de dons, de talents, de rêves, etc. L'autoréalisation se distingue de l'égoïsme narcissique de par le fait qu'on la souhaite également aux gens qui nous entourent.

Le second, « Choisis ta vie » (Bajoit, 2007 : 254), enjoint à faire preuve de libre arbitre dans la poursuite de ses intérêts. Les choix traversent tous les domaines de la vie : professionnel, éducationnel, amoureux, idéologiques et religieux. L'individu est invité à suivre sa propre voie, ce qui transforme substantiellement son rapport à l'autorité et aux dogmes. Plus question de leur obéir aveuglément. Dogmes et autorités sont désormais sommés de s'expliquer pour être respectés, plutôt que d'être considérés *a priori* comme légitimes. Ce second précepte enjoint également au respect du libre arbitre d'autrui et témoigne d'une réciprocité dans le respect de la différence et des libertés individuelles. Ces libertés sont si importantes qu'elles en viennent parfois à supplanter les mouvements de revendications collectifs sous le coup des injonctions légales¹⁷.

17 Rappelons qu'au Québec, en 2012, pour la première fois de l'histoire du mouvement étudiant, des étudiant(e)s ont eu recours aux injonctions juridiques pour obliger la tenue de leurs cours malgré la grève en cour. Les libertés individuelles étaient alors invoquées à l'encontre et au détriment du mouvement collectif de contestation. Si les briseurs et briseuses de grève étaient généralement embauchés durant les conflits de travail, le recours à cette tactique s'inscrivait dans une lutte de classes entre possédant(e)s et prolétaires. Les « scabs » de

Le troisième principe est : « Amuse-toi bien! » (Bajoit, 2007 : 254) et s'inscrit dans une attente que les liens affectifs soient fondés sur le plaisir. Travail, couple, loisirs devraient être exempts de monotonie et s'inscrire dans une recherche de « la passion, la sensation, le sentiment, le sensible, le sensitif, l'émotif, l'affectif, le sincère, l'authentique, l'aventure » (Bajoit, 2007 : 254). À l'ordre du jour : la poursuite du bien-être psychologique, affectif et corporel. La culture rejette maintenant la souffrance, séquestrée dans des institutions en marge de la société (Giddens, 1991). Les couples, qui sont en relation pure, électifs et centrés sur le seul bonheur qu'ils entraînent pour les partenaires, risquent alors la rupture dès les premières complications (Giddens, 1991 : 88).

La dernière injonction du « Grand Individu Abstrait » est « Prend garde à toi » (Bajoit, 2007 : 256). Il nous enjoint à construire notre intégration « *dans la vie sociale sur le principe de sécurité* » [en italique dans le texte] (Bajoit, 2007 : 256). La société a globalisé la portée des risques climatiques, terroristes, alimentaires, de pandémie et bien d'autres. L'individu est chargé de se prémunir contre les dangers extérieurs par des assurances, le contrôle plus serré du va-et-vient de ses enfants, des placements pour la retraite ou par tout autre moyen. Ces quatre injonctions forment une typologie qui reprend les grandes catégories de l'action individuelle.

Ces quatre injonctions forment une typologie qui reprend les grandes catégories de l'action individuelle : trouver sa voie, choisir sa vie, s'amuser et prendre soin de soi. Elles viennent avec leur lot de contraintes. Premièrement, l'individu libre continue d'être dépendant des autres, dans la mesure où ils sont indispensables à sa construction identitaire et à la reconnaissance de sa singularité. Ensuite, le Grand Individu Abstrait représente « un ensemble de principes ultimes de sens qui fondent la légitimité des conduites dans tous les champs relationnels de la vie sociale » (Bajoit, 2007 : 257). Le groupe de pairs attend de ses membres qu'ils s'autoréalisent, qu'ils aient du plaisir, etc., ce qui restreint la liberté à un

l'extérieur servaient à débalancer le rapport de force dans le conflit industriel. Aujourd'hui, l'argumentaire est différent. Des individus se disent pris en otage du mouvement collectif et tentent de s'affranchir de ces obligations par un recours légal. On voit ainsi à l'œuvre l'accentuation d'une tendance où l'individu se considère séparé du collectif et possédant des droits plus importants que celui-ci.

Les quatre commandements du « Grand Individu Abstrait »			
Les quatre commandements du « Grand Individu Abstrait »		« Respecte la liberté d'autrui » (Principe éthique orientant les relations de l'individu avec les autres)	
		Éthique de conviction	Éthique de responsabilité
« Conduit-toi librement » (Rationalité orientant le rapport de l'individu avec lui-même)	Orienté par le souci d'autoréalisation personnelle	« Deviens toi-même ! » <i>L'autoréalisation personnelle et l'authenticité fondent les valeurs</i>	« Choisis ta vie ! » <i>Le libre arbitre et le respect du pluralisme fondent les intérêts</i>
	Orienté par le souci de reconnaissance sociale	« Amuse-toi bien ! » <i>Le plaisir et la passion fondent les affects</i>	« Prends garde à toi ! » <i>La sécurité et l'équité fondent les normes, les traditions</i>

(Bajoit, 2007 : 257)

nouveau cadre de conformité légitime, auquel on ne peut renoncer qu'au risque d'être marginalisé ou exclu. Finalement, les relations sociales sont également traversées par des dynamiques de pouvoir et une distribution inéquitable des capitaux économiques, symboliques et sociaux qui limitent d'autant les individus dans leurs possibilités d'autoréalisation.

Par ailleurs, des paradoxes internes aux injonctions forment des chausse-trappes invisibles dans lesquelles peut facilement tomber l'individu. D'abord, « deviens toi-même », qui repose sur la créativité authentique de l'identité, ne se développe pas sans se référer à certains cadres culturels. De plus, les individus sont soumis à la validation par autrui de la valeur de cette authenticité produite à la demande : on semble ici revenir au pari de Pascal. À « peut-on croire sur demande ? » se substitue « peut-on être authentique sur demande ? » Le simple fait d'y être contraint ruine la possibilité même d'être authentique !

Pour choisir sa voie, encore faut-il savoir où l'on veut aller, la direction n'étant pas fournie par l'injonction, ce qui ne manque pas de provoquer son lot d'anxiété et d'angoisse devant les possibilités de l'échec, du fourvoiement ou de l'errance. « Choisis ta vie » permet une liberté plus grande, mais exige de se mouiller dans les systèmes experts (Giddens, 1991). Comment éduquer

les enfants, se nourrir, rester en forme, se soigner en cas de maladie ? La « liberté » est celle de choisir entre des options contradictoires à propos desquelles les spécialistes s'entendent rarement.

« Amuse-toi bien » occulte le fait que l'individu est continuellement en devenir. L'autoréalisation s'inscrit dans un processus qui demande des efforts constants, lesquels ne se subliment jamais en une perpétuelle béatitude existentielle. Ce principe se retrouve en contradiction directe avec celui de réalisation de soi.

Finalement, « prends garde à toi » entre en contradiction avec la liberté individuelle. En acceptant que les gens soient de plus en plus différents, les individus contrebalancent par une méfiance accrue envers les membres inconnus des grands groupes. « Plus on privilégie des groupes étroits, avec des gens qu'on connaît, plus on tend à se méfier des gens trop différents » (Bajoit, 2007). Cette tendance se traduit notamment par une augmentation des requêtes sécuritaires envers les différents gouvernements, qui réduisent à leur tour les libertés individuelles (Galland, 2003).

Les travaux sur l'individualisme ont bien montré que la réflexivité (le fait de s'interroger sur soi-même, sur son identité et ses aspirations) n'est apparue que lorsque les individus ont bénéficié d'une certaine marge de liberté et se sont trouvés contraints de faire des choix qui les définissent (Giddens, 1991). Ces travaux montrent également que les possibilités, et donc l'étendue de la liberté réelle, étaient et restent très inégalement réparties dans l'échelle sociale. Ils montrent aussi que la nécessité de se « tenir de l'intérieur » (Martuccelli, 2002), d'organiser sa vie par soi-même (ce qui suppose une réflexivité) incombe à tout le monde, d'un bout à l'autre de l'échelle sociale, non pas qu'aux élites. (Giddens, 1991 ; Mercure, 1995). Bien que poussés par la même idéologie du « Grand Individu Abstrait », les jeunes restent ancrés dans leur cadre social à l'intérieur duquel ils devraient librement choisir leur avenir.

1.9 Temporalités sociales

Généralement, lorsqu'on parle du temps, on réfère à un système objectivé, savamment fragmenté en segments égaux qui permettent de mesurer

précisément la durée de séquences ou d'événements. Avec une telle conception linéaire du temps, il est normal de se représenter une trame uniforme sur laquelle on épingleait les moments de l'existence. Pourtant, le temps vécu subjectivement s'étire, se contracte, se superpose et se combine : nous avons déjà tou(te)s connu l'heure de l'examen trop vite écoulée ou l'interminable 15 minutes d'attente avant une entrevue. Pour rendre compte de ce phénomène en opposition avec la régularité du temps objectivé, on doit s'attarder aux *temporalités sociales*, « la réalité des temps vécus par les groupes, c'est-à-dire la multiplicité des conduites temporelles et des représentations du temps liées à la diversité des situations sociales et des modes d'activités dans le temps. » (Mercure, 1995 : 13). Des temps multiples, vécus subjectivement par les individus et néanmoins structurés par la société qui les entoure. Les activités, même celles qui semblent *a priori* personnelles, appartiennent à un moment sociohistorique donné et sont largement partagées par les membres d'un groupe social.

Les temporalités sociales impliquent deux dimensions : la multiplicité des temps sociaux et celle des rythmes sociaux. « La notion de multiplicité des temps sociaux implique la différence et la pluralité des temps vécus ainsi que l'hétérogénéité des modalités des temps collectifs dans les divers secteurs de la réalité sociale. » (Mercure, 1995 : 17). Travail, école, semaine, fin de semaine, soirée, vacances et repas font partie de cette catégorie. Quant à la notion de rythme, elle renvoie à la tension entre la récurrence, la permanence et la répétition d'un côté et, de l'autre, « les faits de discontinuité. La notion de rythme renvoie surtout à la cadence, à l'allure, à la vitesse ou à la rapidité avec laquelle se succèdent des événements et des états différents » (Mercure, 1995 : 19).

Ainsi, manger, dormir et se gratter appartiennent à un rythme biologique court et cyclique. La vie quotidienne est une temporalité légèrement plus réfléchie que la première, marquée par les habitudes et les répétitions tel un café le matin en lisant le journal ou une journée de travail. La temporalité domestique impliquant de laver le linge, de nettoyer les planchers, de faire la vaisselle, l'épicerie et la cuisine s'inscrit déjà dans un temps plus long, entre le quotidien et l'hebdomadaire, également cyclique. Il en va de même de la

temporalité ludique des passe-temps. Par contre, la temporalité du travail et des études est linéaire et cumulative, surtout dans les cas où des gens poursuivent une carrière professionnelle. Le fait d'avoir des enfants et d'accéder à la propriété sont également des expériences linéaires, qui fonctionnent plutôt par paliers entre le « ne pas avoir » et l'« avoir ».

Sur le plan des structures collectives, je me suis référé à l'École des annales pour établir une liste de temporalités proprement sociales que j'ai ensuite bonifiée. J'ai retenu la temporalité des changements technologiques, des mentalités, des villes, du climat, des croyances, des systèmes politiques et économiques, et finalement des ères géologiques, que j'ai intégrées avec en tête les débats récents voulant qu'on soit entré dans l'anthropocène (Zalasiewicz et coll., 2008). Les temporalités stellaires et galactiques représentent le cas limite des longues temporalités sociales.

Dans la vie quotidienne, on traverse l'ensemble de ces temporalités qui évoluent sur des rythmes qui leur sont propres. Certaines de ces temporalités sont traversées de manière automatique, « infraconsciente » dira Jean-Claude Kaufmann (2001). Par exemple, les temporalités très lentes (évolutive, géologique, stellaire, galactique) et celles biologique ou domestique, très courtes, risquent d'être pratiquement inexistantes dans les discours et de demeurer imperceptibles pour ceux et celles qui les vivent. Les autres temporalités dépendent plus intimement de l'intentionnalité des personnes et sont alors l'objet d'une plus grande réflexivité.

1.10 Cinq types de représentations du futur-avenir individuel

De manière inductive, Daniel Mercure a relevé cinq types de représentations du futur-avenir individuel (Mercure, 1982). Les groupes « prévoyant(e)s » et « fatalistes » maintiennent une « perspective dominante de conservation du présent » (Mercure, 1995 : 84) qui génère un fort sentiment d'insécurité et l'impression de ne posséder que peu d'emprise sur le cours des événements qui influencent leur vie. Les *fatalistes* craignent que les choses empirent. Leurs projets ne sont généralement qu'à très court terme et souvent mal planifiés tandis que leurs aspirations sont souvent démesurées, surtout celles

liées au futur de leurs enfants. Les *prévoyant(e)s* sont en relation avec un avenir considéré comme incertain et risqué. Il pourrait les obliger à changer de mode de vie si un imprévu survenait. Ils et elles font peu de projets, mais ceux-ci sont bien structurés, situés dans un avenir rapproché et souvent liés à la vie familiale.

De leur côté, les *continuistes*, *étapistes* et *possibilistes* entretiennent vis-à-vis de l'avenir une « perspective dominante de conquête » (Mercure, 1995 : 84), c'est-à-dire que ces personnes se voient comme des artisan(e)s aptes à améliorer leur situation face à un futur ouvert. Un fort sentiment de sécurité et de contrôle sur leur destinée émane des personnes appartenant à ces catégories. Les *continuistes* croient que les choses se poursuivront telles qu'elles sont et n'entretiennent aucune crainte sérieuse envers l'avenir. Leur situation les satisfait et ces personnes ne voient pas ce qui pourrait venir perturber leur vie. Leurs projets sont planifiés à court terme et elles améliorent de temps à autre leurs conditions de vie. Les *étapistes* prévoient plutôt les différentes phases de leur vie suivant une progression dans un plan d'ensemble comprenant notamment la fondation d'une famille, l'accès à la propriété et l'essor de la carrière. Les projets s'inscrivent dans un temps court et moyen, mais certaines considérations du temps long ressortent des projets déjà planifiés. Finalement, les *possibilistes* entretiennent un avenir ouvert, aux défis multiples dont ils se considèrent seuls maîtres à bord. Leurs plans d'avenir, largement détaillés et soigneusement élaborés, s'organisent surtout autour de la carrière.

Ces cinq types s'inscrivent dans une typologie à quatre entrées où se croisent les dimensions de la perspective dominante d'avenir et la présence ou l'absence d'un plan de vie. Elle va comme suit :

Répartition des types descriptifs de représentation de l'avenir selon deux dimensions

		Perspective dominante d'avenir	
		Conquête	Conservation
Plan de vie	Présence	Possibiliste Étapiste	Sans objet
	Absence	Continuiste	Prévoyant(e) Fataliste

(Mercure, 1995 : 79)

De façon générale, les informateurs qui visent principalement à reproduire leur présent – perspective dominante de conservation – se caractérisent surtout par l'absence de sécurité d'existence et l'absence d'opportunité d'entreprise à long terme ou de possibilités de carrière ; les informateurs qui tendent principalement à produire un présent autre et qui n'ont pas de système de gestion à long terme de leur avenir, du moins sous forme de projets – perspective dominante de conquête et absence d'un plan de vie – se caractérisent dans la plupart des cas par la présence de sécurité d'existence et l'absence d'opportunités d'entreprise à long terme ou de possibilités de carrière [l'arrivée à la retraite] ou encore, s'ils ont virtuellement de telles opportunités [...], par une situation de vie qui constitue un frein à la mise à profit de celles-ci [tel détenir un emploi incertain, être inactif, ou « le fait de vivre un fort conflit entre le rôle professionnel et le rôle familial »] ; les informateurs qui visent à produire un présent autre et qui ont un système de gestion à long terme de leur avenir, du moins sous forme de projets – perspective dominante de conquête et présence d'un plan de vie – se caractérisent principalement par la présence de sécurité d'existence et la présence d'opportunités d'entreprises à long terme ou de possibilités de carrière et par une situation de vie qui ne constitue par un frein à la mise à profit de telles opportunités. [italique dans le texte] (Mercure, 1995 : 102)

1.11 De prospective et de projets

Née des travaux du philosophe et humaniste Guy Berger, la « prospective » apparaît dans les années 50 comme une recherche systématique pour préparer le présent à l'avenir avec un accent élevé sur l'action transformative. « En face de nous, c'est un avenir mystérieux, où tout semble possible, en bien comme en mal, et sur lequel notre humanité adolescente projette ses rêves. Il reste à transformer ces rêves en projets. » (Berger, de Bourbon-Busset et Massé, 1957). Les écoles de commerce se sont ensuite emparées de ces travaux pour établir une science pragmatique de l'orientation corporative, qui vise à produire des scénarios du futur probable

et des réponses que doit mettre en œuvre l'entreprise (Godet et Roubelat, 1996 ; Scouarnec, 2008).

La prospective vise à prédire l'avenir et là n'est pas l'objet de ma réflexion. Je ne cherche pas à savoir ce qui sera, mais ce qu'est le futur imagine par les jeunes. Pour cette raison, j'ai choisi de reprendre la distinction entre le projet et le rêve proposée par Daniel Mercure : « Le projet suppose toujours une structure moyens-fins et des buts réalistes. Il se distingue ainsi des aspirations et des souhaits, qui "correspondent à des désirs tournés vers une fin", sans pour autant que l'intervalle entre le présent et le futur imaginé soit meublé par une combinaison de voies et de moyens. » (Mercure, 1995 :67). Les projets s'inscrivent souvent dans un plan de vie, mais ce n'est pas nécessaire. Mercure remarque en outre que la fragilité économique crée de l'incertitude et rend bien plus difficile la projection, puisque de nombreux plans dépendent des moyens économiques : voyage, propriété, retraite. D'après ses résultats, il observe que les projets sont généralement réalistes et conformes à la possibilité réelle de les réaliser. Dans le cadre de ma recherche, cette distinction oppose les rêves aux projets dans le discours des jeunes afin de départager les types *possibilistes* et *étapistes* des autres types de représentation de l'avenir.

1.12 Avenir-futur

Pour cette recherche, je reprends la distinction conceptuelle de futur et d'avenir élaborée par Daniel Mercure dans son ouvrage *Les temporalités sociales* (1995). L'avenir est « à venir », c'est-à-dire pratiquement inéluctable. Il est un temps sur lequel l'individu possède peu d'emprise. De son côté, le futur est « ce vers quoi on va, c'est-à-dire un « futur » à prospecter et à édifier » (Mercure, 1995 : 36), que peuvent aménager les individus selon leur volonté. Au plan individuel, les types *fatalistes* et *prévoyant(e)s* se projettent dans un monde subi. À dominante de conservation, leur projection vise à protéger leurs conditions de vie présentes contre les menaces à venir. À l'opposé, les *continuistes*, les *étapistes* et les *possibilistes* affichent une dominante de conquête. Ils foncent vers un futur ouvert à l'amélioration. Sur le plan collectif, la multiplication des risques

humainement induits et l'entrée dans le régime d'historicité présentiste laissent présager le passage d'une projection moderne dans un futur collectif ouvert et à édifier, à une projection contemporaine dans un à-venir à craindre.

1.13 Avenir collectif : attendu ou désiré ?

Sur le plan des anticipations personnelles de l'avenir collectif, Van Nieuwenhuysse, Lemay et Cottinet (1999) ont questionné des jeunes Québécois(es) à propos de trois dimensions du futur : l'environnement, le social et l'économie. Chaque dimension était ensuite divisée en deux volets : le futur désiré et l'avenir attendu. Le futur désiré était systématiquement radieux, équitable, juste, pacifique et respectueux de l'environnement. Au contraire, l'avenir attendu des dimensions sociales et économique était plutôt négatif, alors que celui envisagé pour l'environnement était catastrophique. Le plus surprenant était la facilité avec laquelle ces visions antinomiques d'un futur souhaité radieux et d'un avenir ténébreux se côtoyaient chez les participant(e)s. Dans leur recherche, le futur désiré n'influçait pas l'anticipation de l'avenir probable. S'attarder au futur souhaité me semble inintéressant puisque cette variable est non discriminante dans les résultats et n'indique rien sur l'anticipation de l'avenir collectif. J'ai donc privilégié l'avenir attendu.

1.14 Conclusion

La fréquence d'oscillation de l'énergie des atomes ralentit à mesure qu'elle se rapproche d'une masse importante ou que sa vitesse s'accroît. Cela réduit la cadence des événements, mais le changement, quel que soit sa vitesse, n'est pas le temps. En effet, le temps n'est pas un donné naturel mais la mesure d'une succession d'événements mis en relation par l'esprit humain. Il a fallu des siècles aux générations humaines pour produire dans un travail collectif des systèmes hautement sophistiqués qui ont mis en relation les événements naturels et humains pour en dériver le concept de temps. Aujourd'hui, il va de soi que le temps est un continuum irréversible et que le passé est contingent.

En suivant Hartog, nous avons voyagé dans l'histoire de l'Occident et traversé quelques *régimes d'historicité* pour voir comment ils se sont succédé. La comparaison permet d'éclairer ce qui caractérise ce rapport contemporain au temps qu'est le présentisme : le présent prenant désormais une place prépondérante sur le futur et le passé. La projection dans l'avenir s'effectue dans un moment sociohistorique qui l'encadre et l'oriente sans pour autant fermement le déterminer. L'accroissement de la liberté d'action des individus a profondément transformé leur rapport au temps.

Finalement, la société contemporaine se caractérise par le recul de l'importance des institutions qui guidaient autrefois les individus et déterminaient leurs actions. En retour, les individus acquièrent une liberté accrue, doublée d'une incertitude existentielle quant aux choix à effectuer, ceux-ci ne pouvant plus se référer à un principe unificateur de sens commun¹⁸. L'individualisation, soit la prépondérance que prend le soi face aux institutions dans la production des individus, influence la manière dont s'orientent les trajectoires personnelles. Dans ce mémoire, il s'agira d'étudier les formes contemporaines d'anticipation du futur-avenir, soit un phénomène d'orientation subjective qui est apparu avec la modernité et qui s'est diversifié dans les dernières décennies.

18 Dans la société traditionnelle, la culture de symboles et de mythes représente « un monde du « sens commun », et selon la double acception du terme : comme vérité certaine et comme vérité unanime. » (Dumont, 2005, p.61).

CHAPITRE 2

La boîte à outils

Ce chapitre précise la question de recherche : quelle est l'anticipation personnelle du futur individuel et de l'avenir collectif des jeunes Québécois(es) ? Loin de chercher à prévoir ce que sera effectivement l'avenir de ces jeunes, l'objectif de la recherche est de comprendre comment, au Québec en 2017, ils et elles se projettent dans le futur. Vient ensuite la définition de la population à l'étude, puis la présentation de la méthode retenue tant pour l'enquête que pour l'analyse des données. J'enchaîne avec l'explicitation du schéma d'entrevue, la composition de mon échantillon et la discussion des biais et limites de l'enquête.

La dernière section de ce chapitre présente le profil des différent(e)s participant(e)s. Pour éviter la monotonie, les éléments biographiques ne sont pas toujours présentés dans le même ordre. Cependant, pour remédier à la potentielle confusion qui peut résulter de ce choix de rédaction, j'ai inséré un tableau synthèse du profil des jeunes à la toute fin de cette section.

2.1 Question et objectifs

Ma recherche tente de répondre à la question : Quelle est l'anticipation personnelle du futur individuel et de l'avenir collectif des jeunes Québécois(es) ? Au plan individuel, je cherche à comprendre le réalisme et l'étendue de la projection dans le futur, le rôle des institutions (carrière, couple, famille, propriété, loisirs et amitiés, voyages et divertissements) et le rapport aux épreuves de la vie (mise-à-pied, décès, séparation amoureuse, etc.) (Martuccelli, 2006).

Au plan collectif, il s'agit d'abord de saisir quelle forme d'anticipation de l'avenir ont les jeunes Québécois(es) autant que ce qui revêt une plus grande importance à leurs yeux. Ensuite, je désire comprendre le rapport entretenu avec cet avenir anticipé : cherche-t-on à s'y impliquer pour l'influencer ou se contente-t-on d'y réfléchir et d'en parler ? Enfin, il s'agit de hiérarchiser les différentes temporalités sociales, des plus rapides aux plus lentes, pour expliciter les rythmes différents qui impliquent diverses projections.

Ce mémoire cherche à comprendre si les projections dans l'avenir individuel de jeunes Québécois(es) sont en adéquation avec l'anticipation personnelle de l'avenir collectif ou si, au contraire, elles peuvent évoluer indépendamment, certains individus s'imaginant un futur personnel radieux dans un monde apocalyptique. L'arrimage entre la projection dans l'avenir individuel et collectif interroge le rapport que l'individu entretient avec les collectifs – parti politique, nation, culture, classe sociale, famille, etc. – dans une société individualiste.

2.2 La jeunesse

Dans les dernières décennies s'est ouverte une période intermédiaire entre l'adolescence et l'âge adulte qu'on a nommé « jeunesse, période par excellence de tous les apprentissages, période aussi de la conquête de l'autonomie, c'est-à-dire de ses référents propres, et de l'indépendance, notamment économique » (Mercure, 2007). Les sociologies de la jeunesse ont tendance à mesurer le temps à partir de certains seuils dans le passage de l'adolescence à la vie adulte. Parmi les critères retenus, on retrouve la location du premier appartement, l'obtention des diplômes, du premier emploi, l'accès à la propriété, l'entrée dans la vie matrimoniale ou la naissance du premier enfant. Dans les recherches contemporaines, ces critères objectifs se retrouvent souvent croisés avec des facteurs subjectifs : à partir de quand le « jeune » se sent devenir « adulte », et à quel moment ou dans quels groupes sociaux cela a cours en premier (Galland, 2009). Si mon ambition avait été de caractériser les transformations ayant cours dans la constitution de la jeunesse, une fine conceptualisation de celle-ci aurait été incontournable. Or, puisque je tente ici de comprendre la projection dans l'avenir, ces questions, bien que fort intéressantes, ne concernent pas ce projet de recherche. Il ne faut pas confondre objet d'étude et population à l'étude. Pour la circonscrire, je retiens un groupe d'âge plutôt que de considérer ces dimensions subjectives.

J'ai donc retenu la catégorie des 20 à 25 ans, ce qui présente un triple avantage. D'un côté, les jeunes de cette tranche d'âge n'ont généralement pas encore traversé la majorité des étapes menant à l'âge adulte. Le fait

d'avoir franchi un grand nombre de ces seuils génère une inertie identitaire qui réduit considérablement l'éventail des possibles envisageable par la personne (Kaufmann, 2001). De l'autre, puisque certaines de mes questions portaient sur des thèmes politiques ou économiques qui demandaient une certaine somme de connaissances, qui tendent à croître avec l'âge, j'ai évité d'inclure des participant(e)s trop jeunes à la recherche. Van Nieuwenhuysse et coll. (1999) s'étaient frappés(e)s à ce problème en faisant enquête auprès d'adolescent(e)s de 15 à 17 ans, qui ne connaissaient pas les termes « mondialisation » ou « programmes sociaux ». Cela entraînait parfois des réponses pour le moins saugrenues. Finalement, contrairement à d'autres critères plus difficilement vérifiables *a priori*, l'utilisation d'une tranche d'âge fixée de 20 à 25 ans est facilement et directement opérationnalisable. Elle est donc en adéquation avec mes ambitions de circonscrire un groupe qui coïncide avec la catégorie sociologique d'une situation intermédiaire entre l'adolescence et la vie adulte (Galland, 2009).

2.3 Compréhension

Je propose, à l'instar de Madeleine Pastinelli (2003), de ne pas placer le débat sur la méthode de recherche en opposant qualitatif et quantitatif. Cette avenue cantonne la discussion sur les types de données et leur analyse sans aborder la posture épistémologique qui tente de rendre compte du réel. Je propose plutôt de m'attacher à la distinction entre explication et compréhension.

L'explication survient quand les sociologues se prononcent sur des faits sociaux sans partir des catégories significatives des individus qui vivent les réalités étudiées. Il s'agit donc d'un acte purement positif¹⁹, où l'analyse produite - l'explication - est projetée sur le social de manière descriptive sans accorder une place importante à ce qu'en disent les personnes concernées. Au contraire, la méthode compréhensive exige « l'adoption d'une attitude

19 Le positivisme est un courant d'analyse qui se concentre sur les faits directement observables par le chercheur ou la chercheuse. Il cherche des causes, des déterminations et des fonctions au détriment des significations que leur confèrent les individus concernés (Barthes, 1963). Cela permet de conserver une distance des prénotions du sens commun qui risquerait, selon les tenant(e)s de cette approche, de contaminer l'analyse (Bourdieu, Passeron, et Chamboredon, 1983).

subjective qui permet d'entrer dans la logique des acteurs, et, d'autre part, une prise de distance par rapport au terrain qui permet de déchiffrer le sens profond du social, sens qui, autrement, demeure masqué par un discours de surface » (Pastinelli, 2003 : 34). La compréhension distingue deux niveaux de généralités : le sens commun des individus en action et les analyses produites subséquemment dans la recherche scientifique.

Ce mémoire s'inscrit dans une démarche résolument compréhensive. Pour Weber, cela suppose de chercher la forme régulière de significations entre les individus. Il s'agit donc de déceler des propositions collectives dans le discours des gens, compris comme interprétations singulières. « La science wébérienne se veut une compréhension du sens parce que c'est fondamentalement une science de la « culture », c'est-à-dire des diverses manières dont, en référence à des valeurs, les humains donnent un sens à leur monde ». (Bazin, 1998 : 4)

Plus précisément, en termes de compréhension, je propose de suivre Pastinelli :

Cette méthode [...] est au fond plus une attitude de recherche qu'une méthode proprement dite, puisqu'elle ne pourrait faire l'objet de prescriptions méthodologiques uniformisantes. Selon le type de terrain abordé, selon la personnalité de l'enquêteur, différentes stratégies de recherche peuvent être mises en place dans le but de multiplier les perspectives. Chaque recherche est unique, le chercheur doit « maîtriser et personnaliser les instruments que sont la méthode et la théorie dans un projet concret de recherche. Il est tout à la fois : homme de terrain, méthodologue et théoricien, et refuse de se laisser dominer ni par le terrain, ni par la méthode, ni par la théorie ». (Kaufmann cité par Pastinelli, 2003 : 35-36)

C'est avec cette conception que Charles Wright Mills (1967) voit un continuum clair entre la vie quotidienne et le travail intellectuel. La vie quotidienne, par les questionnements qu'elle suscite, les événements qui s'y déroulent et les oppositions idéologiques qu'elle révèle, nourrit la réflexion sociologique. Guy Rocher (2005) ajoute d'ailleurs qu'on devrait concevoir chaque personne comme sociologue et qu'elle peut, à ce titre, fournir une explication des dynamiques sociales.

Je résiste donc à conférer à la science un accès univoque à la connaissance. Seule l'intention de savoir différencie l'activité scientifique des autres modes de connaissance. Dans l'activité scientifique, chacun des moments de la connaissance se voit repris consciemment dans la subjectivité et est à chaque fois clarifié, spécifié et défini univoquement : « [le scientifique]

travaille, en conscience, de manière systématique et rigoureuse, et il est redevable du produit de son analyse devant une communauté critique. » (Paillé et Mucchielli, 2010 : 16). Un retour sur des études antérieures et une systématisme dans l'analyse permettent de produire des démonstrations plus argumentées que la première réflexion venue.

Malgré tout, les recherches scientifiques arrivent à des conclusions divergentes, voire parfois contradictoires. La science n'a donc pas accès à une « vérité » éternelle dont elle détiendrait la seule voie d'accès, mais établit plutôt des explications provisoires sur l'état des choses qui attendent d'être falsifiées par d'autres observations doublées d'une nouvelle explication plus précise et davantage en congruence avec les phénomènes observés (Popper, 1978). Ainsi, la théorie de la relativité d'Einstein vient remplacer celle de la gravitation de Newton et intègre dans sa description du réel les anomalies inexplicables par la précédente. Mais une observation contradictoire d'un phénomène n'est pas à même d'apporter une nouvelle explication, surtout qu'il y a toujours une marge d'erreur entre les observations et les descriptions issues du réel. La multiplicité et la concurrence entre différentes explications parfois contradictoires confirment la théorie de Thomas Kuhn (2008) qu'une observation, ou même une série d'observations, en décalage ou en contradiction avec un modèle théorique est insuffisante pour renverser un paradigme.

Ces considérations, soit que l'activité scientifique n'est pas l'unique chemin menant à la connaissance et que les modèles théoriques que nous produisons sont provisoires et partiels, nous invitent à rester humbles face à notre propre position contingente et historiquement située. Il s'agit de prendre acte des limites et des possibilités du savoir scientifique, d'appliquer avec sagesse la formule de Paulo Freire (1984) : « personne ne sait tout, personne n'ignore tout » [j'ai traduit]. Mais je renonce du même coup à sombrer dans un relativisme complet puisque la pratique scientifique est une pratique sociale particulière dotée d'une visée spécifique qui appuie ses propositions sur des travaux antérieurs et cherche à rendre reproductibles les observations qui mènent à ces propositions. Nous sommes des nain(e)s sur les épaules de géant(e)s.

Mon approche intègre autant la compréhension qu'ont les actrices et acteurs du phénomène à l'étude que l'explication d'un phénomène par l'observation des récurrences d'un discours semblable porté par différent(e)s répondant(e)s. Il s'agit, en somme, non plus de rejeter *a priori* ces contributions spontanées à la recherche que sont les analyses faites par les personnes elles-mêmes, mais d'en peser la valeur heuristique au même titre que les autres explications apparaissant dans la recherche, pour sélectionner celles qui semblent le mieux rendre compte du phénomène étudié.

Par ailleurs, je tiens à montrer patte blanche, à me situer par rapport à mon objet d'étude. J'ai entamé cette recherche alors que je me sentais moi-même sans réelle perspective d'avenir, à l'exception de la réalisation du présent mémoire. Je voguais sur les flots des possibles, plus à la dérive entre différentes opportunités qu'en direction claire vers un objectif. C'est donc une question toute personnelle qui est à l'origine du travail présent, mais dont l'angle d'attaque s'est déplacé pour s'orienter vers les jeunes Québécois(es). Je suis un homme blanc, occidental, hétérosexuel, cisgenre, athée, d'une famille éduquée, mais avec peu de revenus (un faible capital économique et un capital culturel élevé aurait dit Bourdieu (1979)).

2.4 Relation du sociologue avec le terrain

Le chercheur est toujours pris entre diverses connaissances qu'il détient avant d'entreprendre un terrain. La revue de littérature vient étayer ce savoir, notamment pour éviter de reproduire les écueils passés. Il doit cependant garder une ouverture à la nouveauté et ne peut se limiter à vérifier un modèle théorique s'il veut se donner la possibilité de découvrir quelque chose de nouveau dans son processus de recherche.

L'expérience personnelle et quotidienne est un type de connaissance détenu avant de commencer la recherche qui alimente la réflexion. Certains thèmes sont indissociables de la condition humaine : le travail, la famille, la vie quotidienne ou... la projection personnelle dans le futur individuel et l'avenir collectif. À ce sujet, Pastinelli saisit brillamment l'insolubilité du « problème » qui occuperait les tenant(e)s d'une rupture épistémologique :

Comme je ne peux m' « extraire » de la recherche, il serait hasardeux de soutenir que mon contact privilégié avec l'objet et avec un terrain dont je suis partie prenante n'a pas coloré mon analyse. Peu importe l'argumentation que je pourrais développer sur cette question, on pourra toujours me reprocher de ne pas avoir eu l'arbitraire « distance nécessaire », tout comme, à l'inverse, on reprocherait à « celui-qui-n'en-est-pas » de ne pas avoir la subjectivité qu'il faut pour pouvoir comprendre de l'intérieur, le non-dit et les logiques de ce microcosme social. (Pastinelli, 2003 : 51)

Il est en ce sens préférable d'insister sur le partage d'un monde commun d'expérience avec la personne rencontrée qui améliore les données recueillies. Étant donné que mon âge est proche de celui des participant(e)s durant cette enquête - 27 ans au moment de la collecte - nous possédons une proximité générationnelle. Cette proximité a probablement facilité la compréhension et le contact avec les jeunes²⁰. Finalement, notre positionnement similaire dans le cycle de vie facilite ma compréhension des références utilisées pour expliquer leurs représentations de l'avenir.

2.5 L'entrevue

Pour la réalisation de la collecte de données de nature qualitative, j'ai utilisé la méthode d'entrevues non dirigées et semi-dirigées. Pour recourir à un autre type de méthode, par exemple une enquête par questionnaire, il aurait fallu que je puisse m'appuyer sur plusieurs analyses qualitatives fines permettant de cibler des indicateurs pertinents. De telles études ne sont pas disponibles. J'ai donc choisi l'analyse qualitative, qui me permet d'éclairer certains phénomènes sociaux et de tenter de les comprendre, sans pour autant chercher à les quantifier ou les inférer à l'ensemble de la population.

L'entrevue produit un contexte d'auto-examen étranger aux interactions normales ; le dialogue qui s'y déploie est alors un produit de l'enquête et non un phénomène spontané. Rarement une personne ne se donne la peine d'effectuer une projection systématique telle que je l'entraîne à le faire dans cette démarche. Le contexte d'enquête provoque donc nécessairement la production d'un discours induit par l'entrevue. Par contre, plusieurs des questions soulevées lors des entrevues ont été l'objet d'une réflexion

20 D'ailleurs, il est arrivé à quatre ou cinq reprises qu'à la fin de l'entrevue, la personne me demande de parler de ma propre projection et des différences entre leurs réponses et celle des autres jeunes rencontré(e)s.

préalable par les personnes rencontrées, à différents moments de leur vie et bien que plusieurs l'ont souligné durant l'entrevue, il arrivait également que les participant(e)s développent certaines idées à brûle-pourpoint. La différence de durée des entrevues est à ce sujet éloquente. Les répondant(e)s ayant un projet de vie mûri et réfléchi ou une vision du monde à venir plus élaborée s'étendent longuement dans leurs réponses. La durée des entrevues a conséquemment varié de trente minutes à deux heures et demie.

Les entrevues se sont déroulées dans un lieu choisi par les interviewé(e)s, parfois à mon domicile, en m'assurant d'être seul à la maison, parfois dans des lieux publics. Rarement les jeunes ne m'ont invité dans leur demeure. Les entrevues ont été enregistrées afin de pouvoir par la suite les retranscrire sous la forme de verbatims²¹.

2.6 Le schéma d'entrevue

Le schéma d'entrevue complet est disponible en annexe A. Dans cette section, je présente les parties pour insister sur les choix opérés durant son élaboration et expliciter la logique qui le sous-tend. Le schéma d'entrevue est composé de quatre sections. La première est rétrospective, la deuxième traite de l'anticipation du futur personnel, la troisième interroge l'avenir collectif tandis que la quatrième revient sur l'entrevue.

La première section, *Présentation du répondant ou de la répondante*, s'attarde au passé de l'interviewé(e), ce qui permet d'établir un premier contact, de comprendre l'histoire de vie et de percevoir le sens donné par la personne à son identité narrative (Kaufmann, 2001). Pour construire cette section, je me suis inspiré de mon expérience d'enquête²² et de quelques

21 Afin d'assurer un climat favorable à une cueillette de données de qualité, j'ai laissé un temps de réflexion d'environ une semaine entre l'acceptation de participer à la recherche et l'entrevue. Ce moment favorisait un consentement éclairé et créait un climat exempt de pression.

22 Un rapport de recherche présenté à la Ligue des droits et libertés - section Québec (Déry, Michaud-Beaudry, et Hupé, 2011). En 2013, participation à la collecte et l'analyse à une recherche de l'Institut national de recherche scientifique (INRS), observatoire jeunes et société sur l'utilisation des médias sociaux durant la grève étudiante du printemps 2012. En 2015, participation à la collecte et l'analyse à une recherche sur la sécurisation des trajectoires professionnelles pour l'Alliance de recherche universités-communautés (ARUC) - Innovations, travail et emploi.

autres schémas d'entrevues en sélectionnant les éléments qui me semblaient liés à la projection dans l'avenir. C'est ainsi qu'aux questions sur le lieu d'origine, le statut marital, les études et l'emploi j'en ai ajouté certaines portant sur les rêves d'enfance et d'adolescence des jeunes rencontré(e)s, ainsi que sur les attentes que leurs parents entretenaient à leur égard. Ces deux aspects me semblaient *a priori* pouvoir en partie expliquer la genèse de l'orientation dans le futur-avenir.

La seconde section, *Volet individuel*, s'intéresse à la projection dans le futur individuel. Les questions sont d'abord très larges, puis plus spécifiques afin d'interroger des dimensions précises qui n'ont pas été d'emblée abordées par les participant(e)s. Les deux premières questions sont calquées de la thèse de Daniel Mercure : « Comment vois-tu ton avenir ? Quels sont tes projets d'avenir ? » (1995). La première question donne la « vision d'ensemble » (Mercure, 1995) de la représentation de l'avenir tandis que la seconde s'intéresse aux intentions de pratiques effectives. Elle permet « de saisir l'ensemble des projets d'un informateur donné dans l'unité de son discours portant sur l'avenir et de comprendre les liens complexes qui unissent ses projets à sa vision d'ensemble de l'avenir. » (Mercure, 1995). Par la suite, une relance, en suivant l'ordre des thématiques abordées, a permis d'approfondir le survol initial. J'ai donc adopté une approche semi-dirigée avec des questions ouvertes et des relances en lien avec les premières réponses obtenues. Cette partie de l'entrevue m'a permis d'identifier les institutions et autres lieux symboliques qui servent d'assise à la projection dans l'avenir individuel des jeunes en relation avec la nécessité de s'orienter de manière autonome dans un futur relativement indéterminé. Elle s'intéresse autant à l'agencement des éléments et des projets dans le cours de la vie qu'à l'étendue générale de la projection de la personne dans son futur.

Les questions suivantes du volet individuel tentent de cerner la projection sous un autre angle, en demandant aux répondant(e)s de produire un récit de la vie attendue à différents âges : 35 ans, 55 ans, puis 75 ans. Chaque fois, les questions ouvertes - « Comment vois-tu ta vie à 35 ans ? À quoi risque le plus de ressembler une journée quotidienne à 35 ans ? » - permettent de laisser toute la latitude aux informateurs et informatrices qui mettent en récit

leur représentation de leur vie à cet âge donné. J'ai terminé chacune de ces sections avec des questions précises sur la propriété et le logement, le couple et la famille, les moyens de transport, une éventuelle réorientation professionnelle, les valeurs, interrogées par la voie « des choses importantes pour toi à 35 ans », et une question à savoir si le bénévolat est envisagé à chaque moment de la vie. Ces éléments me semblaient les plus structurants de la projection dans le futur. Les questions sur les valeurs et le bénévolat permettaient d'interroger indirectement les pratiques et, ainsi, le lien avec le collectif qu'entretiennent les jeunes. Afin d'élargir les possibilités de la collecte de données et d'aborder les temporalités cycliques, j'ai intégré les loisirs et la temporalité quotidienne dans les dimensions à prospecter.

Dans une troisième section, la grille d'entrevue poursuit avec des questions sur *Le volet collectif*: la ville, la province, le monde, l'économie, la technologie, la politique, l'environnement, etc. Cette section permet de saisir ce que les jeunes imaginent du devenir du monde au-delà même de leur existence. Procéder par l'individuel avant le collectif me semble préférable, puisque le collectif détermine de manière conséquente les trajectoires individuelles. À l'inverse, les trajectoires individuelles impactent rarement de manière aussi importante le social. Un souci de cohérence, propre à l'identité narrative qui se retrouve mise en récit durant l'entrevue, s'observe dans la projection dans le futur-avenir et si le volet collectif avait précédé le volet individuel, on aurait en quelque sorte colonisé l'imaginaire du participant (Kaufmann, 2001). Cela aurait été comme construire les décors d'une pièce de théâtre avant d'en écrire l'histoire, forçant ainsi les lieux et les ambiances sur les interactions subséquentes des personnages. L'idée d'agencer la projection individuelle avant la projection collective libère l'anticipation du futur des contraintes sociales objectives. D'ailleurs, cette stratégie d'enquête a porté fruit et nous aurons la possibilité de nous y attarder plus longuement dans la section portant sur l'articulation (et son absence) entre projections individuelle et collective.

Les dimensions collectives retenues se basent sur l'intéressant travail de Van Nieuwenhuysse, Lemay et Cottinet (1999) ainsi que sur les questions considérées comme les plus préoccupantes par les étudiant(e)s au CÉGEP

dans la région de Québec (Nadeau, 2013). À ces volets, j'ai ajouté les religions et l'indépendance du Québec qu'avaient remarqué avoir oublié Van Nieuwenhuysse et coll. (1999) et Frédéric Nadeau (2013) dans leurs travaux respectifs. Cette troisième section permet d'étudier l'arrimage entre les dimensions collective et individuelle de l'anticipation de l'avenir par les jeunes. Elle est également le moment de vérifier si le risque global conceptualisé par Ulrich Beck - la multiplication des risques structureaux et personnels induits par l'activité humaine qu'entraîne le progrès technique moderne - influe sur la projection. Chaque fois, comme dans la seconde partie du volet individuel, j'ai demandé aux répondant(e)s de décrire chacun de ces aspects de la société en 2025, 2050, et 2100. Le choix des dates fut motivé par le désir que les deux premières périodes coïncident avec la projection individuelle à l'âge de 35 et 55 ans, qu'auront alors atteint la plupart des répondant(e)s. Celle de 2100 vise à introduire un écart encore plus grand que les 37 ans séparant 2013 et 2050, à la fois pour sonder la capacité des répondantes de voir plus loin que leur propre vie et pour ouvrir les possibilités des futurs alternatifs en fixant une date suffisamment distante pour que l'inertie des systèmes actuels déterminés plus faiblement par la situation actuelle. À chaque question, j'ajoutais sciemment « risque le plus de ressembler » aux questions du volet collectif : à quoi risque le plus de ressembler la ville de Québec en 2025 ? Cette formule visait à éviter que les jeunes ne fassent que projeter leurs souhaits dans les réponses. Elle les forçait à se demander ce qui est réalistement attendu.

La dernière section du schéma d'entrevue effectue *Un retour sur la perspective d'avenir* tout en fournissant l'occasion aux participant(e)s de verbaliser les émotions que suscite l'exercice de projection, souvent confinée à l'intertexte durant les trois premières sections de l'entrevue. Cette attention aux émotions me vient de Phillips et Smith (2004) qui, en étudiant le lien entre les incivilités et les émotions, se sont rendus compte que ces comportements ne provoquent pas que de la peur. Ils ont découvert que la colère, la déception et le dégoût étaient également provoqués par ces comportements. Les émotions ne sont pas nécessairement valorisées ni verbalisées dans le contexte formel d'une entrevue. Pour cette raison, il me

semblait important d'ouvrir un espace de discussion sur ce sujet au moment de clore l'entretien. Suite à la production d'une représentation du futur-avenir, j'ai pu préciser et confirmer les émotions d'optimisme ou de crainte ressentie par les jeunes.

Le prétest m'a permis de réduire le nombre de questions que je pose aux répondants par rapport à ce que sera leur vie dans 75 ans. Suivant un conseil de mon collègue Riel Michaud-Beaudry, j'ai également opté pour une approche diachronique pour chacun des thèmes collectifs (la ville de Québec en 2025, 2050 et 2100), plus facile à aborder que l'ensemble des thématiques à chacune des époques (la ville en 2025, le climat en 2025, l'énergie en 2025, etc. ; la ville en 2050, le climat en 2050, etc.). Le préterrain m'a fait réaliser que les gens dégagent plus facilement une tendance ou une orientation générale, mais ont beaucoup plus de difficulté à construire une histoire cohérente entre l'ensemble des thèmes collectifs pour une période donnée. Finalement, le préterrain m'a conduit à abandonner certaines questions à caractère politique qu'avait identifiées Frédérick Nadeau (2013). Ces questions d'actualité sur l'attente dans les urgences et la corruption se sont révélées obsolètes dans l'avenir collectif. Les jeunes s'imaginent que ces problèmes seront résolus dans dix ans. L'indépendance du Québec et la langue française étaient abordées spontanément dans d'autres questions par les personnes qui se sentaient interpellées par ces sujets²³. J'ai donc aussi retranché cette question. J'ai aussi changé la formulation initiale de « quels seront les principaux enjeux et défis liés à ... » par « à quoi risque le plus de ressembler ... ». L'ancienne formulation ne favorisait pas une prise de position sur l'avenir et les répondant(e)s du préterrain se cantonnaient le plus souvent au monde présent pour y décrire les enjeux actuels pouvant encore avoir cours dans le futur.

2.7 Constitution de l'échantillon

Pour former l'échantillon, j'ai cherché à rencontrer autant d'hommes que de femmes. Une deuxième catégorie fondamentale relève du statut

23 La question sur l'avenir du Québec est alors saisie non pas territorialement, mais culturellement par les participant(e). Cependant, la compréhension équivoque de cette question en complique l'interprétation.

socioprofessionnel, identifié par Daniel Mercure comme fortement corrélé au rapport entretenu au futur-avenir (1982 ; 1995). En conséquence, mon échantillon a été composé de trois groupes divisés également : un tiers de personnes ayant au maximum complété des études secondaires ou un diplôme d'études professionnelles ; un tiers avec un diplôme collégial technique ou général, en cours ou complété ; et un tiers qui sont étudiants à l'université ou qui possèdent un diplôme universitaire. A posteriori, il me faut signaler que les catégories du niveau d'éducation reflétaient partiellement la réalité des trajectoires individuelles. J'ai dû composer avec des entre-deux et des demi-mesures, des participants ayant fait des retours au cégep après quelques sessions à l'université, ou étant en voie d'obtenir un DEC avec l'intention d'aller ensuite à l'université, etc. La répartition finale des répondants selon leur niveau de scolarité s'apparente plutôt à un continuum, mais respecte grosso modo les catégories formelles projetées avant l'enquête.

Je n'ai pas tenu compte du statut socio-économique de la famille d'origine des jeunes, puisque cette variable additionnelle aurait grandement complexifié la construction de l'échantillon. Après coup, en observant de façon inductive cette provenance familiale, qui varie dans l'échantillon à tous les niveaux de scolarité, je ne remarque pas d'influence par rapport à la situation personnelle et aux représentations d'avenir des jeunes rencontré(e)s. Des enfants de famille modeste ont de grandes projections tout comme l'inverse.

Les quotas par niveau de scolarité ont assuré les lignes directrices de la collecte dont la diversification additionnelle a été raisonnée. Au gré de la formation du corpus, j'ai évité les redondances probables dans les profils, basées sur un jugement *a priori* des personnes désirant participer. Cette précaution était nécessaire pour éviter de ne faire enquête qu'auprès d'une sous-catégorie de ma population à l'étude. Il m'a été impossible de couvrir l'ensemble des groupes sociaux de manière équilibrée dans ce travail. Malgré tout, cette approche m'a semblé la plus à même de saisir l'ensemble des types identifiés par Mercure (1995) - *fatalistes, étapistes, continuistes*,

prévoyant(e)s, possibilistes - et m'a permis de me pencher sur une diversité de profils sociaux et d'expériences du temps.

Tous les jeunes rencontré(e)s sont né(e)s dans la province du Québec. Le recrutement s'est fait par méthode boule de neige - c'est-à-dire que j'ai sollicité des personnes connaissant des gens que je connais. J'ai également envoyé des courriels et sollicité des participant(e)s dans un centre jeunesse-emploi pour accroître la diversité des profils. Néanmoins, le recrutement d'ami(e)s d'« ami(e)s » via le réseau Facebook s'est avéré la méthode la plus efficace.

À la lumière de cette remarque, on pourra me reprocher de ne pas avoir saturé mes données.

Le processus de saturation est le suivant. Parmi les hypothèses qui au début émergent en tous sens, se forme assez rapidement un groupe plus stable (généralement lié à la question de départ). À partir de ce noyau, la saturation évolue ensuite par cercles concentriques : autour d'un centre de plus en plus dur, de nouvelles hypothèses sont agrégées et progressivement stabilisées ; la clarification du modèle gagne en étendue. (Kaufmann, 1996 : 103)

Après analyse, je remarque qu'une saturation pour un grand nombre de thèmes émerge après la réalisation de quinze entrevues. Bien que ce projet de maîtrise soit d'ambition modeste, plusieurs idées, croyances et représentations se sont avérées récurrentes. J'ai donc pu saturer le noyau, mais certaines régions périphériques gagneront à être d'avantages couvertes dans des études subséquentes.

Parmi les biais éventuels de mon enquête, il est possible que mon échantillon soit trop homogène politiquement malgré mes tentatives de le diversifier. La méthode boule de neige limite l'étendue du recrutement. Je suis personnellement à gauche politiquement et engagé dans différents milieux : coopératif, étudiant, communautaire. Dans le schéma d'entrevue, aucune question ne portait directement sur l'orientation politique des répondant(e), de sorte qu'il m'est difficile de mesurer ce biais potentiel. Chose certaine, je n'ai pas rencontré d'apologue du néo-libéralisme, de la nécessité de réduire l'implication de l'état dans la société pour laisser agir le marché, plus efficient dans l'allocation des ressources. De la même manière, l'échantillon ne compte pas de participant dont la richesse matérielle des parents lui assure

un futur qui pourrait être exempt de travail. Je n'ai pas non plus rencontré de jeune pratiquant s'identifiant à un groupe religieux organisé. Finalement, aucun de mes répondant(e)s ne s'est identifié au climatosceptisme, ce courant de pensée, notamment véhiculé sur les radios de la ville de Québec – CHOI Radio X et FM93, qui s'attèlent à taxer les changements climatiques de vue de l'esprit et de complot éco-terroriste mené par un groupe d'intellectuels. Ce sont des biais avec lesquels je dois composer dans l'analyse et qui laissent une porte ouverte pour de nouvelles études par celles et ceux désirant prolonger ma démarche.

Parmi les universitaires qui ont participé à la recherche, deux proviennent du domaine de la santé et trois des sciences humaines et sociales. J'ai donc laissé de côté les sciences naturelles. L'économiste rencontré souhaite améliorer l'État providence en en accroissant l'efficacité. Parmi les autres jeunes, une s'est plainte des gens recourant à l'assistance sociale et qui profitent du système. D'autres jeunes ne savaient pas ce qu'est un service public et il a fallu que j'explique la question. Ces personnes ignoraient aussi la situation actuelle de la réforme du système de santé, des hausses de tarif dans les garderies ou des coupes de service public dans la population. Sur la question de l'avenir des services publics, ces quelques répondant(e)s n'avaient rien à dire et je vois mal comment ils pourraient s'opposer aux transformations en cours.

Néanmoins, la seule question qui me permet d'estimer le positionnement politique des jeunes concerne leurs préoccupations face à l'avenir collectif en relation avec la détérioration de l'environnement. Dans mon échantillon, les deux tiers (10/15) des participant(e)s sont préoccupé(e)s par l'écologie. Bien que ce résultat puisse nous prédisposer à conclure une trop grande homogénéité de mon échantillon, il est important de savoir que mes résultats rejoignent ceux de Frédéric Nadeau (2013). À partir d'un échantillon de quatre classes de cégep, 100 des 140 jeunes de Québec sondé(e)s évaluaient l'écologie comme un des trois enjeux majeurs de notre époque. Sans prétendre à une représentativité, je peux affirmer que mon échantillon est conforme en ce point aux résultats d'une enquête plus large.

Finalement, je crois que la projection personnelle dans le futur individuel et l'avenir collectif est relativement indépendante de l'orientation idéologique des gens. Autant un Donald Trump qu'un Bernie Sanders peuvent mener une campagne politique en argumentant la détérioration du monde et la menace qui plane sur le peuple si rien n'est fait pour changer la situation. Pour ces deux personnes, la forme de l'anticipation de l'avenir converge dans la menace anticipée, et ce, même si l'anticipation diverge sur la nature de la menace et le genre d'actions à entreprendre pour y remédier. Hillary Clinton, de son côté, considère l'horizon collectif comme étant stable et fait campagne sur une panoplie d'enjeux qui lui semble importants à améliorer : régulation des finances, droit des minorités sexuelles, utilisation des armes à feu, etc. Ainsi, il peut y avoir une différence formelle d'anticipation de l'avenir plus importante entre Hillary et Bernie, qu'entrent des candidats qui sont qualitativement aux antipodes – Bernie et Donald. C'est dans ce sens que, malgré la possibilité de biais idéologique de recrutement attribuable à la méthode boule de neige, je considère secondaire son impact potentiel sur les résultats de cette recherche. La richesse matérielle influence davantage le rapport à l'avenir que la croyance idéologique (Mercure, 1995) et ne pas avoir rencontré de jeunes ayant des parents millionnaires est probablement le plus gros biais de mon enquête.

2.8 Trajectoires individuelles et analyse thématique

Pour procéder à l'analyse des entrevues, j'ai eu recours au logiciel gratuit Sonal. Celui-ci m'a permis d'écouter les entrevues une première fois en découpant la bande sonore en sections, lesquelles pouvaient être identifiées par une ou plusieurs couleurs qui réfèrent chacune à une « rubrique » ou un « thème ». La « rubrique » permet souvent un premier classement du corpus en indiquant le sujet abordé dans chacun des tronçons de discussion (Paillé et Mucchielli, 2010 : 13). J'ai remarqué que les rubriques suivent grossièrement la grille d'entrevue et facilite un repérage des données d'un type particulier. Par exemple, la vie quotidienne ou le logement sont abordés lorsque de telles questions sont posées. Quant aux « thèmes », ils suivent une logique propre de création de catégories analytiques de premier niveau, ne suivant pas

nécessairement la chronologie du schéma d'entrevue, mais plutôt le contenu de chaque extrait (Paillé et Mucchielli, 2010 : 14).

Ainsi, les valeurs de la personne ont été parsemées tant dans les sections portant sur le rapport avec les *Attentes parentales*, que dans celles portant sur les *Choses importantes* pour les jeunes ou bien sur les *Jugements normatifs* qui peuvent émerger de discussion sur certains enjeux collectifs. De la même manière, on pourrait dire que le lieu de naissance est une « rubrique », tandis que la sensibilité au caractère éphémère du couple, ou à la crainte de tomber dans une routine, relève du « thème ». Bien entendu, il arrivait régulièrement que rubriques et thèmes se superposent pour une même réponse et la force du logiciel était de permettre d'apposer les différentes étiquettes pour chaque moment de la discussion et d'en créer de nouvelles au besoin. Finalement, durant cette première écoute, j'ai également réalisé une courte synthèse de la discussion, un « énoncé » de chaque extrait pour venir compléter les étiquettes (Paillé et Mucchielli, 2010 : 14). Cette première écoute des entrevues a aussi été l'occasion de jeter sur papier, au bas de ces synthèses, les premiers questionnements, les éléments surprenants et les questions qui ont surgi. Lors d'une seconde écoute, j'ai retranscrit chacun des extraits à l'aide du logiciel. Les propos ont été transcrits en respectant les formes orales employées par les participant(e)s afin de rendre compte le mieux possible du ton et du sens visé, notamment comme il se manifeste dans les pauses ou les répétitions.

En deuxième lieu, à l'instar de Daniel Mercure (1982), j'ai opéré une classification préliminaire « qui retient les éléments descriptifs essentiels à la compréhension d'une situation sans pour autant que ces éléments soient nécessairement classés de façon systématique. Celle-ci n'a d'autre but que de rendre compte le plus fidèlement possible de la diversité des représentations de l'avenir » (1982 : 106-107). Des lectures flottantes m'ont permis intuitivement de cerner les thèmes récurrents revenant souvent dans les entretiens. L'analyse des discours dans leurs cohérences et incohérences permet de saisir la dynamique interne propre de la projection de chaque personne, de dégager les catégories significatives mobilisées pour donner un sens au futur et à la manière dont il est lié à la vie quotidienne. Elle permet

également d'identifier les motivations à la source de la projection. Comme le rappelle Madeleine Pastinelli, « le but de cette démarche n'était pas d'expliquer des discours de façon absolue, mais bien d'articuler les différentes parties du discours d'une même personne pour en extraire le sens » (2003 : 52).

En troisième lieu, j'ai procédé à une analyse par thématiques dans un chassé-croisé entre les catégories positives de la grille d'entrevue – les rubriques –, et celles inductives des thèmes que soulèvent plusieurs répondant(e)s face à une question ou une situation de vie analogue. Par substruction, j'ai déduit des analyses plus générales à partir des rubriques et thèmes identifiés durant la première partie de l'analyse. L'idée était de comparer les discours pour mettre en relief les particularités de chacun d'entre eux, éclairer les lignes de force idéologiques et les références communes, tout en permettant également de surligner les fractures et les oppositions dans le discours des informateurs et informatrices.

2.9 Profil des répondant(e)s

Avant d'entrer dans l'analyse au prochain chapitre, je présente le profil des répondant(e)s pour donner un aperçu des jeunes rencontré(e)s. Certains éléments factuels ont été modifiés pour conserver la confidentialité des entrevues. Ainsi, une plombière de Rimouski pouvait devenir une électricienne de Sept-Îles. Pour préserver l'anonymat, j'ai également remplacé les noms par d'autres qui me semblent évoquer un même milieu social. Un Louis-Simon pouvait devenir un Jean-Alexandre tandis qu'une Kate devenait une Nancy. Un tableau synthèse avec les principaux éléments du profil des jeunes se retrouve à la fin de cette section.

Kevin, 21 ans, est né à L'Ancienne-Lorette d'un père mécanicien et d'une mère coiffeuse. De sa naissance jusqu'à l'âge de 10 ans, sa mère était au foyer. Elle est ensuite retournée en emploi. Leur mode de vie était frugal. Les grands-parents de Kevin ont tous travaillé durant l'ensemble de leur vie et avaient de petites familles pour l'époque (3-4 enfants). L'éthique du travail est très présente chez lui, ayant vu ses grands-pères travailler 80 heures par

semaines²⁴ pendant plusieurs années. Ses parents étaient peu exigeants envers lui, le laissant tracer le futur qu'il désirait. Il apprécie cette liberté, mais déplore l'éthique du contentement qui l'accompagne. Ayant récemment lu Nietzsche, Kevin est fortement marqué par une volonté de puissance, totalement absente du milieu familial. Avec une grande soif de changer les choses, il a étudié une session pour devenir policier avant de se rediriger en sciences humaines. Diplômé deux ans plus tard, il se lance présentement dans un certificat en philosophie et aspire ensuite à faire de longues études en économie pouvant le mener au doctorat. Kevin désire être un agent de changement, travailler dans une institution clef de l'économie tout en donnant des cours à l'université. Plus tard, et plus expérimenté, il se voit participer au processus politique pour influencer les décisions qui y sont prises. Il est en couple et demeure encore chez ses parents.

Jessika a 21 ans. Elle vient de Granby. Ses deux parents ont grandi sur une ferme et n'ont pas terminé leur secondaire. Ils occupent des emplois manuels: homme à tout faire, entretien ménager, etc. À 9 ans, son demi-frère de 20 ans a repris contact avec son frère et elle. Son père était alors fier de son fils qui avait étudié au cégep. Il espérait beaucoup que ses deux autres enfants étudient pour ensuite obtenir un emploi moins ardu physiquement que le sien. Ce désir met une pression sur les enfants. Jessika a commencé des études d'anthropologie, mais trouve le programme difficile puisqu'elle doit beaucoup écrire. Son père critique aussi son choix en raison de l'absence de débouchés clairement associés à cette formation. Elle a donc décidé de prendre un an de congé, d'aller enseigner le français dans une école du nord de l'Alberta avec le programme Odyssée. C'est également l'occasion pour elle de prendre une pause dans le plan de vie que lui assignent ses proches : études, travail, parentalité, éducation des enfants, retraite et mort. À son retour, elle compte reprendre des études dans un autre domaine, sans exactement savoir lequel. Elle est en « période de questionnement ». Avoir des enfants semble être sa seule certitude durant l'entrevue, avec une

24 Malgré que 80 heures semaine représente 16 heures par jour et semble irréaliste, Kevin a pris quelques minutes pour m'expliquer la combinaison de deux emplois pour chacun de ses grands-pères qui dormaient peu. L'un, fermier, avait un emploi additionnel tandis que l'autre combinait deux emplois, avec un bref passage à la maison pour reprendre un repas entre les deux.

considération réaliste des contraintes de déplacement, de temps et d'espace qui y sont reliées. Elle est en couple et vit en appartement.

Véronique est née à Gaspé d'un père mineur toujours parti « sur les chantiers » et d'une mère qui l'a élevée chez ses grands-parents après avoir fait faillite. Ses parents sont séparés depuis qu'elle a un an. Elle est très proche de sa famille et vit maintenant avec son père. Elle dit que son frère, d'un an son aîné, est sa « moitié ». Elle voulait tellement lui ressembler qu'elle a commencé un DEC en sciences naturelles pour aller en ingénierie. Finalement, son cheminement a bifurqué vers les sciences sociales et elle termine présentement un baccalauréat en ethnologie, qu'elle allie avec un travail pour la démythification des identités sexuelles et de genre. Elle prévoit faire un voyage en Asie après l'obtention de son diplôme et désire ardemment faire une maîtrise puis peut-être un doctorat. Plus tard, elle désire travailler de chez elle si possible, poursuivre son implication auprès des jeunes et ouvrir une auberge écologique. Elle aimerait recueillir ses parents pour leur éviter le foyer de personnes âgées. Elle a 22 ans.

Native du Saguenay, Stéphanie vient d'une famille dont les parents se sont séparés puis tous deux remariés. Elle a un total de cinq demi-frères et sœurs. Un de ses grands-pères refuse de prendre sa retraite. À 70 ans, après une carrière de charpentier-menuisier, il livre maintenant des médicaments pour une pharmacie. Son père fait des rénovations. Sa mère fut réceptionniste et travaille maintenant dans une épicerie. Jeune, Stéphanie rêvait d'être organisatrice de mariages ou dessinatrice. Elle a cependant opté pour un domaine dans lequel il y a plus d'emplois sur les conseils de son père. La construction « coule dans les veines de la famille » et ses études en plomberie sont terminées depuis deux ans. Elle travaille pour un patron de 28 ans, vieux jeu, qui n'envoie que rarement les filles sur les chantiers. Stéphanie a donc travaillé beaucoup au bureau, un peu aux chantiers, puis elle est de retour dans les bureaux de l'entreprise depuis un an. Pendant l'entrevue, elle se réfère souvent à son père, fort, orgueilleux et lui donnant souvent des conseils justes. Elle affirme qu'il est son principal modèle. Ce dernier lui met de la pression pour qu'elle puisse avoir le salaire et l'emploi qu'elle désirait durant ses études, ce qui implique un retour sur les chantiers.

Cependant, elle n'est pas prête à confronter son patron ni à changer d'entreprise de construction. Sa projection dans l'avenir passe énormément par la maternité. Elle voulait déjà fonder une famille quand elle avait 18 ans. Aujourd'hui âgée de 23 ans, elle conserve la même soif de devenir mère. Elle pense peut-être fonder une petite entreprise de pâtisseries dans un futur indéterminé. Elle répète souvent, lors de l'entretien, son objectif de vie : être heureuse avec ce qu'elle a peu importe que ce soit ici ou ailleurs, dans un bureau, sur un chantier ou à son compte, tant qu'elle fonde une famille.

De Montréal, Sonia vient d'une famille de quatre enfants dont les parents vivent toujours ensemble. Du côté paternel, son grand-père était charpentier et son père ingénieur. Du côté maternel, son grand-père a terminé sa carrière comme sous-ministre et sa mère est travailleuse sociale. De son côté, elle a toujours envisagé aller à l'université, dans un domaine professionnalisant, surtout que ses trois autres frères et sœurs sont diplômé(e)s. Très impliquée au cégep, elle a décroché une bourse au baccalauréat puis à la maîtrise. Elle envisage de compléter deux maîtrises en architecture, une orientée « recherche » et une autre « professionnelle » le tout avec l'appui financier et moral de ses parents. Elle se voit avoir des enfants dans quelques années et veut vivre au Québec, mais pas nécessairement dans la métropole. Ses projets plus immédiats sont de joindre un centre de recherche, de voyager et de terminer ses études. Le fait d'envisager une carrière en recherche ouvre des nouveaux horizons qui rendent plus incertain l'avenir, sans que cela ne l'inquiète. Quel que soit son emploi futur, elle souhaite avoir un impact sur la société. Elle a 23 ans et elle vient d'emménager avec son copain.

Vincent est le plus jeune d'une famille de trois. Son grand frère est mathématicien et sa sœur travaille avec son père comme technicienne en laboratoire. Ses grands-parents ont été fermiers et ouvriers manuels dans le domaine industriel. La famille est une valeur cardinale de Vincent, qui considère toujours le domicile familial comme sa résidence principale, même s'il n'y retourne qu'une fin de semaine sur deux pour travailler et passer du temps avec ses parents et grands-parents. Ses parents n'ont jamais eu d'attentes par rapport à son futur, puisqu'il a toujours eu de la facilité à l'école. Plus jeune, il voulait sauver le monde, aider les autres. Son rêve s'est

concrétisé par les études en médecine qu'il a entamées depuis deux ans. Dans le futur, il envisage peut-être de travailler pour Médecin sans frontières quelques années. Il est avide d'expérience, prépare un stage à l'international qui sera combiné avec un « voyage en sac à dos », moins touristiques que ceux qu'il a faits précédemment. À 21 ans et au début de sa formation, il découvre encore l'étendue des possibilités qui s'offrent à lui dans son domaine. Encore indécis, il a « le temps d'y penser en masse ». Il aimerait cependant sortir de la ville plus tard, habiter la campagne, ou à la rigueur la banlieue, près de Saint-Jean-sur-Richelieu où se trouve sa famille. Il espère pouvoir également rencontrer une personne avec qui partager sa vie.

Matéo est le fils d'un père libraire et traducteur et d'une mère dentiste. Son grand-père a été libraire avant de léguer le commerce à son père. Matéo espère reprendre la librairie quand son père ne voudra plus s'en occuper. Plus jeune, il rêvait de devenir capitaine. Il a fait des études en sciences humaines avant d'aller au collège maritime à Rimouski. Il a abandonné cette formation parce qu'il avait le mal de mer. Ses parents s'attendaient à ce qu'il étudie à l'université, ce qu'il commencera à l'automne. Son long et chaotique parcours collégial l'a condamné à faire un micro programme en latin pour augmenter ses notes, avant d'être admis au baccalauréat en droit, avec une spécialisation possible en droit maritime. À 22 ans, il rêve de « se faire une femme », avoir des enfants, et d'aller vivre en campagne près de Forestville, sa ville natale. Il désire avant tout une vie tranquille, travailler, écouter la télévision, « avoir une petite maison, une petite terre à bois, placer de l'argent dans ses REER ».

Nés en Beauce, Francis et ses cinq frères et sœurs ont suivi leurs parents au Lac-Saint-Jean pour une opportunité d'emploi dans le domaine agricole. Son grand-père était agriculteur et sa tante a repris l'entreprise familiale « au pays des jarrets noirs ». Son modèle était son grand-père, un homme patient qui partageait avec plaisir ses connaissances. Ses parents ne lui ont jamais fait de pression pour qu'il poursuive des études. En sortant du secondaire, il a complété un diplôme à l'institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec, mais il se trouvait trop loin de la terre et des animaux, et est donc retourné étudier en technologies agricoles. Avant la fin de ses études, une entreprise l'a

embauché comme représentant en service-conseil auprès des producteurs. À 25 ans, Francis est déjà en train de préparer sa retraite, place de l'argent dans ses régimes enregistrés d'épargne retraite (REER), a acheté un immeuble locatif et a fini de rembourser ses dettes d'études. Il habite toujours chez ses parents avec le reste de la famille et projette d'acheter un second immeuble pour y déménager avec sa copine et louer les autres logements. À plus long terme, il compte s'acheter une terre et devenir agriculteur. Il est très conscient que les animaux ne prennent pas de vacances, que ses horaires seront sur 24h et que les semaines de travail durent 7 jours, un prix contrebalancé par l'autonomie dans les choix de vie et dans sa production alimentaire. Il rappelle que l'emploi demande l'implication de sa conjointe. Les enfants viendront en temps et lieu, et il espère pouvoir avoir une annexe à sa maison pour que ses parents ou ceux de sa femme puissent y vivre et ainsi éviter « les packages à vieux ».

David vient d'une famille dont la branche maternelle est traversée par des problèmes de toxicomanie, de chômage, entrecoupés de périodes d'inactivité et d'aide sociale. Ses parents sont séparés depuis longtemps. Durant l'adolescence, la relation avec sa mère s'est dégradée, ce qui l'a amené à déménager chez son père et son frère. Son père est chef mécanicien et sa mère coiffeuse. Enfant, son meilleur ami était son modèle, puisque sa famille représente un « exemple de normalité ». Adolescent, il aurait souhaité être pompier ou travailler dans un domaine plus artistique que la relation d'aide auquel il dédie son temps présentement. Cette situation demeure incertaine et il y revient plusieurs fois en parlant de son avenir : Retourner aux études ? Poursuivre dans ce domaine ? Le fait qu'il s'inscrive au cégep a été salué par sa famille. La seule attente que ses parents ont jamais eue à son égard a été de ne pas le découvrir gai. Ça n'a cependant pas soulevé un tollé quand il a annoncé son homosexualité. Il est passionné de jeux vidéo et de voyages. Présentement directeur général d'un organisme, il s'habitue à ses nouvelles fonctions et amasse de l'argent pour son prochain projet : partir plusieurs mois vers une destination indéterminée afin d'expérimenter plus de liberté. Il vit avec des colocataires et est en couple depuis plus de deux ans. Il prévoit

quitter éventuellement Sherbrooke, qu'il juge trop rigide dans les mentalités et hostile à la pratique du vélo, son principal moyen de déplacement.

Riel est originaire de Dosquet, sur la Rive-Sud de Québec. Il a peu connu ses grands-parents. Ses parents sont selon lui des gens simples, terre à terre, généreux et qui valorisent beaucoup la famille. Il est proche de sa sœur et de son frère. Son père est retraité et a travaillé en relation d'aide, tandis que sa mère est secrétaire. Plusieurs personnes l'inspirent, surtout dans le domaine musical, et il explique qu'il cherche à chaque fois à retenir le meilleur de chacune. Par deux fois il a entamé des études au cégep. Passionné par les cours, ses attentes déçues lors des stages l'ont chaque fois poussé à abandonner. L'absence de pression de ses parents vis-à-vis de son futur professionnel l'a aidé à surmonter ses échecs académiques. Présentement, il est opérateur manuel dans une entreprise de nouvelles technologies, où il a gravi les échelons et travaillé dans différents départements. L'entreprise lui paye des formations et sa polyvalence l'amène à se décrire comme « le couteau suisse de la place ». Il a acheté une maison en copropriété et la rénove en vue de la revendre pour pouvoir se payer une formation de pilote, son principal objectif à moyen terme. Mais avant de se lancer, il a prévu différentes étapes pour s'assurer qu'il aime ce métier et ainsi éviter d'avoir à revivre les déceptions de ses premières formations. Au cas où il change d'avis, il prévoit tout de même se diriger dans la mécanique aéronautique, puisque les avions le passionnent depuis son enfance. Il se considère comme « un gars de bois » et compte avoir un terrain à la campagne plus tard pour y construire sa maison. Dans les prochains mois, il ira en voyage pour la première fois et ça l'excite. Il a 23 ans et fait confiance à la providence tout en faisant un effort pour éviter les situations difficiles.

Noémie est née à Rivière-du-Loup et a déménagé fréquemment avec ses deux sœurs, son frère et sa mère monoparentale. Sa mère a eu quelques emplois dans le communautaire, entrecoupés de longues périodes à vivre d'aide sociale. Elle n'a jamais connu son père ou ses grands-parents. Plus jeune, elle désirait devenir médecin. Sa mère a fait pression sur elle pour qu'elle complète une technique au cégep avant toute chose, de façon à ce qu'elle devienne indépendante économiquement. Elle a choisi les soins

infirmiers, à l'exemple de sa marraine. Finalement, elle préfère la relation avec les patient(e)s dans ce poste et poursuit des études universitaires en soins infirmiers. Elle revient d'un an de coopération internationale en zone sinistrée. D'ailleurs, le voyage est sa seconde passion. Elle est déjà partie du pays à plusieurs reprises et compte, à la fin de ses études, travailler dans le Nord québécois avant d'aller en Suisse, ce qui lui permettra de visiter, de vivre et de travailler Europe en même temps. Elle a également le projet de suivre certaines formations spécifiques dans d'autres pays. Quand elle partira, elle dit que ce sera pour dix à quinze ans. Elle prévoit revenir passer la fin de sa vie dans « la belle province ». Noémie projette de devenir professeure ou de poursuivre ses études aux cycles supérieurs, ou de s'orienter vers l'éthique dans les soins médicaux. Elle me rappelle qu'il n'y a pas qu'un seul modèle et spécifie qu'elle n'est pas certaine de vouloir des enfants. À 22 ans, il ne lui reste que deux ans à Québec. Elle a déjà vendu sa voiture et commence à se départir du reste de ses possessions avant le grand départ.

À 10 ans, Joséphine et ses parents sont partis de Sherbrooke pour la campagne. Sa mère vient des Îles-de-la-Madeleine et son père a grandi dans la métropole, pratiquement dans le garage de son père. Ses parents sont propriétaires de quelques immeubles à logements. *A posteriori*, Joséphine réalise que ses parents ont été ses principaux modèles et l'ont énormément influencée dans son style de vie et dans ses valeurs. Son rêve de toujours était de devenir capitaine. Son inscription en navigation a surpris ses parents qui auraient préféré qu'elle fasse un travail plus intellectuel. À 24 ans, il lui reste son examen récapitulatif et son futur est ouvert. Joséphine a « la chance d'aimer une job qui paye », qui lui assure une relative sécurité financière et qui est exempte de routine. Elle juge ses rêves épars : avoir une maison avec un conjoint à la maison ou responsable des tâches domestiques pendant qu'elle travaille des périodes de six mois à l'année, ou bien de partir autour du monde en voilier... mais elle n'a « pas les couilles de le faire seule ». Elle peut aussi travailler un grand coup ces prochaines années, puis s'installer en campagne avec un confort minimum et une relative autosuffisance. Elle veut des enfants, au minimum deux, mais s'inquiète et se

demande si ce sera possible parce que par deux fois elle a choisi de poursuivre sa carrière et de laisser un amour derrière elle.

Les parents de Coralie se sont séparés à sa naissance. Elle a passé ses six premières années chez son père avec des fréquentes visites chez sa mère. Ce dernier, fils de charpentier, a occupé 100 emplois manuels, tandis que sa mère travaille à la caisse populaire depuis toujours et que son beau-père a travaillé pour l'État Québécois jusqu'à sa retraite. Du côté paternel, elle n'a jamais ressenti de pression à l'exception d'un moment de son adolescence où elle a consommé abusivement des drogues. Le reste du temps, il trouvait extraordinaire tout ce que faisait sa fille. Sa mère, qui a obtenu sa garde à partir du primaire afin qu'elle puisse aller à l'école de Gaspé avec son grand frère, était selon elle plus responsable de son avenir et a toujours donné plus d'importance à la performance scolaire. Le modèle de Coralie était son père. Fervente anticapitaliste, Coralie ne recherche ni la stabilité d'emploi et de revenu, ni la carrière ou la propriété, ce qui a impliqué certaines incompréhensions avec sa mère. Ces différends tendent à se résoudre dans la discussion et la compréhension mutuelle. Coralie est présentement travailleuse autonome à Montréal et gagne bien sa vie. Elle a bien commencé quelques programmes de cégep, mais aucun ne l'a convaincue. Concernant son futur, elle sait qu'elle travaillera jusqu'à Noël, puis qu'elle passera les fêtes en famille. Ça fait un peu plus d'un an qu'elle habite un bâtiment collectif dans la métropole et elle compte y rester pour l'instant. L'expérience la nourrit et son ami de cœur complète un diplôme d'études collégiales. Peut-être va-t-elle postuler dans une entreprise qui fait des voiles afin d'apprendre un nouveau métier qui se conjugue bien à sa passion du voilier. Ce qui différencie le plus Coralie des autres répondant(e)s, c'est son incapacité à concevoir son futur personnel sans évoquer l'avenir collectif. Et celui-ci lui semble très menaçant : la société actuelle est insoutenable et elle va probablement s'effondrer d'ici 30 ans. Par conséquent, Coralie se voit éventuellement déménager en campagne, viser une vie en cohérence avec ses valeurs environnementales en minimisant son empreinte écologique et en développant son autosuffisance.

Katy est née à Trois-Rivières d'un père journalier et d'une mère serveuse dans son propre bar. Elle n'a jamais apprécié l'école et a décroché à 16 ans. Son oncle, soudeur, lui sert de référence ; elle avait entrepris des études dans ce domaine. Suite à la mort de sa mère, elle a commencé à prendre des drogues dures qui l'ont amené à interrompre ses études. Après une désintoxication, elle est tombée en amour avec sa compagne actuelle, puis a déménagé avec elle à Montréal. À court terme, elle compte poursuivre son diplôme d'études professionnel en soudure, puis à long terme le terminer. Ses autres projets sont de travailler en entreprise pour développer ses compétences avant d'ouvrir sa propre PME, probablement dans le Bas-Saint-Laurent d'où vient sa copine. Elle planifie avoir un enfant par transplantation d'un ovule fécondé par son ADN dans l'utérus de sa conjointe, et désire s'acheter une maison près de son garage. Elle a 22 ans.

Charles vient de Longueuil où il a vécu avec sa mère, monoparentale et commis à l'aéroport de Montréal. Son père est mort avant sa naissance. À 16 ans, il a déménagé avec son frère. Incapable de combiner emploi à temps plein et études secondaires, il décroche. Peu de temps après, il a développé une maladie mentale qui a entravé toute possibilité de projection dans l'avenir pendant quelques années. Il prend présentement ses médicaments et suis un programme d'emploi Québec pour devenir massothérapeute. À 21 ans, il rêve d'avoir une famille, de vivre en banlieue et peut-être d'aider des jeunes en difficulté, soit en créant un organisme à but non lucratif (OBNL)²⁵, soit en se joignant à un projet existant. Il est présentement célibataire.

25 En France, on parlerait d'une ONG.

Tableau synthèse du profil des participant(e)s

Nom	Âge	Niveau d'étude	Domaine d'étude	Résidence	Lieu d'origine	Emploi du père	Emploi de la mère
Kevin	21	Baccalauréat (vise le doctorat)	Économie	Maison familiale	Québec	Mécanicien	coiffeuse
Jessika	21	Baccalauréat	Anthropologie	Colocation en couple	Granby	Manuel	Manuel
Véronique	22	Baccalauréat (vise la maîtrise ou le doctorat)	Ethnologie	Chez son père	Gaspé	Mineur	Services
Stéphanie	23	Diplôme d'étude professionnel	Plomberie	Propriétaire avec un ami	Région du Saguenay	Construction	Commis d'épicerie
Sonia	23	Maîtrise	Architecture	Colocation en couple	Montréal	Ingénieur	Travailleuse sociale
Vincent	21	Baccalauréat (vise le doctorat)	Médecine	Colocation	St-Jean-sur-Richelieu	Technicien de laboratoire	Services
Matéo	22	Cégep (vise le baccalauréat en droit)	Sciences humaines	Colocation avec son frère	Forestville	Libraire et traducteur	Dentiste
Francis	25	Cégep	Technologies agricoles	Maison familiale	Beauce	représentant en service-conseil	Femme au foyer
David	24	Cégep	Relation d'aide	Colocation	Sherbrooke	Chef mécanicien	Coiffeuse
Riel	23	Secondaire	Ouvrier spécialisé	Propriétaire en collocation avec un ami	Dosquet	Relation d'aide à la retraite	Secrétaire
Noémie	22	Baccalauréat	Sciences infirmières	Location seule	Rivière-du-Loup	Communautaire et aide sociale	Ne l'a pas connu
Joséphine	24	Cégep	École maritime	En stage sur un navire	Sherbrooke	Propriétaire	Propriétaire
Coralie	25	Secondaire	Travailleuse autonome	Colocation à 12 personnes	Gaspé	Emplois manuels divers	Caisse populaire
Katy	22	Diplôme d'étude professionnel	Soudure	Colocation en couple	Trois-Rivières	Journalier	Serveuse
Charles	21	Secondaire	Massothérapie	Location seul	Longueuil	Militaire	Commis à l'aéroport

Projection dans l'avenir individuel

Les jeunes se projettent dans le futur depuis leur tout jeune âge d'abord parce qu'on leur redemande constamment ce qu'ils et elles feront plus tard et aussi parce que ça leur permet de conférer une orientation plus ou moins ferme à leur vie, une inclination vers laquelle tendre et qui donne un sens au quotidien, participant à sa réalisation. Les jeunes pensent donc régulièrement à leur futur-avenir personnel, de même que la plupart ont déjà réfléchi au devenir du monde commun et se sentent concernés par celui-ci. Ce sont ces réflexions déjà entamées et plus ou moins mûries que j'ai recueillies durant les entrevues.

Ce chapitre s'arrête en premier sur certains éléments partagés par l'ensemble des jeunes : l'incertitude durant l'entrevue, le réalisme de la projection des jeunes et leur sensibilité aux étapes de la vie. Si la projection dans le futur-avenir sert d'orientation à l'ensemble des jeunes, l'étendue de leur projection varie d'un an à une vie. Ce sur quoi ils et elles mettent l'accent et ce qui les motive diverge considérablement d'une personne à l'autre. Une vie balancée entre travail, loisirs et famille, la carrière, l'engagement social ou la famille sont, selon la personne, mis au premier plan. Suite à cette perspective personnelle de l'avenir, j'analyse les différents discours autour des institutions qui structurent la projection : l'emploi, le couple, la propriété, les loisirs - voyage, amitiés et divertissements, le bénévolat et l'engagement social.

Ensuite, nous verrons que les témoignages des jeunes convergent autour d'un optimisme général quant à leur futur individuel. Ils et elles considèrent avoir en main toutes les cartes pour mener une vie au diapason de leurs espérances. Les jeunes rencontrés s'inscrivent dans une projection à dominante de conquête, où la suite de leur vie est anticipée sous le jour d'une amélioration de leur situation matérielle et sociale, et de la réalisation de leurs projets les plus chers. Les deux répondant(e)s qui ont eu une adolescence plus difficile que les autres (maladie mentale, dépendance aux drogues) considèrent avoir surmonté l'épreuve qui s'est présentée à ce

moment-là de leur vie et pensent détenir les mêmes possibilités que les autres jeunes. Je termine avec l'influence de la scolarité et du genre sur la prospective.

3.1 Incertitude dans l'entrevue

Le premier élément révélé par la forme des réponses est l'incertitude consubstantielle à la projection dans le futur-avenir. Durant l'entrevue, entre la première partie récapitulative de l'histoire de vie et les parties prospectives, j'ai chaque fois observé un ralentissement du rythme dans les réponses, une augmentation des hésitations et des silences, pouvant parfois durer jusqu'à 10 secondes. Les jeunes multipliaient aussi les relativismes : des « peut-être », « j'espère », « je pense que », « j'aimerais ». Si l'ensemble des jeunes se projettent dans le futur, l'activité reste quand même laborieuse puisqu'incertaine et inconnue. L'aisance des répondant(e)s dans la section récapitulative confirme qu'il est plus aisé pour les jeunes de raconter leur histoire que de spéculer sur leur futur.

3.2 Réalisme de la projection

Les jeunes rencontré(e)s sont réalistes dans leur projection qui sont au minimum possible et souvent probable. Ainsi, Noémie veut travailler comme infirmière à travers le monde. Elle a déjà fait un stage en aide humanitaire après une catastrophe climatique. Elle effectue à distance un certificat de soins infirmiers en zone nordique et a repris ses cours de baccalauréat à l'Université Laval, préparant ainsi une année dans le Nord québécois avant de sauter de l'autre côté de l'Atlantique pour s'installer quelques années en Suisse. Katy, qui n'a jamais terminé son secondaire, veut travailler physiquement. Elle étudie la soudure et prévoit trouver un poste dans un garage l'an prochain. Plus tard, elle veut fonder une famille, démarrer son entreprise et souhaite s'installer au Bas-St-Laurent, région d'où vient sa conjointe. Elle prévoit se marier dans un avenir rapproché. Si l'accès aux capitaux permettant d'acquérir un garage est un enjeu déterminant de son projet à plus long terme, il demeure dans l'horizon du possible. Aucun jeune qui avait décroché au secondaire ne me confiait vouloir devenir astronaute ou

médecin, ni toute autre carrière qui nécessite de nombreuses années sur les bancs d'université.

Parfois, la projection est moins probable, quoique toujours possible. Par exemple, Kevin anticipe une vie à 70 heures de travail par semaine, avec une famille de cinq enfants et une retraite à 55 ans. Implicitement, sans qu'il ne le mentionne nulle part, l'enjeu d'une femme au foyer ou d'un(e) « nounou » pour s'occuper des enfants et des tâches domestiques se présente. Il omet les contraintes fonctionnelles de la vie familiale. Elles pourront être traitées plus tard. Pour l'instant, cela dépasse l'horizon de sa projection. De façon similaire, Joséphine affirme : « Je n'ai pas de projets, mais j'ai trop de rêves ». Ceux-ci demeurent dans le domaine du possible, mais offrent des défis de taille. Elle a étudié la navigation et oscille entre trois projets de vie difficilement conjugables : partir en voilier avec un copain, vivre sa vie sur le bateau et y fonder une famille de quelques enfants, ou travailler sur des cargos et partir plusieurs jours par semaine, voire plusieurs semaines par année. Si elle fonde une famille, ça implique un père au foyer, ou qui soit au moins disposé à se charger d'une grande partie des tâches domestiques durant son absence. Pourtant, si le choix n'est pas encore arrêté, les trois avenues demeurent objectivement possibles et le déchirement survient au moment d'en prioriser une sur les autres. L'analyse que faisait Mercure il y a 20 ans me paraît donc toujours juste :

De façon générale, les représentations de l'avenir des informateurs ont tendance à être réalistes et, par conséquent, que ces derniers envisagent plutôt leur avenir selon une certaine rationalité entre les buts poursuivis et les moyens disponibles eu égard aux voies accessibles. En effet, on constate que le champ des possibles qu'envisage un informateur comme étant réellement accessible et à partir duquel il module ses intentions d'actions et ses projets correspond habituellement à ses possibilités réelles. (Mercure, 1995 : 104-105)

Bref, les jeunes ont bien les pieds sur terre au moment d'anticiper leur futur personnel.

3.3 Sensibilité aux étapes de la vie

Une fine sensibilité aux étapes de la vie émerge des entrevues. Même si parfois les projets n'ont que la forme de rêves, que l'emploi est encore incertain, qu'on ne sait pas encore si la famille fera partie du plan de vie, et

que le lieu de l'achat d'une propriété n'a pas encore été pensé, la trame temporelle d'une vie « normale », qu'on suppose être communément vécue par la plupart des gens dans la société, est très claire pour les répondant(e)s. Il est évident pour eux et elles qu'à 35 ans, on élève ses enfants, ou que naissent alors les derniers si l'on s'y est pris(e) tardivement. On s'est également installé : propriété immobilière acquise, entreprise démarrée ou carrière établie. À 55 ans, c'est plus tranquille. On s'occupe de ses parents vieillissants. On observe les enfants à distance qui prennent leur envol dans la vie adulte. À 75 ans, le tricot, les cartes et le bénévolat meublent le temps libéré des responsabilités, du travail et des enfants. Cette trame attendue de la vie était très claire pour l'ensemble des jeunes rencontré(e)s. Si parfois leur propre futur est incertain, les jeunes ont une idée précise et synthétique de la norme sociale qui guide la majorité des histoires de vies dans la société québécoise. Certain(e)s jeunes l'énoncent pour marquer leur distanciation face à celle-ci tandis que d'autres revendiquent leur adhésion. J'y reviendrai plus loin.

Au sujet des étapes « normales » de la vie, la situation de Joséphine est intéressante. Elle a trois projets : être officière d'un cargo faisant de longs périples, fonder une famille qui implique qu'elle partage sa vie avec un homme au foyer ou partir en voilier autour du monde et y vivre en famille. Son déchirement entre ces options, dont l'harmonisation lui paraît difficile, entraîne de l'incertitude quant à ce que sera sa vie à l'âge de 35 ans. Comme elle a encore des choix à faire, elle voit ses futurs possibles comme concurrent les uns des autres. Mais lorsqu'elle parle de ce que sera sa vie à 55 ans, ses projets sont plus fermes. Elle côtoie présentement à son emploi des personnes vieillissantes bien malheureuses. Elle ne veut pas s'aigrir avec les années et souhaite donc être déjà à la retraite, vivre en simplicité de manière frugale sur une petite terre au Québec ou dans le Sud. « Je ne serai pas riche, mais tu sais, si je peux avoir de la bouffe puis la liberté de dire " À matin, je fais mon café puis je regarde, je prends deux heures à boire mon café", [je vais être heureuse] ». Devant un seul projet de vie à 55 ans, sa projection se simplifie et elle peut établir un plan plus détaillé.

3.4 Inégalité dans la projection

L'amplitude de l'étendue temporelle de la projection dans le futur individuel varie considérablement dans les réponses des répondant(e)s. Pour préciser l'ampleur de cette variation, j'ai recueilli quatre témoignages (Charles, Katy, Matéo, Jessika) où l'avenir « à long terme » s'étale jusqu'à « dans un an » alors que d'autres (Francis, Kevin et Noémie) développent une projection qui englobe l'ensemble de leur vie. Enfin, le reste des jeunes (8) ont des projets étalés sur les deux à cinq prochaines années, après quoi, ce qui suit prend la forme de rêves. Voici trois exemples d'horizons de projection très courts à très longs qui illustre bien cette variation entre des projections courtes, moyennes et longues.

Katy est un exemple de projection courte et limité à un an. Elle développe des projets pour l'année à venir. La suite de sa projection s'amalgame plutôt aux rêves : « À court terme, [le mois prochain,] c'est de me lancer dans mon DEP [diplôme d'étude professionnel]. À long terme, [dans un an], de le finir. Puis, à plus long terme encore, c'est de travailler dans un gros garage. Puis qu'après ça, je développe mes compétences encore plus top, puis de construire un garage. » Si j'affirme que le travail dans un garage puis l'ouverture du sien propre ne sont pour elle encore que des rêves, c'est qu'elle n'a toujours pas établi de moyens pour réaliser ces projets, qui s'épuisent dans un futur indéterminé.

Riel est un exemple de projection moyenne, soit entre deux et cinq ans. Il est propriétaire d'une maison et travaille dans une usine. Il veut devenir pilote. Pour l'instant, il accumule de l'argent avec son emploi. Il avait débuté comme manuel sur la chaîne de montage puis s'est hissé à un poste de plus grande responsabilité suite à quelques années de service et grâce à sa volonté d'apprendre toujours plus. Parallèlement, il rénove sa maison pour la revendre et ainsi générer un capital nécessaire pour payer son cours de pilotage. Avant son cours, il veut expérimenter le vol et échanger avec des pilotes sur la réalité de leur métier pour s'assurer de ne pas renouveler l'écueil de ses deux premières formations : aimer la scolarité et le métier, mais pas l'environnement de travail et les conditions d'emploi. Riel compte aussi voyager durant ses vacances, par intérêt pour l'histoire des lieux visités

et pour l'architecture. Ses plans s'échelonnent sur un horizon de cinq ans. En plus d'une trajectoire principale, il prévoit des parcours alternatifs au cas où il finirait par changer d'avis et renoncerait au pilotage, comme devenir mécanicien en aéronautique ou occuper un emploi connexe.

Francis a la projection la plus étendue. D'ailleurs, à la fin de l'entrevue, il affirme : « Je n'ai pas peur. Je sais où est-ce que je m'en vais. » (Francis). Il a déjà acheté un immeuble à logements qu'il loue et compte en acheter un autre pour y déménager avec sa conjointe. En même temps, avec son emploi à temps plein, il achève de rembourser ses prêts étudiants. Vers le milieu de la trentaine, il prévoit réhypothéquer ses propriétés et utiliser ce levier financier pour acheter une terre et devenir agriculteur. Il est très réaliste dans son projet et sait que sa compagne doit aussi y participer, ce à quoi elle est disposée : « une ferme, c'est un projet de couple » (Francis). Simultanément, il prépare sa retraite en économisant dans ses Régimes enregistrés d'épargne-retraite (REER). Plus tard, il envisage de prendre en charge ses parents vieillissants et a l'intention de léguer sa ferme à ses futurs enfants. Chaque étape suppose de mobiliser divers moyens pour l'atteinte des buts visés.

3.5 Motivation dans la projection : Qu'est-ce qui fait courir les jeunes ?

Aux deux premières questions visant la projection dans l'avenir : « Comment vois-tu ton avenir ? Quels sont tes projets d'avenir ? », les jeunes insistent sur des éléments différents qui nous indiquent ce qui a le plus de valeur à leurs yeux et qui, par conséquent, structure davantage leur anticipation du futur personnel. Les réponses à ces questions inductives permettent de dégager le cœur de leur anticipation. Autrement dit, ces questions ouvertes permettent de cerner ce qui est important pour chaque jeune.

3.5.1 L'équilibre : vie familiale, carrière, amitiés, loisirs

La majorité des répondant(e)s (8) recherchent un équilibre entre carrière, vie familiale, amitiés et divertissements. Sonia prévoit occuper un emploi qui l'intéresse, passer du temps avec ses ami(e)s et sa famille et consacrer

également du temps à ses loisirs et aux voyages. Véronique prévoit la même chose avec une forme familiale plus ouverte. Joséphine souhaite aussi cet équilibre entre le travail, la famille et le voyage. Là réside tout son déchirement dans l'apparente incompatibilité travail-famille. Elle avoue candidement :

J'ai toujours pensé que l'amour pour moi, c'était plus important que la job, parce que [silence]. Bien juste par logique, c'est tellement mieux d'avoir quelqu'un à serrer dans tes bras que d'avoir de l'argent. Mais plus je vis... Là, ça fait deux gars que je laisse parce que j'aime ma job. Mais tu sais, j'aime vraiment ma job ! Puis là, je commence à me faire peur.

L'inquiétude dénote bien le malaise qui accompagne ce déséquilibre et se butte au désir persistant d'y arriver malgré tout : « J'ai envie de deux vies complètement différentes, ça fait que peut-être une au début puis une à la fin, si j'ai le moyen de vivre deux fois. Le seul problème là-dedans, c'est que les enfants, il faut les placer à quelque part. Mais c'est pas grave, je vais trouver un trou pour les placer eux-autres. » (Joséphine). Ainsi, le voyage et la famille ou le voyage et le travail lui semblent compatibles. Si la conciliation travail-famille lui semble improbable et la jette dans l'incertitude, elle se dit néanmoins qu'elle peut trouver un moyen d'y arriver. Katy, Charles et Matéo anticipent également un équilibre entre la famille, les ami(e)s et le travail, mais développe moins sur la question que les autres participant(e)s. Ce désir d'une vie « normale » imaginée, en spécifiant peu en quoi leur attentes sont singulières et originales, me porte à considérer qu'ils et elles adhèrent plus fortement à ce qu'ils perçoivent comme un modèle normatif quant à ce que doit être une trajectoire « normale ».

Cette recherche d'un équilibre entre le travail, la famille et la vie personnelle par une majorité de la population québécoise avait déjà été remarquée par Daniel Mercure et Mircea Vulture (2010). Pour l'étudier, ces auteurs ont développé le concept d'*ethos du travail*, soit une combinaison des valeurs, croyances et attitudes que les gens entretiennent vis-à-vis de leur emploi. L'*ethos égotéliste* est caractérisé d'une part par une finalité *expérientielle* du travail, qui occupe une fonction de réalisation de soi et de valorisation de ses savoir-faire et, d'autre part, par une recherche d'équilibre avec les autres domaines de sa vie (loisirs, famille, amitiés). Cet *ethos* regroupe 36,7% de la population québécoise. L'*ethos utilitariste*, tourné de son côté vers une

finalité *économique* du travail et une recherche d'équilibre avec les autres domaines de sa vie rejoint 22,5% de la population québécoise. Ensemble, ces deux ethos qui visent un équilibre entre la famille, les loisirs et l'emploi regroupent près de 60% de la population québécoise (Mercure et Vultur, 2010). Cette recherche d'équilibre entre le travail et les autres activités chez la majorité des jeunes rencontré(e)s n'a donc rien de surprenant.

Par ailleurs, convoiter une harmonisation des différentes dimensions de la vie n'est pas imputable à l'âge des répondant(e)s. Si un croisement de l'ethos du travail avec l'âge révèle que les jeunes accordent moins d'importance au travail que leurs aîné(e)s, cette différence est moins significative que ne peut l'être le niveau d'étude ou le secteur d'emploi (Mercure, Vultur, et Fleury, 2012). Ce qui peut expliquer l'apparence d'une plus forte détermination de l'âge sur l'ethos du travail dans mon échantillon découle du fait que Mercure et Vultur (2010) n'ont sondé que des jeunes actif(ve)s alors qu'une partie importante de mes répondant(e)s sont encore aux études. Cette situation particulière dans leur trajectoire de vie les amène à occuper plus d'emplois dans le secteur alimentaire et à temps partiel qui sont dévalorisés dans l'ensemble des catégories sociales (Mercure, Vultur, et Fleury, 2012). L'influence de l'âge des répondant(e)s se cumule donc à celle du secteur d'activité, ce qui explique probablement pourquoi la plupart des jeunes rencontré(e)s durant cette enquête ne voient pas le travail comme central à leur vie. Bref, la recherche d'équilibre entre le travail, la famille, les divertissements et les ami(e)s que j'ai retrouvée dans l'échantillon reflète les tendances sociales plus générales de la population québécoise et explique pourquoi plus de la moitié des jeunes rencontré(e)s y correspondent.

3.5.2 L'expérience

Vincent est un peu différent dans la mesure où, à terme, il cherche le même équilibre entre ami(e)s, famille et travail. Cependant, il étudie pour l'instant la médecine et veut vivre des expériences, voyager et peut-être même pratiquer quelques années à l'étranger avant de s'installer. Pour lui, la stabilité viendra plus tard : « Il y a des gens dans mon entourage qui commencent à avoir des enfants puis tout ça. Moi j'ai l'impression que je

pourrais ne pas en avoir pendant 10 ans puis que ça ferait mon affaire pour l'instant » (Vincent). Quant à David, il est complètement immergé dans les expériences de vie. Il cherche des emplois dans lesquels il peut se réaliser et ne ferme pas la porte à retourner aux études pour complètement changer de domaine d'activités même s'il aime la relation d'aide. Il compte voyager durant toute sa vie, peut-être déménager quelques fois. Pour David, tous les jeux sont ouverts, ce qui oriente vaguement la projection en laissant une grande souplesse aux possibilités qui se présenteront ou qui s'ouvriront en fonction de ses choix à venir. Les limites de son futur sont définies par ce qu'il compte éviter à tout prix : « La seule chose que je veux de la maison [en banlieue] avec la clôture blanche dans le coin puis les enfants qui jouent avec le chien, c'est le chien. Ce qui fait que le reste, on peut s'en débarrasser ! » (David). Noémie a aussi un plan détaillé qui tourne autour du travail et du voyage. Elle souhaite pratiquer les sciences infirmières dans différents lieux sur la planète. Cette mobilité l'enjoint à déconsidérer pour l'instant l'éventualité d'une famille, d'un couple stable ou d'une propriété. La mobilité restreint, pour l'instant, sa projection à l'exercice d'une profession qui la passionne et des lieux visités.

3.5.3 La carrière

La carrière prend une place centrale, au point d'être presque exclusive dans le projet de vie d'un jeune. En effet, Kevin se voit faire de longues études en économie, étudier ou voyager à l'étranger pour parfaire ses connaissances puis revenir au Canada travailler dans une banque, voire à la banque du Canada. Il désire simultanément enseigner dans une université pour influencer la prochaine génération. Il prévoit avoir un emploi du temps très chargé, avec des semaines de 60 à 80 heures. Pour Kevin, le plan de carrière travail détermine et structure le reste de sa projection.

3.5.4 La famille

La famille occupe une place centrale dans le futur de deux jeunes femmes. Stéphanie la désire de manière active au point d'avoir abandonné ses études collégiales à 18 ans. « Écoute, j'ai arrêté ma session. Pas parce que je voulais aller en quelque chose d'autre. Parce que pour moi, la vie c'était : " Bon, moi

J'arrête, je veux être mère au foyer. J'en ai rien à foutre de l'école. Moi, c'est les enfants, c'est ça ma vie. Je n'ai pas besoin de voyager, moi c'est [les enfants] que je veux". » (Stéphanie). C'est finalement sous la pression paternelle qu'à 21 ans elle a complété un diplôme d'étude professionnel (DEP). Sous l'effet de cette même pression, elle occupe présentement un emploi. Néanmoins, elle se voit très bien être prochainement mère au foyer. Elle est consciente qu'un couple stable est essentiel à ce projet qu'elle retarde pour l'instant, le temps de s'assurer de la robustesse de sa relation amoureuse. Stéphanie envisage aussi l'éventualité d'avoir un petit travail, peut-être comme traiteur, qui lui permettrait de travailler depuis la maison tout en s'occupant des enfants. Elle intègre son projet professionnel dans son projet familial, le second délimitant le cadre de possibilité du premier.

Pour Jessica, la famille semble un désir par défaut. Au lieu de conférer une telle centralité et une telle importance à la famille au point de marginaliser les autres dimensions de sa vie jusqu'à les rendre insignifiantes comme le fait Stéphanie, c'est au contraire le peu d'importance, voire le dédain, qu'elle manifeste envers les autres dimensions de la vie sociale (carrière, propriété, consommation) qui ne laisse de place qu'à la famille.

Il reste quand même que j'ai été conditionnée à une certaine idée de comment la vie doit se passer. Tu sais, tu fais des études, puis là tu trouves un travail, puis après ça tu as des enfants. Puis là, tu élèves tes enfants puis tu travailles puis tu prends ta retraite, puis tu meurs. [...] Parce que tu sais, ce... ce genre de vie déjà tracé, je suis comme..., je ne pense pas que je peux tant m'épanouir dans le travail. Tu sais, ce qui a le plus de sens pour moi, c'est les moments que je passe avec les gens que j'aime. Fait que c'est un peu le... de voir s'il y a une façon alternative de vie [autre] que juste travailler 40 heures par semaine, 35 heures par semaine puis... d'avoir de l'argent pour consommer. Puis là, ouin, fait que c'est un peu... Tu sais, je ne sais pas. Je suis en réflexion sur la possibilité de trouver quelque chose d'autre à ça. (Jessica)

Cette seconde vision de la famille, par défaut d'autres projets, recoupe la thèse de Beck et Beck-Bernsheim :

Le monde extérieur nous met face à un barrage d'abstraction : statistiques, données, formules, indiquant toute notre menace et échappant presque toutes à notre compréhension. Aimer est une sorte de révolte, une manière d'entrer en contact avec les puissances allant à l'encontre du monde incompréhensible dans lequel nous nous trouvons. (1995 : 178)

Cet amour se sublime dans le rapport aux enfants et au couple. On retrouve ici un choix éthique, une conclusion logique et cohérente devant une perception de la dureté du monde du travail et de la société de consommation où Jessica devra néanmoins s'insérer.

Jessica se voit bien habiter dans un appartement plus tard et y élever sa famille. Par contre, elle est la seule répondante à embrasser cette théorie de la révolte amoureuse, qui doit donc, me semble-t-il, être comprise comme un idéal typique particulier qu'on ne peut généraliser à l'ensemble de la jeunesse ou du social. L'amour occupe une place importante dans la hiérarchisation des valeurs et des buts des autres répondant(e)s, mais sans qu'il ne constitue le cœur de leur projet de vie.

3.5.5 Changer le monde, protéger l'environnement

Coralie adopte, similairement à Stéphanie, une posture de désaffection face au monde. Mais, contrairement à la première, elle est anarchiste et a mené une longue réflexion politique. Cette lecture l'amène à définir tout autrement le sens de sa vie. Comme Stéphanie, elle ne le retrouve pas dans le travail, dans la propriété ou la consommation. Jusqu'à maintenant, elle s'est toujours débrouillée pour bien gagner sa vie, mais ne redoute pas non plus de vivre dans la pauvreté. Ce qui l'intéresse réellement, c'est de participer à la construction d'un monde plus juste et égalitaire, ce qu'elle fait présentement en œuvrant dans un collectif à Montréal tourné vers les arts et l'activisme politique. Cependant, elle considère qu'elle a encore un impact négatif sur l'environnement et souhaite vivre de manière plus harmonieuse avec la nature. Elle désire aussi être plus résiliente en cas d'effondrement de la civilisation actuelle. L'éventualité de fonder une famille demeure une question ouverte, tant dans sa forme – monoparentale, parents multiples, classique – que dans le choix d'en établir une. En revanche, elle prévoit que le voyage fera longtemps partie de sa vie. Contrairement à Stéphanie qui se rabat sur l'amour et le couple pour donner un sens à sa vie, Coralie le produit dans le développement de projets collectifs, et une manière d'habiter et de transformer le monde en cohérence avec ses valeurs.

3.6 Institutions qui structurent la projection

Le moteur de l'action n'est pas le même pour tous les jeunes : certain(e)s confèrent une grande importance à une dimension de la vie qui peut sembler dérisoire à d'autres. Dans la section précédente, j'ai abordé ces éléments qui apparaissent comme moteur de l'action d'un point de vue subjectif, à partir du regard et de la valeur que les jeunes confèrent à une dimension prépondérante. Dans la section qui suit, je me penche plutôt sur les différentes institutions qui sont au cœur des pratiques : l'emploi, le couple et la famille, la propriété, les voyages, les ami(e)s et les loisirs, l'implication sociale et communautaire. Cela permet de mettre en lumière les variations de discours autour d'un même objet et de comprendre la manière dont il influence la projection dans l'avenir. Pour cette section, je me base donc sur les questions traitant de ce que les jeunes attendent à différentes étapes de leur vie, en l'occurrence lorsqu'ils ou elles auront 35, 55 et 75 ans.

3.6.1 Emploi

J'ai relevé une grande confiance des jeunes dans leur futur individuel par rapport à leur vie professionnelle. Les jeunes rencontré(e)s l'expliquent par cette croyance véhiculée dans les salles de classe au secondaire et dans la société en générale et voulant que les baby-boomers prennent actuellement leur retraite en laissant une panoplie de postes vacants pour la génération entrant sur le marché de l'emploi. Les taux de chômage confirment cette impression en se maintenant à des niveaux relativement bas. À cette adresse, le Québec n'est pas l'Europe et les jeunes se sentent confiant(e)s de pouvoir travailler autant qu'ils et elles le désireront. Pour cette raison, les changements de carrière et de postes anticipés s'appréhendent presque toujours sous l'angle de l'opportunité.

Le travail et les changements d'emploi sont presque toujours évoqués et généralement souhaités par les jeunes rencontré(e)s. Si le monde du travail suscite parfois l'inquiétude d'une vie morne, la centralité absolue du travail²⁶

26 La centralité absolue renvoie à l'importance que les gens accordent à leur vie professionnelle en elle-même (par exemple, lorsqu'on leur demande de situer, sur une échelle de 1 à 10, l'importance de leur travail), alors que la centralité relative renvoie à l'importance du travail par rapport à d'autres sphères de la vie (travail, loisirs, famille, ami(e)s) (Mercure et Vulture, 2010).

demeure élevée pour les jeunes comme pour l'ensemble de la société québécoise (Mercure et Vultur : 2010). Presque tout(e)s les participant(e)s se projettent comme travailleur(se)s dans le futur, même lorsqu'il s'agit de travail autonome, à la maison ou d'un projet de PME tel que l'ouverture d'une auberge de jeunesse. Les quelques répondant(e)s qui critiquent vertement le salariat (Jessica, Coralie) ainsi que la société de production et de consommation se débrouillent actuellement suffisamment bien pour éviter une vie de misère, sous-alimentée par des emplois du tertiaire minimalement salariés. D'ailleurs, le fait que ces jeunes critiques occupent à l'heure actuelle un travail « pas trop mal » leur permet aussi de donner forme à leur projection. D'ailleurs, Daniel Mercure (1982) a précisément identifié la corrélation entre l'instabilité dans le travail précaire et faiblement rémunéré et la difficulté à se projeter dans l'avenir. Puisque l'ensemble des jeunes rencontré(e)s occupent ou prévoient occuper un emploi relativement bien rémunéré, la projection est, somme toute, assez aisée, puisqu'ils supposent qu'ils auront dans le futur un salaire décent, ce qui ouvrira d'autres possibilités de projets.

Finalement, le travail confère un statut social dont ont conscience les jeunes (Mercure et Vulture, 2010). Pour eux et elles, il est important de se conformer à l'injonction du « Grand Individu abstrait » (Bajoit, 2007) consistant à se responsabiliser et se prendre en charge. Si le travail qu'on imagine qu'on occupera n'est pas toujours idéal, on juge qu'il vaut quand même mieux travailler que de vivre au crochet de la société. Ce facteur explique aussi l'importance que les jeunes rencontré(e)s lui accordent.

3.6.2 Le couple

La permanence des couples, bien que souhaitée par les jeunes, est souvent remise en question. Aimer son ou sa partenaire ne garantit pas la réciprocité. C'est insuffisant pour se prémunir d'une éventuelle rupture. Sans précisément connaître cette statistique, les jeunes sentent bien que les couples se caractérisent par leur précarité (Ambert, 2009 ; Girard, 2008 ;

Tahon, 2000)²⁷. Madeleine Pastinelli explique bien cette tension entre le désir de pérennité et la « menace » de l'éphémère.

Le glissement des bases de la relation conjugale qui se fonde désormais sur le sentiment amoureux et, partant, sur l'électivité de la relation a entraîné la fragilisation des couples qui sont appelés à être dissous plus facilement qu'autrefois, suivant les aléas du sentiment et de l'identité des conjoints. Par ailleurs, le couple inscrit dans la longue durée demeure le modèle de référence auquel la grande majorité des individus aspirent. (2003 : 33)

Or, les nombreux exemples qu'ont les jeunes autour d'eux, trouvant écho dans leur propre expérience, leur permettent à la fois de souhaiter ardemment et d'anticiper sincèrement un couple durable. Mais l'incertitude finit généralement par pointer le nez, l'hésitation s'insérant dans la formulation du projet.

En même temps, mon copain est en train de faire sa maîtrise, mais après s'il veut faire un doc[torat], il dit qu'il veut changer d'université puis je me dis, l'université ailleurs que dans Québec, ça existe fait que peut-être qu'à ce moment... Bien en tout cas, rendu là on en discutera. Puis on verra... Bien, j'espère être toujours avec [lui]. Mais on ne sait jamais ce qui peut arriver, fait que je me dis : " on verra rendu là ". (David)

La longue durée est souhaitée par l'ensemble des jeunes rencontré(e)s, puisque le prolongement du couple est la fondation d'une famille. Cependant, là non plus rien n'est assuré. « Mais tu sais, c'est un peu ça, tu sais. J'imagine mes projets avec Cédric, puis là je suis comme : " Tu sais, les chances pour qu'un couple survive aussi longtemps, là, [jusqu'à ce qu'on aie 55 ans]...". [silence] Ouin. [silence] C'est triste. » (Jessica). Un désir de durée donc, sous l'épée de Damoclès de la réaliste fragilité qui l'accompagne.

3.6.3 La famille

J'aborde distinctement « couple » et « famille » parce que les jeunes le font. Aujourd'hui, il est tout à fait pensable, voire normal, d'être parent monoparental, ou d'être en couple et de choisir de ne pas avoir d'enfant. Ceci

27 « Les dernières données disponibles sur les divorces sont celles de l'année 2008. Le fichier de données sur les divorces était produit par Statistique Canada à partir des données recueillies par le Bureau d'enregistrement des actions en divorce du ministère de la Justice du Canada. Statistique Canada a toutefois annoncé sa décision d'en cesser la production pour les années ultérieures. Une analyse des tendances de divortialité au Québec jusqu'en 2008 est parue dans l'édition 2011 du Bilan démographique du Québec, disponible sur le site Web de l'Institut. » (Girard, 2015).

n'est pas nouveau. Houle et Hurtubise (1991) ont parcouru et analysé des lettres d'amour de couples canadiens-français du milieu du XIXe au milieu du XXe siècle pour connaître le sens donné au fait d'avoir des enfants. Ils ont distingué trois périodes. Dans la première, les enfants vont de soi et on n'en parle presque pas dans les correspondances. Durant la deuxième période, lorsque les couples parlent d'enfants, c'est pour parler de la limitation de la taille de la famille afin de se donner la possibilité de bien les élever et de les aimer. Dans la dernière période, les enfants disparaissent des discussions au profit des projets de couple qui deviennent centraux. En somme, la naissance de l'enfant se dissocie du couple dès 1950. Parmi les jeunes rencontré(e)s, David et Noémie n'envisagent pas pour l'instant de fonder une famille. « Avant j'étais convaincu qu'il fallait que j'aie des enfants dans la vie. Parce que j'avais l'exemple de ma mère, qu'elle n'a rien fait d'autre que d'avoir des enfants puis de les élever. Puis à un moment donné, [...] j'ai décidé que non, je ne suis pas obligée d'avoir des enfants, puis que [...] si je n'ai pas envie d'en avoir, bien fuck off, tu sais ! » (Noémie). Le mariage, discrétionnaire, cesse d'être automatiquement fondateur d'une famille, elle-même devenue optionnelle.

De son côté, le modèle familial devient pluriel et perd de son hégémonie. La grande majorité des jeunes anticipent et désirent tout de même une famille conventionnelle d'enfants biologiques dans un couple hétérosexuel. « 35 ans, j'ai les deux enfants déjà là. Il y en a un autre qui arrive. Puis j'ai ma petite maison avec ma petite terre à bois, puis j'ai ma job puis je travaille. Je mets de l'argent dans mes REER puis tout. Petite vie là. » (Matéo). Dans ses formes marginales, Coralie, comme anarchiste, est très ouverte aux multiples modèles de la famille : recomposée, plusieurs parents, monoparentale, conventionnelle. Véronique, avec son implication dans les milieux qui promeuvent la diversité sexuelle, se montre tout aussi disposée à expérimenter des nouveaux modèles familiaux.

[Je veux] quand même plusieurs [enfants]. Genre quatre, cinq, là, peut-être plus, là. Je ne me vois pas nécessairement les avoir avec la même personne. Je ne suis pas supposée dire ça, parce que là j'ai un chum, puis je devrais dire : « Ah, je veux avoir des enfants avec lui ». Mais tu sais, on va être réaliste dans la vie. [...] C'est ça que je disais tantôt, d'avoir des enfants avec un père homosexuel, tu sais, d'avoir deux, trois avec un

père, ou différents pères homosexuels que je sais qu'ils sont des bons pères. Puis ça, ça me ferait, mais, un grand bonheur ! Parce que tu sais, c'est plus compliqué pour les hommes homosexuels d'avoir des enfants. Puis il y a tellement de modèles. (Véronique)

Si pour Jessica la famille représente l'institution qui donnera un sens à sa vie, plusieurs autres répondant(e)s qui ne la placent pas au cœur de leur projection affirment néanmoins que les enfants seront leur « principale préoccupation » (Matéo). Dagenais (2000) nous rappelle d'ailleurs que le rapport à la parentalité s'est transformé. Devenir parent ne consisterait plus à élever des êtres qui appartiendraient à une communauté universelle comme dans la modernité, mais s'inscrirait plutôt dans une démarche narcissique et expérientielle. En entrevue, certain(e)s jeunes n'hésitent pas à parler de « mes enfants à moi » (Katy), ou de dire qu'ils vont « faire [leurs] enfants » (Joséphine), ce qui place l'individu au centre du projet d'enfant. Les enfants sont aussi relégués au statut de « projet parmi d'autres » dans la trajectoire anticipée, ce qui renforce le rapport électif à la famille. D'ailleurs, ce rapport à la famille s'est installé dès la génération des parents des baby-boomers et se reproduit depuis, comme nous le rappelle Dagenais (2000), en se basant sur *La génération lyrique* de François Ricard (1992) :

Ayant grandi pendant la crise et la guerre, les parents des baby-boomers ont fait l'expérience d'un monde effondré, expérience décisive dans ce que sera l'après-guerre. Le soupir de soulagement que pousseront après la guerre les jeunes en âge de procréer ne les portera pas à redécouvrir le monde, mais les ramènera à eux-mêmes. Ils auront une vie construite à l'aune du bonheur familial, toute consommatoire. (Dagenais, 2000 : 223)

Il n'est toutefois pas clair que la consommation soit si centrale dans les projections des jeunes rencontré(e)s. En effet, Francis fait preuve de frugalité et de simplicité dans sa vie actuelle et dit qu'il entend poursuivre dans ce sens. Véronique veut trouver le sens de sa vie dans des plaisirs qui ne passent pas par la consommation. Jessica remet en question le productivisme et la consommation. Le changement du rapport à la famille dans la société contemporaine dont parle Dagenais est bien présent dans les entrevues et semble être généralisé, mais le rapport à la consommation l'est moins. Probablement que les mentalités ont cheminé depuis *la génération lyrique* des baby-boomers, notamment en raison des débats entourant les changements climatiques, les continents de déchets dans les océans, etc.

3.6.4 La propriété

L'accession à la propriété est une finalité pour un grand nombre de jeunes (12). Elle symbolise pour eux la paix, l'autonomie et l'indépendance. « [À Château-Richer,] tu es dans le bois, tu as tes petites affaires, tu es tranquille. J'ai la paix » (Kevin). Dans la même veine, Stéphanie : « T'as pas à être dépendant du propriétaire pour faire tes affaires. Tu n'as pas besoin de demander : "Pourquoi je ne peux pas le faire ? ", " Je peux-tu peindre ? ". Je veux peindre, je vais peindre ». L'accès à la propriété représente aussi un investissement pour bien des jeunes. « Si on revend, l'argent va comme nous revenir dans nos poches, puis tu vas pouvoir aller faire quelque chose d'autre après si tu veux. » (Stéphanie). Il en va de même pour Riel et Francis qui possèdent déjà une propriété dont la valeur s'insère dans d'autres projets : acheter une terre agricole, payer une formation de pilotage. Quant à Véronique, qui compte ouvrir une auberge de jeunesse, la propriété est au cœur de son projet futur puisqu'il est le moyen par lequel elle entend gagner sa croûte. Pour d'autres (Matéo, Charles, Katy) elle correspond seulement à l'idée d'une vie « normale ». Par contre, pour certain(e)s jeunes, elle n'a aucune valeur. Pour Noémie et Joséphine, qui envisagent une vie nomade, elle représente un souci qui ne les intéresse pas. Employé du communautaire, David ne prévoit pas avoir le revenu nécessaire pour devenir propriétaire et se voit toujours en colocation à 35 ans. À 55 ans, ça dépendra s'il en a assez de ce mode de vie.

3.6.5 Loisirs : voyage, amitiés, divertissements

Je regroupe les voyages, les amitiés et les divertissements dans une même catégorie des loisirs puisqu'ils occupent une fonction semblable pour les répondant(e)s. Il me semble que ce sont des institutions importantes pour les jeunes qui leur permettent d'équilibrer leur vie entre les contraintes du travail et de la famille, avec la possibilité de passer des moments ludiques avec des personnes significatives ou de vivre des expériences inédites. Beck et Beck-Bernsheim nous rappellent que « l'image idéale transmise par le marché du travail est celle d'un individu complètement mobile qui se considère comme un de ses rouages fonctionnels, flexibles, compétitifs et ambitieux, prêts à

mépriser tous les engagements sociaux liés à son existence et à son identité. » (1995 : 6). Mais la très grande majorité des jeunes rencontré(e)s n'est pas prête à un tel sacrifice, tout aussi impopulaire dans le reste de la société québécoise. En effet, Mercure et Vultur (2010 : 93) constatent que seulement 12% de la population donne au travail une primauté sur les autres activités de leur vie. Les jeunes rencontré(e)s ne sont pas tombé(e)s loin de l'arbre !

Symétriquement, le révolutionnaire Comité Invisible, qui produit des essais sociopolitiques sur la société contemporaine, propose le contraire. L'amitié, c'est « une qualité de lien et une façon d'être dans le monde » (Comité invisible, 2014 : 196). L'important ne se retrouve pas dans le travail ou une éventuelle société abstraite et extérieure, mais plutôt dans la production collective d'un monde entre ami(e)s. « Construire un monde, c'est élaborer un ordre, faire une place ou pas, à chaque chose, à chaque être, à chaque penchant, et penser cette place, la changer s'il le faut » (Comité invisible, 2014 : 190). Il me semble que le voyage et l'amitié participent à la création d'un monde, à la manière de l'habiter, qu'ils lui donnent un sens profond et sont vus comme indispensables à une majorité de jeunes. D'ailleurs, ces résultats sont conformes avec l'injonction au plaisir qui caractérise l'idéologie individualiste.

[L'individu] *fonde ses liens affectifs sur le principe de plaisir*, sur la jouissance, l'hédonisme, le *carpe diem*, donc qu'il vive pleinement sa vie dans le présent. Mieux, cet appel implique que chacun, rejetant la monotonie de la quotidienneté, recherche la passion, la sensation, le sentiment, le sensible, le sensitif, l'émotif, l'affectif, le sincère, l'authentique, l'aventure. [en italique dans le texte] (Bajoit, 2007 : 254)

Le plaisir étant à la fois recherché et valorisé dans la société contemporaine, rien de plus normal que les jeunes lui octroient une grande place.

Par contre, au moment d'en parler, les répondant(e)s séparent généralement loisirs, ami(e)s et voyages. Si ces activités possèdent une unité fonctionnelle, l'expérience vécue diffère, d'où la différenciation que font les jeunes dans l'entrevue. Les amitiés se situent dans le temps du quotidien, du cyclique, de la stabilité et de la répétition. Les loisirs leur sont associés, mais n'ont que peu de valeur intrinsèque, c'est-à-dire que lorsqu'on demande aux jeunes ce qui sera important pour eux à 35 ans, les ami(e)s sont invoqué(e)s et parfois

associé(e)s à des activités particulières. Mais à l'inverse, ces activités ne possèdent pas de centralité en elles-mêmes qui puisse équivaloir aux amitiés. Elles ne sont donc jamais mentionnées sans les ami(e)s. David fait figure d'exception et spécifie l'importance qu'il accorde aux jeux vidéo. Il s'agit d'une passion pour lui. On peut imaginer que la même chose pourrait éventuellement se retrouver chez d'autres, en lien avec des activités comme la musique, l'équitation ou d'autres activités solitaires qui relèvent d'une passion personnelle. Mais outre le cas particulier de David, c'est la qualité du lien social à laquelle les répondants accordent une importance primordiale.

Quant au voyage, il établit une brèche dans le déroulement quotidien. C'est ce moment inédit que recherchent les jeunes, avec la curiosité et la découverte qui lui sont souvent accolées. Le voyage participe à un horizon normatif partagé, joue le rôle d'un rite de passage pour plusieurs jeunes. « Sinon, je te dirais que je voudrais vraiment ça voyager. Je ne suis pas encore sorti du pays, j'ai pas voyagé. J'ai 23 ans, puis j'aimerais ça faire mon baptême de l'air puis aller me promener un peu à travers le monde là. Tu sais, découvrir les places. Mais ça c'est un peu un rêve qui est comme un peu inné. » (Riel). En général, les loisirs représentent de bons moments entre ami(e)s. Les contraintes sociales liées à la performance, au stress, à la déférence à une autorité coercitive (patronale), ou au fait d'être à la disposition d'autrui disparaissent dans ces moments. En ce sens, il est intéressant de voir que les deuils, les conflits conjugaux ou entre ami(e)s ne sont pas soulevés en entrevue et qu'un imaginaire de bonheur prend toute la place de ces divers moments hors travail.

3.6.6 Le bénévolat et l'engagement social et communautaire

J'ai interrogé les jeunes par rapport à leur intention de s'impliquer socialement, par du bénévolat ou en participant dans des organismes communautaires. Cette question cherchait à comprendre leur disposition à consacrer une partie de leur temps pour des activités qui ne comportent aucun retour matériel (aide réciproque, compensation monétaire). Elle visait à observer le rapport que peuvent entretenir les jeunes avec la société plus

large à travers leurs expériences actuelles et leurs intentions futures de bénévolat.

Il appert que peu de jeunes (Coralie, Riel) réfèrent à des collectifs intangibles comme « la société » en parlant au bénévolat. Coralie associe directement son avenir personnel au monde. Dès que l'entretien aborde son futur, elle enchaîne avec le collectif : « On n'est pas dans une société viable tu sais. Par rapport au futur, je ne suis pas *so well* optimiste. Genre moi je m'attends [à ce] que ça puisse péter [d'ici] 2 à 30 ans. » (Coralie). De son côté, Riel adhère, sans le nommer dans ces termes, à un idéal qui rappelle la solidarité organique de Durkheim, dans laquelle l'entraide entre inconnus bénéficie à l'ensemble et dont tou(te)s s'en sentent responsables.

Moi, j'ai l'impression qu'on est une collectivité, peu importe à quel niveau. Que ce soit dans la région, dans la province, dans le pays ou même dans le monde. Puis j'ai l'impression qu'il faut tous qu'on fasse un peu, qu'on mette un petit peu de nous-mêmes là-dedans pour essayer de faire de quoi qui roule bien. Fait que, que ce soit des gestes niaisés comme le recyclage ou le compost, ou bien juste de faire attention à ce qu'on consomme, d'essayer d'être écologiquement intelligent. [...] Je trouve que c'est pertinent de faire ça parce que je trouve que c'est de s'aider l'un l'autre sans rien faire de particulier. (Riel)

La majorité des gens qui s'impliquent et prévoient poursuivre le bénévolat dans l'avenir se représente l'activité seulement dans sa dimension interpersonnelle : des gens qu'on ne connaît pas nécessairement ont besoin d'aide et le bénévolat permet de la leur fournir. Les intentions de bénévolat des jeunes reconstru(e)s vont autant vers les organismes communautaires que les bibliothèques municipales, les scouts, l'aide humanitaire, des comités de parents dans les écoles des enfants ou les comités de quartier où on habite. Stéphanie conçoit bien aider les autres par le biais de dons monétaires aux organismes qui la sollicitent.

Trois jeunes (Francis, Jessica, Kevin) n'ont pas de volonté actuelle de s'engager. Francis a eu une « mauvaise expérience dans le passé ».

Dans le fond, j'ai été un moment donné dans un, ici [au village], un festival qu'ils font, là. Ils avaient besoin d'un barman, puis j'ai fait mon cours de bar et sommelier. Fait que je me suis dit "Je vais y aller". Mais je me suis ramassé avec une madame assez âgée qui ne savait pas comment ça marchait, qui me gérait. Fait que là, moi, ça m'a choqué. Fait que j'ai dit "Non, je ne me ferai pas gérer par quelqu'un qui n'est pas compétent, pour [faire] du bénévolat". (Francis)

Suite à son expérience désagréable, il préfère aider des ami(e)s. Il y prend plus plaisir et quand il aura besoin d'aide, il saura vers qui se tourner. Jessica, de son côté, voit une incompatibilité entre la famille et l'engagement communautaire puisqu'elle manquera de temps. Kevin trouve que c'est un pansement sur une jambe de bois et prévoit plutôt une implication politique qui attaquera la racine du problème.

3.6.7 Rejet de la carrière, de la consommation et de la propriété

Deux jeunes affichent un scepticisme ou une méfiance envers les idéologies ou la carrière et se distancent face aux idéaux de performance et de consommation (Coralie, Jessica). Leur projection dans l'avenir est alors plus laborieuse, puisque le trio « carrière, consommation et propriété » se retrouve disqualifié. La faible adhésion de ces personnes à ces aspirations largement partagées réduit alors nettement la projection qui, dans le cas de Jessica, ne portait que sur la famille (si le couple dure).

3.7 Projection dans un demain identique

Étonnamment, lorsque les jeunes parlent de ce que pourra être leur vie à l'âge de 35 ans, de 55 ans et de 75 ans, la majorité dépeint un futur presque identique au présent. À l'exception de Coralie, le changement du monde n'est pas pris en compte au moment de se projeter dans l'avenir individuel. Le graphique « projection à l'aide des proches » démontre bien cette manière d'imaginer son futur-avenir dans un monde, c'est-à-dire un contexte social, économique, politique, technologique et environnemental qui serait identique au présent.

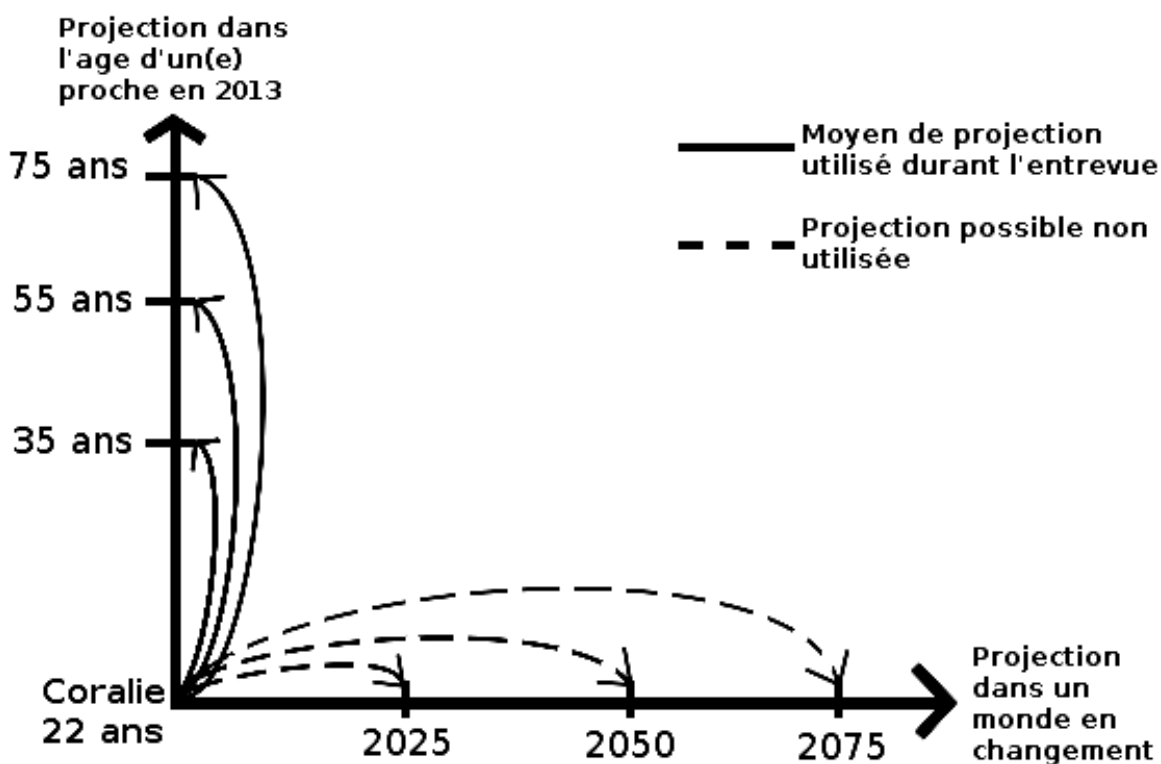
3.7.1 Les personnes de références

Pour se projeter dans l'avenir, les jeunes se réfèrent à différentes figures, comme ce cousin de 35 ans qui a une vie familiale bien remplie. Ils et elles supposent que leur vie sera semblable à celles de ces personnes de référence.

Tu sais, à 35 ans, je vais avoir des enfants, puis là, ils vont aller à l'école. Puis là, je vais avoir un emploi, puis Cédric va avoir un emploi. Puis... c'est ça, tu sais, on va, on va être dans notre routine, tu sais. Mon demi-frère, il

a 35 ans, tu sais. J'imagine un truc similaire à ça là. On a notre quotidien puis c'est gérer heu... tu sais, les crises de nos enfants. (Jessica)

Projection à l'âge des proches dans un monde identique



Lorsqu'ils imaginent ce que sera leur vie vers 55 ans, les jeunes se réfèrent à ces modèles que sont leurs parents qui ont à peu près cet âge. Bien que Sonia analyse la fatigue de sa mère et s'attend à avoir sa claque du travail à cet âge, elle conçoit néanmoins le monde du travail et des loisirs en 2050 comme très similaires à ce qu'ils sont actuellement.

Bien je pense que à 55 ans, c'est un peu l'âge que les enfants vont être rendus des jeunes adultes donc je pense que ça va être de les épauler pour heu, partir leur début de vie. Puis heu... je ne sais pas, non je ne sais pas. C'est un peu comme mes parents, c'est difficile de, de penser à ça, 55 ans. Je pense que, tu sais, je regarde beaucoup les adultes, bin les adultes de mon entourage, mettons, je regarde ma mère, justement l'amie de ma mère. Puis je trouve justement un peu que la vie qu'elles ont présentement, [...] je trouve qu'elles restent un peu trop chez elles. Mais je sais qu'elles auraient le goût de faire plus de trucs, mais que c'est le travail qui devient, tu sais, qui fait en sorte qu'elle rentre chez eux puis qu'elles sont fatiguées. Puis bien, moi, c'est quelque chose que j'aimerais passer par-dessus. Puis heu.... bien, je pense, je ne vois pas pourquoi à 55 ans je deviendrais une solitaire heu qui part vivre en ermite dans le bois ou autour du monde. Fait que je pense que ce sera encore la famille [qui sera importante]. Puis j'imagine que je vais commencer la retraite à 55

ans puis me faire des petits,... des petits projets là. Me connaissant, je vais être tannée rendue là. (Sonia)

Imaginant leur vie à 75 ans, ce sont les grands-parents qui sont évoqués comme référence. Ils et elles sont rendu(e)s à l'âge du tricot, des cartes et du bénévolat.

Au jour le jour, ça risque de ressembler à la vie de mes grands-parents, ou de mes oncles de mes parents. Ils ont une vie assez au jour le jour, justement. C'est des gens, justement, qu'étant donné qu'ils n'ont plus de travail, leur enfant est placé, tout. C'est des gens qui ne se limitent plus à rien. Eux autres se disent, « bon, un matin, on descend à telle place, on va faire telle chose ». Il n'y a plus rien qui les arrête. J'espère que ça va être aussi spontané que ça [claquement de doigts]. J'aimerais bien ça que ce le soit en fait : bon, je me lève un matin, j'ai rien de prévu, absolument rien. J'établis un plan de match, je décolle. J'aimerais ça, tu sais. C'est sûr que je suis un gars routinier un peu. Mais là, rendu là, je pense que je vais avoir l'opportunité, j'espère pouvoir me lancer dans des petites frivoleries. (Riel)

Chacun de ces proches incarne un exemple de ce que pourra être la vie de la personne lorsqu'elle sera rendue au même âge. La projection dans l'identique ne prend alors pas en compte d'éventuels changements à venir dans la société. On parle comme si les foyers de personnes âgées, une création pourtant récente, devaient être encore d'actualité dans 50 ans.

Ils ont déjà réussi à rendre les maisons de vieux cool, fait que je me dis que si elles sont déjà cool à notre âge, ils vont faire des maisons de vieux vraiment plus cool. Je vais peut-être aimer ça. Ça va me rappeler les colonies de vacances. Ouais, dans le fond, moi tu sais, sur le bateau, je suis dans un petit espace fermé. Si j'allais vivre là, ça me rappellerait sûrement ma jeunesse. (Joséphine)

Le souci du détail est intéressant. Elle voudrait s'occuper de la bibliothèque parce qu'elle ne sait pas jouer aux cartes, les deux premières activités qui lui viennent en tête à cet âge. Ensuite, elle ajoute qu'au lieu des tournois de bridge, « ça va être des tournois de Donkey Kong, parce que ça va être le monde des jeux vidéos qui vont être rendus là » (Joséphine). Mais elle préférera quand même les livres. Dans sa projection, on retrouve la même forme sociale de ségrégation des personnes âgées que nous avons mise en place durant les 50 dernières années, mais avec des gens légèrement différents au plan des intérêts. Lorsque des jeunes (Francis, Véronique) s'élèvent contre les « pacages à vieux » (Francis), c'est pour vouloir héberger leurs parents chez eux, faire un accroc dans la trame qu'ils envisagent eux aussi toujours dominante dans 50 ans. Cette forme de projection personnelle

dans un monde identique au présent pointe vers une certaine domination du présent sur ses versants passé et futur, ce qui semble bien appuyer la thèse du présentisme de François Hartog (2012).

3.7.2 L'inertie identitaire

Le changement identitaire qui accompagne le vieillissement est peu considéré par les jeunes participant(e)s, ce qui est particulier, voire paradoxal. Leurs réponses recourent une impressionnante étude en psychologie de Jordi Quoidbach, Dean Gilbert et Timothy Wilson (2013). Pour mesurer le changement identitaire, ils avaient demandé à des personnes entre 20 et 65 ans quels seront leur groupe de musique préféré dans dix ans et le prix du billet qu'ils et elles seraient disposé(e)s à déboursier pour le voir, leur met préféré dans dix ans et ainsi de suite pour une série de variables. Ensuite, ils ont demandé aux répondant(e)s quel était le groupe de musique qu'ils et elles préféraient il y a dix ans et le prix qu'ils étaient disposés à payer pour aller les voir, le met favori à l'époque et ainsi de suite. Ils observent que le changement objectif de la personnalité, des valeurs et des préférences entre le moment passé et le présent est toujours beaucoup plus élevé que celui anticipé en regard de l'avenir.

Ainsi, ces chercheurs remarquent que les gens savent avoir changé dans le passé, mais qu'ils pensent toujours avoir désormais atteint leur maturité identitaire au moment de l'enquête, peu importe leur âge. Or, la sous-estimation du changement identitaire attendu est toujours considérable par rapport à ce qui est observé. Les chercheurs remarquent aussi que les personnes de 20 ans changent beaucoup plus que celles de 60 ans. Mais quel que soit l'âge, on a chaque fois l'impression qu'aujourd'hui est le moment où l'on cesse de changer !

Les jeunes rencontré(e)s parlent en tenant pour acquis qu'ils et elles ne vont pas changer de goûts ni de valeurs pour le reste de leur vie. Ces résultats font directement écho à la sous-estimation du changement identitaire mesuré par Quoidbach *et coll.* L'estimation du changement identitaire demande une double opération : celle de retourner dans son passé pour évaluer sa propre transformation avant d'effectuer un bond en avant et d'anticiper le change-

Changement prédit et reporté sur une décennie

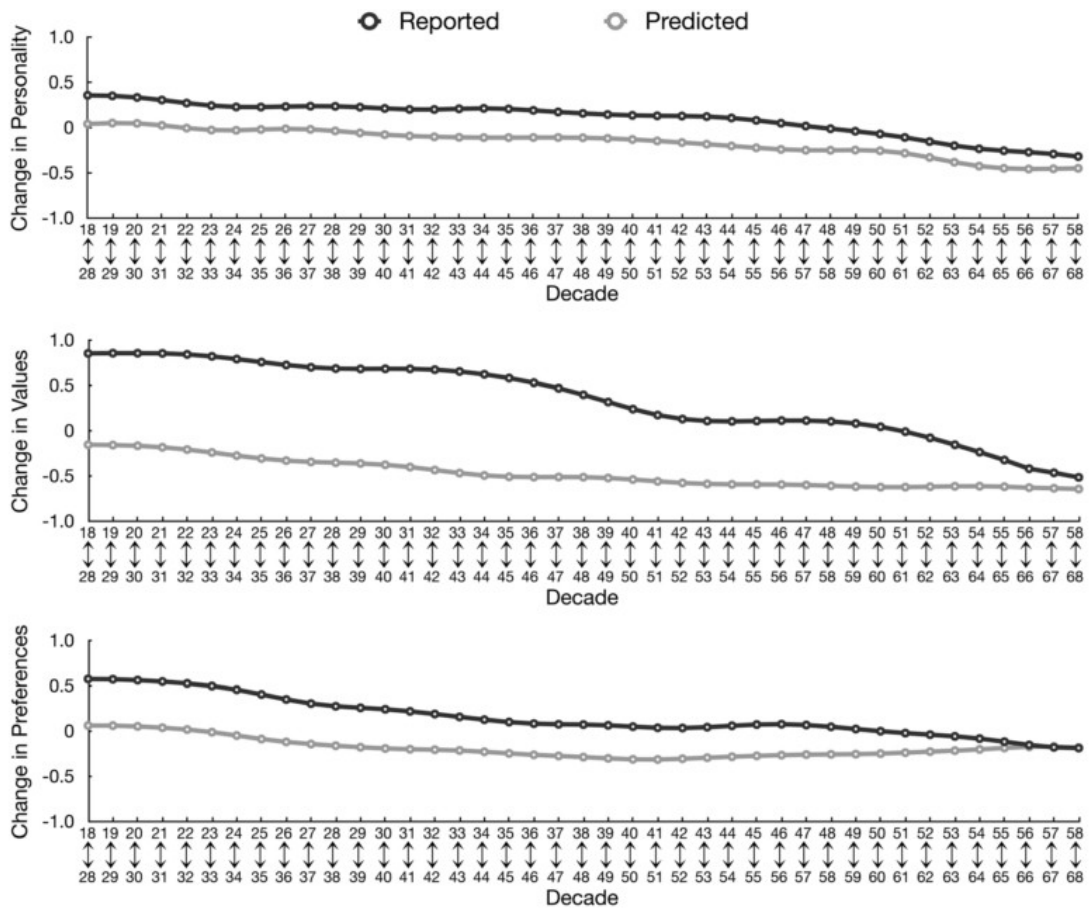


Fig. 1. Standardized predicted and reported changes across decades in study 1 (top panel), study 2 (middle panel), and study 3 (bottom panel). The graph shows moving averages smoothed with a 4-year Gaussian filter. Additional information about this figure can be found in supplementary text 4.

(Quoidbach, Gilbert et Wilson, 2013 : 97)

ment à venir. Le fait que, rendus à 55 ans, les jeunes auront deux fois et demie l'âge qu'ils ont au moment de l'entrevue complique encore plus cette estimation. Cette perception de la permanence de leur identité se prolonge dans le monde. Avec cette perception d'une personnalité immobile dans un monde qui demeurera semblable, nous avons deux facteurs qui appuient la thèse du présentisme (Hartog, 2012).

3.8 Trois types de projection chez les jeunes

On a vu au chapitre deux que Daniel Mercure (1995) avait identifié cinq types de projection dans l'avenir. Les *fatalistes* et les *prévoyant(e)s* maintiennent une « perspective dominante de conservation du présent » (Mercure, 1995 : 84), qui consiste en un fort sentiment d'insécurité et une impression de ne

posséder que peu d'emprise sur le cours des événements qui influencent sa vie. Les gens correspondant à ce profil ne font que peu ou pas de plan de vie. À l'inverse, les personnes *continuistes*, les *étapistes* et les *possibilistes* ont une « perspective dominante de conquête » (Mercure, 1995 : 84), c'est-à-dire la volonté de « *créer un présent autre et de produire leur histoire dans le sens désiré.* » [italique dans le texte] (Mercure, 1995 : 87). Un fort sentiment de sécurité et de contrôle sur leur destinée émane du discours des personnes correspondant à ces types.

3.8.1 Possibiliste

Parmi les jeunes rencontré(e)s, seul Kevin s'inscrivait dans la prospective *possibiliste* : avenir ouvert, défis multiples, il se considère maître à bord de son existence. Son plan d'avenir, vaste, soigneusement planifié et abondamment détaillé, est organisé autour de la carrière.

À court terme, [...] bien comme je te disais, je fais le certificat en œuvres marquantes. Donc j'en aurais probablement pour un an. Ensuite, je pense que je resterais à Laval, ou j'irais à Montréal dépendant des opportunités qui se présenteraient à moi. Rendu là, ça va être de décider : « [...] je m'en vais en économie. Où je fais le bac ? ». Puis si je fais le bac à Laval, il faut absolument que je me classe dans les *honour students* [...]. Ça te permet à ta 3e année de bac d'accéder aux cours de maîtrise directement. Il faut que tu aies des A partout. [...] À partir de là, c'est de décider est-ce que je travaille dans une banque, est-ce que je m'en vais dans le gouvernement, je fais tu quelques affaires en attendant pour compléter ma maîtrise ? Sur quoi ? Je ne sais pas encore. C'est avoir quelque chose de concret qui peut aider [la société]. [...] J'aimerais ça aller au doc aussi. (Kevin)

Et il poursuit avec son double projet de carrière :

Par exemple, si j'allais à la banque du Canada, puis je finissais par travailler là, c'est sûr et certain que je veux travailler comme professeur à l'Université d'Ottawa qui est juste à côté. Donc tu travailles à la maîtrise, au doctorat, tu fais toutes tes études dans le domaine financier du Canada, exemple à la Banque du Canada, puis tu enseignes là-dedans. [...] Comme je te dis, je n'hésiterais pas à faire deux jobs, admettons un 60-70 heures de travail par semaine. Ça ne me dérangerait pas, parce que c'est [...] interrelié. [...] Donc ce n'est pas vraiment de la job. Il y a des choses... que ça te passionne, tu travailles avec ça, puis ton 70 heures, tu le fais comme ça [claquement de doigts], à la fois à l'université et au travail. (Kevin)

Il était cependant à l'aube de ses études universitaires et l'ensemble de son plan dépendait d'une réussite scolaire exemplaire qui lui permettrait ensuite d'atteindre les fonctions visées.

3.8.2 Étapistes

Quatre répondant(e)s (Noémie, Francis, Riel, Véronique) peuvent être situés dans la catégorie des *étapistes* : ces jeunes prévoient les différentes phases de leur vie avec un certain nombre d'attentes et envisagent une progression qui s'inscrit dans un plan d'ensemble organisé autour de la famille, la propriété et l'emploi. Les projets s'inscrivent pour eux dans un temps court et moyen, mais certaines considérations du temps long ressortent des projets déjà planifiés.

Moi je suis déjà en train de planifier ma retraite. Je fais partie des rares jeunes qui font ça, selon moi. Je me suis acheté un duplex dernièrement, au mois de juin dernier. [...] Sinon, bien c'est ça, une vie de couple avec des enfants, une carrière, quelque chose de « normal ». [...] C'est sûr qu'éventuellement, j'aimerais habiter sur une petite terre, avoir une petite entreprise agricole puis pouvoir vivre un peu de la terre. [...] C'est sûr que là [en ce moment], je *clear* mes dettes d'études sur le plus vite possible [...]. Puis après ça, [...] je me mets une petite mise de fonds puis je m'achète [un autre bloc appartement]. Puis après ça, quand qu'on [va] arriver trop serré dans l'appartement à cause des enfants qui [vont] apparaître [...] bien là, déménager, justement, sur une terre. [...] Je vais probablement faire ma maison, avoir une grande salle pour les partys de famille, Noël, Pâques et tout ça. Puis à côté de cette salle-là, j'aurais un appartement pour un de nos parents ou un couple de parents, dépendant. Comme mes grands-parents, ils ont enterré leurs parents, fait que je veux faire pareil. (Francis)

Noémie a aussi un plan sur plusieurs années qu'elle conserve flexible. Travailler en Suisse et voyager en Europe, suivre un cours de méditation et une formation complémentaire en sciences infirmières en situation d'aide humanitaire. Elle a un plan avec des étapes, des dates de réalisation, tout en voulant conserver une certaine flexibilité et s'imposant la contrainte de ne pas trop se projeter loin dans le futur.

Sincèrement, j'ai fait un petit plan pour les cinq prochaines années qui est flexible, puis ça peut changer. [...] Puis suite à ça [au-delà de cinq ans], je ne veux pas faire de plan parce que, tu sais, j'arrête pas de dire que c'est flexible puis nanana, mais je me fais des attentes, moi-même, pareil. Fait que j'essaie de ne pas trop aller loin dans le... dans mes plans pour ne pas, pour ne pas, après ça, être déçue si je ne fais pas tout. (Noémie)

3.8.3 Continuistes

La grande majorité des répondant(e)s (10) tiennent un discours qui les rapprochent de la catégorie des *continuistes* : ces jeunes croient que les choses se poursuivront telles quelles, avec des changements qui viendront en

temps et lieu, en fonction de leurs envies du moment et des opportunités, toujours plurielles, qui se présenteront. Ils et elles affichent

une certaine *maîtrise du présent*, du moins au niveau des représentations, adoptant un ensemble de fins assorties de moyens orientés vers la *production d'un présent autre et l'absence d'un système de gestion à long terme de leur avenir*, du moins sous forme de projet. [italique dans le texte] (Mercure, 1995 : 91).

Sans réelles craintes face à l'avenir, ils et elles sont satisfait(e)s de leur situation actuelle et ne voient pas ce qui pourrait venir perturber leur vie. Ces participant(e)s font des projets à court terme et espèrent améliorer leurs conditions de vie. Ils ont certains rêves par rapport au futur, mais n'ont pas pour autant identifié de moyen pour les réaliser.

[Mon avenir], c'est très très très changeant, je t'avouerai. [...] À court terme, [...] je sais que j'ai de la job toute la semaine prochaine. Puis je sais que je vais voir ma famille à Noël. Je sais qu'en revenant de la Gaspésie, j'aimerais ça appliquer dans une voilerie pour être apprentie. J'ai comme envie de me diriger plus vers les bateaux, tranquillement, parce que c'est vraiment quelque chose qui me fait tripper. [...] Dans un avenir moyennement à court terme, peut-être m'acheter un char. Mon copain est maréchal ferrant, on voudrait peut-être ferrer des chevaux. Puis là il me monterait comment faire. Mais mettons à long terme, pfffff, je ne sais pas pantoute ! Je sais qu'un jour je vais avoir envie de quitter la ville. En fait, c'est pas tant de quitter la ville qui me gruge, c'est de subvenir à mes besoins primaires. Tu sais, là je suis dans un mode de vie où est-ce que je ne surviens pas à mes besoins primaires moi-même. Si tout pète demain matin, je suis dans la marde. (Coralie)

Je remarque deux figures de continuistes. Il y a d'abord ceux et celles qui, comme Coralie, n'ont pas une idée claire de leur futur et disent voir « au fur et à mesure ». L'autre type de continuistes se retrouve chez ceux et celles (Katy, Matéo et Charles) qui veulent fonder une famille, acquérir une maison et avoir un emploi, mais chez qui tous ces désirs ne sont pour l'instant que des rêves.

3.8.4 Continuisme et jeunesse

Au plan individuel, l'ensemble des jeunes rencontré(e)s pense encore avoir toutes les cartes en main. Toutes les possibilités leur paraissent possibles. La très grande majorité des 20-25 ans n'a rien à perdre en matière de style de vie (travail, loisirs) ou matériellement (économies, propriété), pour la plupart aux études et occupant tou(te)s des emplois qu'ils et elles comptent éventuellement abandonner. Ces jeunes s'inscrivent encore dans cet

interstice entre l'adolescence et l'âge adulte, soit une période accompagnée de ses contraintes, de ses possibilités et de peu de responsabilités. Dans ce sens, les deux jeunes qui possèdent une propriété et travaillent à temps plein ont une perspective de conquête *étapiste* avec au moins un projet d'envergure articulé à d'autres projets périphériques.

La présence d'une forte majorité de continuistes dans mon corpus me semble symptomatique de l'affaiblissement des institutions – famille, travail, religion, tradition, politique – qui, durant la modernité, contribuaient à orienter ou à déterminer la projection de soi dans le futur (Gagné et Dupont, 2007). Guy Bajoit (2007) y voit d'ailleurs le passage d'une société contraignante dictant les conduites à ses membres (telle qu'étudiée par Freud) à la contemporaine fatigue d'être soi (Ehrenberg : 1998), où l'individu s'épuise dans la production autonome de son identité. Dans un contexte où l'indétermination des rôles va croissante, alors que l'individu est sommé de se définir, on comprend bien que le temps de la jeunesse, qui se caractérise par le fait que l'avenir soit « tout ouvert » et qu'on ait le sentiment de n'avoir « rien à perdre », soit caractérisé par l'adoption d'un ethos continuiste, lequel est de loin le plus présent que les autres types analysés par Mercure (1982).

3.8.5 Types absents : Prévoyant(e)s et fatalistes

Les *prévoyant(e)s* et les *fatalistes* (Mercure 1982 ; 1995) qui vivent un sentiment d'insécurité et ont l'impression de ne posséder que peu d'emprise sur le cours des événements qui influencent leur vie ne sont pas apparus dans mon échantillon. On pourrait penser que je n'en ai pas rencontré puisque quelqu'un de complètement blasé qui n'attend plus rien de la vie est peu susceptible de répondre à un appel comme celui que j'ai lancé pour recruter des répondant(e)s²⁸. Cependant, Mercure (1995) en avait rencontré 26 durant son enquête, soit plus du quart de son échantillon. Je pense donc que le seul fait d'être blasé et de ne pas se projeter dans l'avenir suffit à expliquer l'absence de ces types dans mon échantillon. Il me semble qu'on puisse expliquer en partie l'absence des fatalistes et prévoyant(e)s par le fait que le futur des jeunes ayant participé à cette recherche(e)s n'apparaît

28 Voir l'annexe B.

pas encore scellé. Pourtant, même les deux jeunes particulièrement éprouvé(e)s durant leur fin d'adolescence par la dépendance à certaines drogues ou par des troubles de santé mentale affichent un optimisme devant leur futur.

Je pense que le concept d'épreuve de Danilo Martuccelli peut nous aider à expliquer l'absence des *prévoyant(e)s* parmi les jeunes rencontré(e)s. « Les épreuves sont [...] les défis divers, socialement produits, inégalement distribués, que les individus sont contraints d'affronter. Et comme c'est le cas lors de toute épreuve, les individus peuvent, en se mesurant à elles, « réussir » ou « échouer ». Les épreuves ne sont donc pas « indépendantes » des positions et des états, mais elles sont hétérogènes au sein d'une même position et d'états semblables. » (2004). Deux jeunes rencontré(e)s ont eu un parcours plus difficile que les autres. Un répondant souffre d'une maladie mentale qui lui a été diagnostiquée à l'adolescence et pour laquelle il est médicamenté. L'autre connaît une situation familiale difficile, en plus d'appartenir à une minorité sexuelle et d'avoir des problèmes de toxicomanie l'ayant conduite en cure de désintoxication. Ces répondant(e)s sont dans une situation plus précaire que les autres. Pourtant, dans les deux cas, les difficultés sont, de leur avis, sous contrôle, voire surmontées. Ces jeunes considèrent que les épreuves auxquelles les expose l'âge adulte relèvent d'un type distinct à celles traversées dans le passé, ce qui leur permet de rester optimistes devant le futur malgré les épreuves de l'adolescence.

Il me semble que pour devenir *prévoyant(e)* ou fataliste, il faut vivre une série d'échecs devant différentes épreuves qui peut amener certains individus à refermer leur prospective et à abandonner la partie²⁹. Or les répondant(e)s rencontré(e)s ont tou(te)s 25 ans et moins et me semblent

29 On pense ici, par exemple, à un jeune qui, arrivant à la trentaine, jetterait l'éponge. Les études ne lui auraient pas offert les résultats souhaités, lui renvoyant une image inférieure à ses aspirations. Au travail, il aurait détesté son expérience. Inlassable militant durant la grève étudiante québécoise du printemps 2012, il n'aurait pas rencontré à la suite des événements le radical changement social qu'il espérait. Il aurait échoué en amour aussi. Dorénavant, et depuis quelques années, il se réfugierait dans les jeux vidéo. Aujourd'hui, une telle personne pourrait encore aspirer à l'amour, à la famille et à une vie significative, mais aucun moyen ne serait avancé pour y arriver. Désormais fataliste ou *prévoyant*, il se bercerait de rêves devant la console, se considérant fatalement malchanceux et protégeant son actuel confort des dangers d'autres échecs.

encore trop jeunes pour être arrivé(e)s à un tel état de désillusion. Ils et elles n'ont pas encore eu le temps de cumuler les défaites. Au contraire, les jeunes rencontré(e)s considèrent tou(te)s que leur futur demeure riche de possible et affichent un optimisme face à l'avenir. Quelques fois, lorsque la situation est plus difficile financièrement ou amoureusement, ils et elles se disent que leur situation est sur le point de se régulariser. La prochaine paie leur permettra de s'acquitter du solde de leur carte de crédit, la prochaine personne sera la bonne, etc. La cumulation des difficultés peut changer le regard sur l'avenir, paraissant hostile et échappant à la personne qui doit s'en prémunir. Mais les jeunes rencontré(e)s, semblaient encore trop jeunes pour avoir atteint un tel état de désabusement.

3.9 Courage et optimisme devant l'incertain

La réduction de l'influence des institutions - la politique, les traditions, la religion, la famille, le travail - entraîne l'incertitude de devoir s'orienter seul(e) dans un monde qui indique de moins en moins une direction précise aux individus. C'est caractéristique de notre époque : il faut s'y faire. « Nous n'avons plus guère d'espoir d'en sortir. De diagnostics d'abord plus ou moins apeurés, nous avons fait un pis-aller et finalement un principe de vie. » (Dumont, 2005 : 33). Pour certain(e)s jeunes, l'action de se projeter dans le futur est une manière de se rassurer, de se donner une direction : « Même si je suis en ethnologie puis qu'on est censés être, bien heu, hippie, puis bien, me laisser aller avec le *flow* puis toute, je suis une personne qui aime les plans. Ça m'aide puis ça me sécurise. » (Véronique). Et quand les plans sont mis en action, l'assurance s'accroît encore : « Je n'ai pas peur. Je sais où est-ce que je m'en vais. » (Francis).

Quand l'avenir est incertain et la difficulté des jeunes à s'y projeter plus forte, plusieurs choisissent pour finalité ultime la recherche d'un « bien-être » ou d'un « bonheur », quel que soit le vécu dans lequel ils s'incarneront. Ainsi on me dit qu'il faut être « ouvert au changement », « savoir saisir une opportunité » et « faire confiance à la vie ». Le rapport affectif, émotif à l'avenir est pratiquement unanime. Les jeunes espèrent, et sont optimistes, pouvoir être heureux quoiqu'il arrive.

À date, j'ai eu beaucoup de bonnes surprises dans le passé, pour le présent si on veut, qui était mon avenir dans le temps. Fait que je l'accueille [mon futur] à bras ouverts. Puis étant donné que j'ai quand même des plans de voyages, des plans d'études, mais aussi de travail, des opportunités, je suis très très enthousiaste, puis très fébrile par l'idée de l'avenir. (Riel)

Jessica, un peu plus inquiète, compte tout de même tirer son épingle du jeu : « Tu ne sais pas ce qui va arriver, fait que tu peux... tu sais, espérer des choses. Ouin, c'est peut-être entre l'angoisse et l'espoir. [...] L'espoir que, tu sais, tu sois heureux là-dedans, là, qu'importe ce qui arrive. » (Jessica). Plusieurs adoptent une certaine philosophie consistant à se dire qu'on appréciera le futur quoiqu'il apporte. Parfois, on ajoute qu'il est même hasardeux de se doter d'une prospective trop détaillée ou étendue puisqu'on s'expose d'autant plus à la déception.

Bien je pense que je m'entends bien avec mon futur, parce que je ne sais pas vraiment ce qu'il va être, mais je me prépare à l'aimer. Ouin. Parce que ça peut être plein de choses. Mais vu que je veux plein de choses, au final, ça peut faire vraiment n'importe quoi, puis que je sois bien pareil. C'est mieux que d'avoir un but, être « boqué », puis être malheureuse. Oui, je pense que je vais réussir à faire de quoi de bien quand même. (Joséphine)

On peut voir là aussi une éthique de la flexibilité qui est développée par nombre de répondant(e)s, comme s'il y avait une dialectique entre un monde devenu « liquide », flexible et changeant, et l'adaptation de la projection face à ce contexte, qui permet de jeter un regard réaliste, mais optimiste sur l'avenir. Il arrive que cette attitude consistant à demeurer optimiste, mais adaptable soit adoptée suite à un échec :

C'est [...] beaucoup ma déception par rapport [à un projet collectif]. Comme, je m'étais tellement dit que ça allait être comme ça, puis que finalement pour [...] le bien du collectif là-bas, puis ma santé mentale à moi, j'ai décidé de faire autre chose, tu sais. Mais ça m'a vraiment déçue parce que je m'étais vraiment projetée fort, je m'étais vraiment dit que c'était ça, tu sais. Puis j'étais tellement convaincue que je ne me trompais pas. Puis là, j'ai planté. Puis là, je me dis, je vais essayer de moins... oui, moins me projeter, mais plus me donner des grandes lignes. (Coralie)

L'échec d'un projet auquel elle accordait de l'importance l'a incitée à se repositionner devant l'indétermination du futur et à adopter à son tour une éthique du « *go with the flow* ». Coralie surmonte l'épreuve à travers un déplacement de ses projets et de ses attentes. On a déjà vu que Noémie ne

veut pas se projeter trop loin dans ses « plans pour ne pas, pour ne pas, après ça, être déçue si [elle] ne fait pas tout » (Noémie).

Ce recours régulier aux plans flexibles ou à la philosophie de trouver le bonheur quel que soit le développement de sa vie semble être une tactique des jeunes employée pour négocier l'injonction à s'autoréaliser dans un monde changeant. Elle permet, vis-à-vis de soi-même et des autres de conserver la capacité de se projeter et de se conformer aux injonctions sociales tout en acceptant d'avance que ses plans puissent dévier. Cette tactique permet d'harmoniser ses attentes avec la réalité qui se dépie progressivement et de revenir sur ses plans pour les ajuster à l'état des contingences en réduisant la *fatigue d'être soi* (Ehrenberg : 1998).

3.10 Influence de la scolarité, du genre et de l'orientation sexuelle sur la prospective

Au moment de l'analyse, je me suis demandé si l'orientation sexuelle, le genre ou le niveau de scolarité pouvaient avoir une influence sur la projection dans l'avenir. J'ai donc comparé l'horizon de la projection avec ces trois dimensions afin de voir si des différences marquées en ressortaient. Je n'ai observé aucune différence de l'orientation sexuelle sur la projection. Cette section les *Tableaux synthèses* sur lesquelles sont basées mes analyses sont disponibles en annexe C.

3.10.1 Scolarité

Comme l'avait déjà remarqué Daniel Mercure (1982 ; 1995), les catégories socioprofessionnelles ou dans ce mémoire le niveau de scolarité, est fortement lié à la projection dans l'avenir. Les résultats de Mercure illustrent que « la "maîtrise" de l'avenir, au niveau des représentations, augmente à mesure que croît le niveau socioprofessionnel. » (Mercure, 1995 : 95). Ensuite, trois facteurs expliquent que des gens puissent avoir une perspective dominante de conquête sans plan de vie, donc être des continuistes au lieu de possibilistes et d'étapistes. D'abord, « l'analyse du discours montre que la présence d'opportunités d'entreprise à long terme ou de possibilités de carrière est une condition presque nécessaire pour

l'élaboration d'un plan de vie. » (Mercure, 1995 : 100). Ensuite, bien que ça ne concerne pas les jeunes rencontré(e)s, le fait d'être en fin de vie réduit le nombre de projets. En troisième lieu, le fait d'être une femme « inactive sur le marché du travail ou de vivre un fort conflit entre le rôle professionnel et le rôle familial » (Mercure, 1995 : 100) peut expliquer la perspective dominante de conquête et l'absence de plan de vie. Inversement, « les informateurs qui présentent un plan de vie [...] sont à la fois actifs sur le marché du travail et de niveau socioprofessionnel intermédiaire ou supérieur. » (Mercure, 1995 : 101) .

Les jeunes rencontré(e)s qui ont poursuivi plus longtemps leurs études ont tendance à faire des plans de vie orientés vers certains buts, qui sont articulés à des moyens et dont la réalisation s'échelonne sur quelques années. Trois universitaires affichent une perspective d'avenir étendue – étagée ou possibiliste – tandis que seul Francis avec un diplôme collégial et Riel avec un diplôme secondaire ont une telle perspective. De plus, lorsqu'on regarde l'étendue dans le temps de la perspective, l'ensemble des universitaires ont un plan d'avenir à moyen terme (2 à 5 ans) ou à long terme (plus de 5 ans). Les jeunes avec un diplôme collégial se répartissent entre toutes les étendues de projection tandis que les jeunes ayant terminé leur scolarité avec le diplôme d'étude secondaire ou professionnel ont une projection à court (1 an) ou à moyen terme. On remarque donc une correspondance forte entre l'horizon de projection chez les jeunes et le niveau de scolarité atteint.

Scolarité / horizon

Scolarité	Court terme (1 an)	Moyen terme (2 à 5 ans)	Long terme (+ de 5 ans)
Université	0	3	2
Cégep	2	2	1
Secondaire/Professionnel	3	2	0

La variation dans la projection s'explique, selon Mercure (1980), par l'insécurité et l'incapacité à détenir les ressources financières nécessaires pour élaborer des projets dans l'avenir parmi les catégories socio-économiques plus défavorisées. Chez les étudiant(e)s, il appert que malgré

leur situation financière actuelle précaire, ils et elles ont le sentiment de maîtriser la situation et considèrent cet état comme passager. Pour cette raison, les jeunes rencontré(e)s n'affichent pas une perspective à dominante de conservation. L'ensemble du parcours scolaire s'inscrit dans un projet de longue durée. La personne accepte de sacrifier le présent pour obtenir plus tard un diplôme et toucher les avantages qui en découlent. Le choix de poursuivre des études implique d'emblée une perspective étendue. Au contraire, les jeunes qui s'empressent de trouver un travail et d'avoir accès à des revenus pour pouvoir en disposer à leur convenance – voiture, propriété, consommation discrétionnaire – inscrivent leur projection dans une temporalité plus courte. On peut supposer que cette projection étendue des jeunes qui ont entrepris de longues études précède ce choix et se transpose dans le reste de leur perspective d'avenir. Or Mercure remarquait

que, dans la société, les individus partagent des positions qui déterminent non seulement leurs possibilités de s'assurer une certaine sécurité d'existence et de s'approprier des biens rares, mais aussi, dans une large mesure, leurs possibilités de s'approprier l'avenir et de déterminer leurs propres finalités dans la vie. (1995 : 106)

À cet égard, il serait intéressant d'observer à quel moment les individus s'approprient une perspective temporelle puisque chez les jeunes que j'ai rencontré(e)s, elle est antérieure ou simultanée à l'entreprise d'études supérieures. Est-il réducteur de poser l'hypothèse d'une détermination de classe ? Je pense qu'il serait au contraire intéressant d'observer la mobilité sociale à l'aune de la perspective temporelle. Identifier des perspectives temporelles différentes à partir d'un même milieu socio-économique pourrait révéler des mécanismes rarement évoqués dans les théories de la stratification et de la mobilité sociale.

3.10.2 Genre

J'ai tenté de voir comment le rapport à l'avenir diffère selon le genre³⁰. Lorsqu'on regarde l'horizon de la projection, il n'y a pas vraiment de différence entre les hommes et les femmes. Au niveau du type de projection

30 Je suis bien conscient que les *Cultural Studies* ont ouvert un débat sur la binarité des genres afin d'introduire d'autres catégories : queer, agenre, bigenre ou polygenre. Par contre, dans mon échantillon, je n'ai rencontré que des jeunes s'identifiant aux catégories d'hommes et de femmes ; je m'en tiendrai donc à celles-ci pour mon analyse.

- possibilistes, étapistes, continuistes -, il n'y a pas non plus de différence notable. Quant à ce qui constitue le cœur des projets des jeunes, je remarque une faible différence entre les genres. Bien entendu les hommes possibilistes ont des projets de carrière. De leur côté, deux femmes ont la maternité au cœur de leur projection.

La principale différence que j'ai relevée entre les genres concerne le rapport au bénévolat et à l'implication sociale. La plupart des jeunes hommes qui ne sont pas impliqués actuellement disent qu'ils le seront quand ils auront 35 ans, lorsqu'ils occuperont un emploi à temps plein, auront une famille et seront propriétaire de leur logement. Pourtant, à l'heure actuelle, avec peu de responsabilité et de contraintes de temps, ces jeunes hommes ne sont pas engagés. Sans conclure que leur éventuelle implication à venir est une fabulation, on peut se dire que cette éventualité est moins probable que ne le serait la poursuite d'une l'implication actuelle, surtout dans une conjoncture d'attrition des ressources temporelles. D'ailleurs, cette tendance à poursuivre l'implication lorsqu'elle a été entamée tôt dans la vie avait été étudiée chez les médecins (Bélanger et Larouche-Laliberté, 2010). Ainsi, une expérience de bénévolat préalable à la diplomation encourage les médecins à poursuivre les activités durant la période professionnelle. Les répondantes, pour leur part, ne disent pas qu'elles feront du bénévolat ou s'impliqueront plus tard. Soit elles s'impliquent présentement et anticipent continuer, soit elles ne le font pas et ne pensent pas le faire avant leur retraite.

Il est probable que cette différence entre les genres s'explique par le fait que la participation à la vie publique (bénévolat, implication en politique, clubs locaux, etc.) fasse partie intégrante d'un certain idéal de la masculinité, provenant d'un modèle fort ancien, qui remonte à la Grèce antique (Perrot, 1998). À la différence des femmes, les hommes sont ainsi soumis à une injonction à participer à l'espace public. Sans que cela ne les pousse à s'engager dès maintenant, la persistance de cette figure de l'homme engagé dans le monde public contribue sans doute à modeler leur plan d'avenir. De leur côté, les femmes subissent plutôt une injonction à s'occuper de la sphère domestique, bref du privé.

3.11 Conclusion

Devant leur futur personnel, les jeunes affichent optimisme et confiance. Ils et elles considèrent que toutes les possibilités leur sont ouvertes. À eux et elles d'en tirer parti. L'horizon des possibilités d'existence varie d'une année à une vie entière. Les plans que font les jeunes sont généralement pensés comme flexibles. Cela leur permet de conjuguer l'injonction à l'autoréalisation et l'élaboration d'un plan de vie, avec les inévitables retournements de situation qui peuvent transformer leurs projets. Sans cette disposition, il me semble qu'on aurait plutôt des gens rigides susceptibles de vivre difficilement l'échec et peut-être aptes à saisir d'éventuelles opportunités.

Même avec un passé plus difficile que les autres, des jeunes atteint(e)s de maladies mentales ou ayant fréquenté un centre de désintoxication présentent le même optimisme face à leur futur. Ces jeunes considèrent que les épreuves à venir – fonder une famille, décrocher le bon emploi, acheter une propriété – sont d'un autre type que les épreuves antérieures, d'autant plus que les épreuves antérieures déjà surmontées sont le témoignage de leur capacité individuelle de persévérer pour réaliser ses projets.

Daniel Mercure (1980) avait rencontré deux perspectives dominantes d'avenir dans la population québécoise, une de conservation – l'avenir apparaissant comme inévitable et menaçant, les gens tentant de s'en prémunir – l'autre de conquête, le futur personnel apparaissant comme ouvert et à édifier. L'ensemble des jeunes rencontré(e)s se situent plutôt dans cette seconde perspective : un jeune possibiliste qui organise son projet d'avenir autour de la carrière, quatre jeunes étapistes dont le projet de vie se développe autant autour de la famille, des voyages et des loisirs, de l'emploi et de la propriété articulé à une série de moyens pour les atteindre, et finalement, les continuistes qui s'attendent à améliorer leur situation dans l'avenir au gré des opportunités et des choix. Ils et elles recherchent tantôt l'équilibre entre les dimensions de la vie, tantôt la mise en œuvre d'une vie « normale » en famille avec emploi, loisirs, propriété, sans vraiment préciser ce qui distingue ou singularise leur projection.

Après analyse, les hommes semblent encore adhérer à un idéal de participation à la vie publique qui se manifeste par les nombreuses intentions d'engagement dans le futur. De leur côté, les femmes impliquées pensent poursuivre alors que celles qui ne le sont pas ne prévoient pas le faire plus tard. La plus grande différence dans la projection dans l'avenir semble provenir du niveau de scolarité. Plus la scolarité augmente, plus la projection dans l'avenir est étendue et développée. Les jeunes qui consentent à étendre leurs études entretiennent déjà un rapport au temps plus étendu, qui se répercute sur l'ensemble du rapport à l'avenir développé dans le courant de l'entrevue.

En dernier lieu, j'ai remarqué une fine sensibilité aux étapes de la vie chez les jeunes rencontré(e)s. Cette facilité à déterminer les moments de transition dans la vie - parentalité, départ des enfants, retraite - tranche avec l'absence de considération pour les changements identitaires futurs, jamais pris en compte dans les réponses des répondant(e)s. Tout se passe comme si les jeunes avaient changé jusqu'à maintenant, mais s'attendent à demeurer les mêmes dans l'avenir. Cette inertie individuelle se transpose dans le collectif. Le monde dans lequel les jeunes se projettent dans le futur individuel est très semblable à celui d'aujourd'hui, ce qui appuie la thèse du présentisme de la société contemporaine.

Cette perspective d'une permanence du monde dans lequel se projettent les jeunes est fortement ébranlée lorsqu'ils et elles réfléchissent aux perspectives d'avenir collectif. Les différentes dimensions de l'avenir collectif risquent toutes de bouger, parfois de manière à remettre en question certains projets personnels. Pourtant, ces changements n'avaient pas été réfléchis dans la projection de leur futur individuel comme si, pour la presque totalité des jeunes, l'individuel était affranchi du collectif.

Projection dans l'avenir collectif

Après le volet individuel, les jeunes ont été appelés, pendant l'entrevue, à se projeter tour à tour dans différentes dimensions de l'avenir collectif : la ville de Québec, le monde, les religions, le rôle des citoyen(ne)s, la technologie, l'énergie, etc. Ces sujets recourent des discussions qui ont cours dans la société (Nadeau, 2013). Dans les cas où une telle réflexion avait été amorcée au préalable par les jeunes, il a été possible de recueillir de longs développements sur ce à quoi ressemblera la ville de Québec en 2025, 2050, 2100, le monde en 2025, 2050, etc., contrairement à ceux et celles (Charles, Katy, Matéo) qui n'en avaient, au fond, que très peu d'idées à proprement parler en raison d'une grande méconnaissance des enjeux socio-politiques. L'exemple le plus flagrant est l'évaluation de la dette du Québec à « quatre, cinq cent mille [dollars], facile » (Charles). L'ignorance de l'actualité et des enjeux collectifs que cette réponse illustre, abrège les réponses. Les interventions ont même parfois versé dans la fiction pour y pallier. Les trois répondant(e)s correspondant à ce cas de figure (Matéo, Charles, Katy) avaient si peu à dire sur l'avenir collectif que les entretiens ont duré, au total, une quarantaine de minutes. Les autres entrevues étaient beaucoup plus longues : entre une heure trente et trois heures.

Dans ce chapitre, j'aurais pu procéder à un inventaire des imaginaires de l'avenir pour chacune des dimensions (environnement, politique, économie, etc.) couvertes par le schéma d'entrevue. Cependant, les réponses vont dans tous les sens, si bien que peu de régularités sont observables. Comme pour l'avenir individuel, chacun(e) produit un récit sur un possible non assuré. Par contre, les possibilités du collectif sont bien plus vastes que celles du futur individuel, d'où ce foisonnement de réponses. J'ai donc choisi de m'arrêter sur ce que le rapport à l'avenir anticipé par les jeunes révèle de leur présent. Pour ce faire, j'ai identifié la structure propre et relativement uniforme de la projection de certains éléments de l'avenir. Des points de convergence entre les discours des répondant(e)s se dégagent de l'analyse et révèlent les représentations communes qui sous-tendent ces projections. J'aborderai tout

d'abord les différentes manières de structurer l'avenir. Certaines personnes considèrent que des dimensions de l'avenir collectif - l'environnement, l'économie, les conflits armés, etc. - déterminent le reste des dimensions, tandis que d'autres appréhendent chaque élément séparément. De cette structure interne ressort aussi une forme générale de représentation d'un avenir (à craindre, à espérer ou semblable au présent). Je compare ensuite cette forme avec la position d'engagement ou de distanciation des jeunes à l'égard des dimensions jugées structurantes de l'avenir collectif. Cette analyse me mène enfin à proposer une typologie à six entrées.

Les temps sociaux se composent, se superposent, se chevauchent. Ils sont multiples et jouissent d'une relative autonomie les uns par rapport aux autres. Les différents horizons de perception du changement viennent entre autres expliquer la séparation que les jeunes effectuent entre leur futur personnel et l'avenir collectif, beaucoup plus lent et moins façonnable par les volontés individuelles. Malgré cette distinction, les jeunes témoignent néanmoins d'un souci du commun. Ils et elles multiplient les jugements de valeur et les discours normatifs qui témoignent de cette préoccupation. Les critiques touchent autant la paresse perçue de leur génération, le manque d'éthique dans l'usage des nouvelles technologies, la rigidité du modèle familial conventionnel, le développement urbain autour de la banlieue, etc. Malgré tout, les souhaits d'alternatives formulés au conditionnel - il faudrait, ce serait mieux, j'aimerais - indiquent un sentiment d'inaccessibilité au collectif, comme s'il était autonome de la volonté des jeunes. Plus généralement, autant le fait de se projeter personnellement dans un avenir similaire que de ne pas considérer le changement identitaire à venir et de se projeter dans l'avenir sans effectuer une rétrospective qui bornerait l'amplitude de la période anticipée - retourner en 2005 pour estimer 2025 par exemple - viennent encore appuyer la thèse du présentisme contemporain qu'a développée François Hartog (2012).

Finalement, j'analyse les temporalités sociales pour les comparer entre elles. Cette approche part des représentations des jeunes pour classer et hiérarchiser les temporalités sociales. Cette dernière analyse explique de quelle manière les temps sociaux sont désynchronisés et met la table pour

discuter au prochain chapitre la séparation entre individu et société qui s'accroît dans la modernité avancée.

4.1 2100, l'horizon dépassé

Alors que les questions portant sur l'avenir individuel portaient d'un âge particulier – 35 ans, 55 ans, 75 ans – pour lequel les répondant(e)s étaient invité(e)s à discuter de différentes dimensions de leur vie – emploi, résidence, famille, passe-temps, etc. –, l'avenir collectif a été abordé en regard de trois périodes temporelles consécutives, soit en 2025, 2050 et 2100. Si des réponses pouvaient être relativement détaillées pour 2025 et 2050, la projection en 2100 s'est révélée très difficile pour l'ensemble des jeunes. Par exemple, lorsque David, qui travaille dans la santé et les services sociaux, en parle durant l'entrevue, il détaille finement les conséquences des coupes austères de l'actuelle révolution culturelle libérale. Toutes les conséquences et tous les manques présents et à venir durant la prochaine décennie sont alors énumérés pendant plusieurs minutes. Puis, lorsqu'il étend sa projection à plus long terme, il amalgame 2050 et 2100 en une même période alors qu'un demi-siècle les séparent. « Peut-être qu'en 2050, en 2100, on va être rendus à un moment où est-ce qu'il va y avoir moins de friction, ou est-ce que, ou est-ce qu'on va s'inspirer des modèles de l'un et l'autre [pays] juste pour améliorer notre propre société » (David). Ce même amalgame se retrouve lorsqu'il souhaite davantage de tolérance dans la vie publique. « Je veux, j'aimerais, je pense que rendu en 2050, 2100, on n'aura juste plus à se poser ces questions-là. Puis les gens vont accepter que c'est ça puis qu'on va passer à autre chose puis qu'on va juste être soi, soi-même, sans avoir peur de se faire reprocher quelque chose. » (David). De la même manière et exprimé plus directement, Vincent affirme : « 2100, ouin, non, on dirait que je ne suis pas capable de dire entre 2050, 2100, qu'est-ce qu'il va y avoir comme différence majeure ».

D'autres jeunes ont parfois choisi une fable tirée du cinéma de science-fiction pour se projeter en 2100 : « ce sera *Futurama*³¹ » (Joséphine). Ou « si la conscience environnementale des gens [...] s'améliore, [...] j'ose croire que la

31 *Futurama* est une série animée qui se déroule en 2999 créée par les mêmes producteurs que les Simpson.

situation va être vraiment mieux » (Jessica). La formule devient un récit : question après question la même réponse générique revient : « J'ose croire que tout ira mieux en 2100 » (Jessica). Quant à ceux et celles qui anticipent l'avenir collectif à telle date, c'est parfois pour ajouter quelques éléments, mais surtout pour dire que ça dépendra de ce qui se sera passé en 2050. Ce sera l'heure du jugement ou l'époque de tous les possibles, oscillant entre un désert global doublé d'un retour à l'âge primitif et une continuité du monde contemporain dans un avenir marqué par la présence de nouvelles technologies. Dans l'ensemble, les anticipations du futur en 2100 semblent incommensurables : les réponses des jeunes, dans leur brièveté ou leur absence, témoignent d'un écart trop considérable entre le moment de l'entrevue en 2013 et 2100 pour s'imaginer à quoi le monde ressemblera alors.

Il semble qu'aucun(e) répondant(e) n'a sérieusement imaginé le futur au-delà de son existence. À cet égard, les propos de Francis sont exemplaires. Il relaie l'interrogation à la prochaine génération. « [La ville, en 2100,] elle ressemblera à ce qu'elle veut, je ne serai plus là ! [...] 2100, je vais être mort. » (Francis). Voilà une manière plus dramatique de dire « Je ne sais pas ». La formule est limpide : dans la société individualiste, le temps s'arrête avec ego !

4.2 Une lecture par intervalles

Les jeunes parlent plus facilement de l'avenir collectif en termes de tendances que d'événements ou de développements à une date spécifique. Cette difficulté à situer les différentes étapes d'une transformation de la société sur une trame temporelle précise vient sûrement du fait que l'avenir n'est pas assorti d'un calendrier, d'autant plus qu'il est inconnu et largement imprévisible. À l'exception des changements climatiques, abondamment documentés et publicisés, avec des échéanciers et des limites mesurables, nul ne sait précisément quel sera le sort du français sur l'île de Montréal dans 35 ans ou les types d'énergies qui seront alors produites et utilisées. Néanmoins, procéder en demandant aux jeunes d'imaginer le futur probable de 2025, 2050 et 2100 permet de donner, de manière générale, un court,

moyen et long terme aux phénomènes sociaux, un ordre de grandeur qui sert de guide à la projection. De plus, en comparant entre eux les thèmes, il est évident que leur régime de changement varie considérablement ; l'emballement projeté des développements technologiques contraste avec l'immobilité attendue des systèmes économiques et politiques.

La société du risque prétend savoir ce qui pose problème. Les sociétés contemporaines « cessent de croire à la possibilité d'une planification totale des événements. Désormais, les événements, pour beaucoup à cause de l'action humaine et de l'insuffisante maîtrise des conséquences des actions humaines, sont conçus comme une source permanente d'incertitude. » (Martuccelli, 2014 : 212). Le calcul du risque exige de quantifier les dangers, d'établir des tendances, de mesurer les seuils à ne pas franchir. Toutes ces prévisions sont autant de récits possibles de l'avenir qui se retrouve alors télescopé dans le présent avec une marche vers un attendu relativement inéluctable. À cela s'ajoutent les chaînes d'interdépendance qui influencent les phénomènes anticipés. Elles deviennent si longues qu'il est impossible d'en connaître les tenants et aboutissants sans les étudier longuement, et qu'une vie ne suffit pas pour toutes les comprendre. Une répondante explique ce qu'elle imagine de l'environnement en 2100 : « Je ne sais pas, ça dépend, [...] comme le reste ça dépend des prochaines années. Tout ça est interrelié, les riches, les pauvres, la façon de la production de l'énergie, le déplacement puis l'environnement, tout ça est hyperinterrelié. » (Coralie). Il y a là pour elle un écheveau ardu à démêler.

La machine capitaliste-productiviste n'a pas de frein d'arrêt intégré. Les tendances sociales lourdes ne semblent pas pouvoir se transformer rapidement. Les réflexions des répondant(e)s sur ce lointain avenir collectif sont ponctuées de « ça dépend », « peut-être », « j'imagine » et autres formules marquant l'incertitude. Cette ambivalence ne se limite pas qu'à l'environnement, mais touche l'ensemble des phénomènes sociaux. Kevin, qui confère une centralité déterminante à l'économie, se demande alors si on créera un *cluster* économique québécois qui produira plus de richesse et si on aura aboli un certain nombre de lois qui ont encadré les paradis fiscaux. Devant la contingence des différents phénomènes sociaux, il est hasardeux

d'estimer l'état spécifique d'une dimension particulière de l'avenir collectif à une date précise.

4.3 Structure de l'organisation de l'anticipation de l'avenir

Pour les jeunes rencontré(e)s, il existe deux manières d'organiser sa projection générale dans l'avenir collectif et de donner une cohérence d'ensemble à la prospective. La première manière est de proposer une lecture en silo, dans laquelle les problèmes n'ont pas directement d'influence les uns sur les autres. Sept jeunes³² ne relient alors pas ou peu entre elles les questions de technologie, d'énergie, de consommation, de politique, d'économie, de transport, d'environnement, etc. Pour ces personnes, l'utilisation de Facebook et du téléphone multifonctionnel représente un danger pour le tissu social équivalent aux changements climatiques ou à un krach boursier. Parfois, leurs projections contiennent des contradictions impressionnantes. Par exemple, Véronique prévoit qu'en 2050, il y aura énormément plus de smog en ville, mais elle prédit ensuite la fin du pétrole et la généralisation de l'utilisation des voitures électriques. On se demande alors ce qui produira ce smog...

Pour cinq jeunes³³, la projection dans l'avenir collectif est organisée dans un système d'interdépendance cohérent et sophistiqué. Certains facteurs déterminent l'ensemble de l'anticipation de l'avenir collectif. Pour les trois jeunes qui s'attendent à une détérioration progressive du collectif dans l'avenir (Sonia, Coralie, Noémie), la dégradation de l'environnement est évoquée, parfois accompagnée d'un considérable krach économique et de la possibilité d'une guerre mondiale. « Bien d'après moi, pour vrai, ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait quelque chose qui éclate [dans le futur]. Pas physiquement, mais soit le capitalisme, soit une guerre, soit l'environnement. Ces trois affaires-là risquent à un moment donné... Parce que c'est tellement, c'est tellement des extrêmes que si ça va trop loin, ça va éclater. » (Noémie). Pour les tenant(e)s d'une telle vision, il est alors impératif de changer nos modes de vie pour les rendre plus durables et éviter un désastre écologique.

32 Jessica, Stephanie, Vincent, Francis, David, Riel, Joséphine.

33 Kevin, Sonia, Coralie, Noémie, Charles.

Pour se prémunir des aléas économiques, on voit peu de solutions, à part l'accroissement de sa résilience personnelle ou l'espérance que les circuits économiques courts, tels que l'agriculture soutenue par la communauté³⁴, permettront de pallier le problème. Quant à la guerre, il n'y a pour ces répondant(e)s aucune manière de s'en prémunir.

L'identification de problèmes cardinaux qui détermine le reste du collectif prévaut également chez Kevin et Charles. Kevin croit à la répartition juste des ressources par le marché et à la toute-puissance de la technique apte à résorber les problèmes qu'elle occasionne. Pour lui, l'écologie peut, à la limite, bloquer des projets économiquement viables qui permettraient à des communautés de sortir de la pauvreté, et en ce sens être nuisible. Mais il réalise néanmoins la limite du monde et dénonce le leurre de la doctrine de la croissance infinie. On retrouve le même optimisme dans l'avenir chez Charles, qui croit dans une téléologie, c'est-à-dire une destinée inévitable – en l'occurrence des plus radieuses – pour l'ensemble de l'humanité. Nous serions, selon sa conception, en marche vers une fraternité universelle entre tous les hommes et toutes les femmes. Dans ce monde meilleur qui vient, au lieu de recourir aux énergies extérieures, on utilisera la magie « dans le sens, faire une boule de feu avec sa main, ça se pourrait que ça existe [...] C'est pas impossible, c'est juste qu'il n'y a pas de façon de l'expliquer dans le fond. » (Charles).

Deux jeunes (Katy, Matéo) se projettent peu dans l'avenir. Le futur anticipé est alors soit très près du présent et ces jeunes s'attendent à peu de changement, ou bien cette réflexion est simplement inexistante puisque la personne n'a pas l'habitude de penser la vie collective. Les réponses varient alors entre « je ne sais pas » (Katy), et l'environnement, en 2100, « ça ne sera pas chic je pense là. Mais je ne suis pas un grand expert dans le domaine » (Matéo). Lors de l'entrevue, il semblait que le peu de connaissance des enjeux collectifs de ces deux participant(e)s aie contribué à écourter leurs réponses.

34 En France, on parle plutôt d'*Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne*.

4.4 Volonté d'action sur la société

Deux attitudes sont adoptées par les jeunes face à l'avenir collectif. La première est centrée sur l'engagement : les répondant(e)s qui adoptent cette position affichent une volonté déterminée à changer le monde sur un plan qu'ils jugent central pour l'avenir collectif. Ces jeunes sont presque tous et toutes déjà impliqué(e)s socialement. C'est le cas par exemple de Véronique :

Je pense que je vais toujours m'impliquer pour essayer de faire comprendre aux gens l'importance des actes qu'ils posent. Puis heu, [...] je vais être vraiment proche de l'environnement, puis je vais être proche de ma terre, mes productions dans mon jardin, puis de temps en temps, je vais accueillir des gens de la ville qui vont en avoir assez de sentir l'air trop pollué, puis qui vont avoir besoin de faire un tour dans une place qui est plus proche des, des valeurs de base.

Véronique veut transformer le monde par une auberge de jeunesse, des jardins biologiques, de la nourriture végétarienne et poursuivre son engagement dans des organismes de promotion de la diversité sexuelle. Sonia désire occuper un emploi qui puisse influencer les politiques publiques en matière d'organisation du territoire pour diminuer l'impact des villes sur les changements climatiques. Quand on demande à Coralie comment elle voit son futur, elle répond en parlant d'emblée du collectif : « Je m'attends que ça peut péter entre 2 et 30 ans. Tu sais, plus loin que ça, je n'ai pas beaucoup d'espoir. Tu sais, genre, il n'y a pas grand-chose à faire avec la société actuelle. Ce n'est juste pas viable tu sais. Ok, à moins de tout changer, puis les gens ne veulent pas changer. C'est pas le *fun* changer. ». Elle envisage donc son futur autour de projets collectifs pour transformer les mentalités, exiger une société plus en harmonie avec la nature qui se distancie de la consommation et du productivisme, et qui soit plus égalitaire. Éventuellement, elle compte déménager à la campagne pour adopter un mode de vie plus en harmonie avec ses valeurs et ayant un impact minimal sur l'environnement. « Je veux m'acheter une maison en Gaspésie puis faire pousser ma bouffe puis fabriquer mon linge puis aller couper du bois puis aller chasser l'orignal. » (Coralie). Kevin a la même soif de laisser une empreinte dans le monde et désire utiliser les leviers économiques pour optimiser la situation nationale. « J'ai envie de faire quelque chose, j'ai envie de changer les choses puis de faire avancer [la société...]. Donc au moins, je suis capable de me trouver des outils puis de continuer à m'équiper au

niveau de la tête [en étudiant l'économie] pour avancer. » Ces jeunes souhaitent en somme avoir un effet systémique ou plus largement avoir un effet sur les gens qu'ils côtoieront en adoptant un mode de vie qu'ils jugent exemplaire.

La seconde avenue prend la forme d'une distanciation ou d'un désengagement par rapport aux enjeux considérés comme structurants de l'avenir collectif par le ou la jeune. Dans certains cas, la personne anticipe un engagement limité au niveau personnel. Il s'agit alors d'une solidarité organique au sens où l'entend Durkheim, c'est-à-dire qu'elle prend place entre les gens sans qu'ils ne se connaissent ni n'interagissent directement, à travers les structures sociales en place. Riel l'explique clairement :

Que ce soit dans la région, dans la province, dans le pays ou même dans le monde, [...] j'ai l'impression qu'il faut tous qu'on fasse un peu, qu'on mette un petit peu de nous-mêmes là-dedans pour essayer de faire de quoi qui roule bien. Ça fait que, que ce soit des gestes niaisés comme le recyclage ou le compost, ou bien juste de faire attention à ce qu'on consomme, d'essayer d'être écologiquement intelligent.

Une autre position découle de la représentation d'une distance si grande entre l'individuel et le collectif que ces jeunes imaginent alors n'avoir aucune emprise sur l'avenir collectif. Cet avenir dépend alors des autres, d'un « ils » et « elles » sur lequel la personne conçoit n'avoir aucune influence.

Adoptant cette position de distanciation, voire de séparation, Sonia a une attitude paradoxale. Elle ne prévoit pas s'investir dans des domaines qu'elle considère comme structurants de l'avenir collectif : protection de l'environnement ou diplomatie. Elle s'est longtemps impliquée dans différents projets collectifs initialement tournés vers la préservation de l'environnement. Plus récemment, elle s'est dirigée vers la pratique infirmière et l'aide humanitaire et dédie maintenant sa vie à « prendre soin » des autres. En ce sens, même impliquée, elle ne tente aucune action sur un domaine qu'elle juge structurant de l'avenir collectif et par là se distancie d'une action sur le devenir de la société³⁵.

35 Cela n'enlève rien à l'importance de son implication humanitaire qui soulage au quotidien la souffrance de personnes éprouvées.

4.5 Avenir désiré, avenir craint, ambivalence

L'esprit humain cherche une cohérence tant dans son récit identitaire que dans la représentation qu'il a du monde. Par conséquent, les jeunes adoptent une forme caractéristique de projection dans les entrevues, parlent à partir d'une grille d'appréhension du réel qui organise l'ensemble de l'anticipation. Elle prend trois formes : l'avenir comme promesse à atteindre et comme futur à édifier ; l'avenir semblable à aujourd'hui, avec des défis qui trouveront des solutions ; et l'avenir à éviter, à craindre par les développements techniques et technologiques. Riel adopte une projection équilibrée entre les aspects négatifs et les possibilités d'améliorations.

[Le monde, en 2025,] je ne sais pas à quoi ça va ressembler, mais je crois que l'humain va devenir plus sensible à ça. Tu sais, avant on jetait l'huile dans les lacs, ce n'était pas grave. Tout le monde faisait ça, c'était standard. Puis il n'y avait pas vraiment de conscience écologique, ni de conscience humaine puis je pense qu'à travers le temps on va commencer à se conscientiser les uns, les autres. (Riel)

Trois répondant(e)s (Riel, Francis, Katy) affichent cette position face à l'avenir collectif. On a déjà vu que Coralie considère que le monde sera condamné d'ici 30 ans. Sans être aussi alarmistes, 10 jeunes ont affirmé craindre l'avenir collectif. Pour sa part, Kevin a une anticipation optimiste.

4.6 Typologie des perceptions de l'avenir collectif

Trois rapports personnels s'observent face à l'avenir collectif : 1) l'identification ou non d'éléments structurant l'ensemble de l'avenir collectif : technologie, économie, téléologie à caractère spirituelle, parlementarisme, changements climatiques et pollution, guerre ; 2) chaque fois, les jeunes proposent une direction générale de l'avenir collectif : amélioration, détérioration, similarité ; 3) enfin, les répondant(e)s désirent ou non s'impliquer dans la catégorie structurante identifiée pour tenter d'influer sur l'avenir collectif. Cette posture est adoptée par 15 répondant(e)s. Sans entrer dans les détails du contenu de chaque entrevue, la synthèse qui suit permet de saisir l'infrastructure logique³⁶ qui guide le rapport entretenu à l'avenir collectif. Ensuite, en analysant le contenu des discours, j'ai placé les

³⁶ J'entends par infrastructure logique la forme non consciente selon laquelle l'ensemble des répondant(e)s structurent leur rapport à l'avenir collectif.

différents jeunes dans les catégories qui leur correspondent. Je suis donc parti d'éléments empiriques pour constituer une typologie des projections dans l'avenir collectif. En croisant la position subjective (engagement, distance) avec l'avenir attendu (amélioration, statu quo, détérioration) on obtient une typologie des rapports à l'avenir collectif.

Typologie des formes de rapport à l'avenir collectif

Rapport à l'avenir collectif		Volonté d'action sur les éléments considérés comme structurants de l'avenir collectif (économie, environnement, etc.)	
		Faible volonté d'agir personnellement sur l'avenir collectif	Forte volonté d'agir personnellement sur l'avenir collectif
Direction perçue du devenir collectif	Avenir à éviter, à craindre par notre faute	Heureusement qu'on vivra au Québec (7)³⁷	Faut s'organiser avant que ça pète ! (3)
	Semblable à aujourd'hui, défis relatifs et solutions présentes.	Demain : ensoleillé avec passages nuageux (3)	Les deux mains sur le volant (0)
	Promesse à atteindre, futur à édifier (progrès).	Et l'humain(e) deviendra Dieu (1)	On n'arrête par le progrès (1)

À partir des différentes attitudes et des nombreuses représentations des jeunes, j'ai dressé un inventaire des traits marquants propres à chacun des types de rapport à l'avenir collectif. Je ne me limite donc pas qu'aux traits caractéristiques d'un type. Certains traits marquants peuvent se répéter dans plusieurs types. Ce qui caractérise un type par rapport aux autres est la dominance ou l'exclusivité de certains traits qui se retrouvent peu ou pas dans les autres types. Pour opérer cette sélection, j'ai dégagé les représentations et les attitudes des jeunes correspondant à chacun des types. Il est important de comprendre que les types ne sont pas des personnes, mais des constructions idéelles qui regroupent un ensemble de

37 Nombre de répondant(e)s correspondant à chaque type.

traits marquants qu'ont en commun une partie des répondant(e)s qui tiennent des propos similaires. Les traits dominants partagés par ces jeunes sont devenus les traits marquants ou caractéristiques du type, en fonction du fait qu'ils se retrouvent ou non dans un autre type.

Chaque type peut inclure plus de traits que possède un(e) jeune y correspondant. Symétriquement, il est probable qu'une personne puisse partager des traits caractéristiques d'un autre type que celui à laquelle appartient la majorité de ses traits. De plus, il est possible qu'une personne change de type durant sa vie. C'est pourquoi il est impératif de comprendre que le type ne correspond pas aux personnes, mais aux rapports à l'avenir partagé par des répondant(e)s dont le discours véhicule des attitudes et des représentations similaires. L'ensemble des jeunes participant(e)s est inclus dans la typologie.

Pour chacun des types, je présente d'abord les traits caractéristiques qui les différencient des autres. Par la suite, j'illustre le type avec une citation exemplaire ou la présentation d'une personne dont le discours correspond étroitement au type désigné. Deux types plus marginaux n'ont trouvé écho que chez un répondant chacun. Je tiens néanmoins à les présenter puisqu'ils témoignent de phénomènes sociaux existant malgré une présence probablement plus faible. Le fait de n'avoir rencontré qu'une personne dans chaque catégorie résulte des contraintes de temps qu'impose la maîtrise et de mon échantillon de 15 personnes qui n'a pas été suffisant pour saturer mes données. L'identification de ces deux types donne une certaine idée des traits caractéristiques et de la manière dont ils peuvent s'agencer. Finalement, un des types proposés est une construction théorique hypothétique puisque je n'ai pas rencontré de jeunes qui y correspond. Je pense néanmoins qu'un tel type peut exister dans la société et j'avance donc quelques traits qui pourraient le caractériser.

4.6.1 Heureusement qu'on vivra au Québec

« Heureusement qu'on vit au Québec » est une expression qu'on peut attribuer à des jeunes (7) craignant l'avenir sans avoir l'intention de s'impliquer pour en influencer les éléments structurants. Les visions

négatives se structurent principalement autour des changements climatiques et de l'accroissement des événements climatiques extrêmes, mais aussi autour de la possibilité d'une guerre mondiale ou d'une croissance drastique des conflits régionaux due à une raréfaction des ressources naturelles. L'éventualité d'une crise économique plus grave que celle de 2008 est anticipée par une des jeunes. En aucun cas, alors que les entrevues ont été menées durant l'écllosion de l'Ébola en Afrique de l'Ouest, la possibilité d'une pandémie n'a été soulevée par ceux et celles qui redoutent les risques au plan collectif. N'a pas été abordée non plus l'éventualité d'une catastrophe nucléaire alors qu'au moment des entrevues, les premiers déchets radioactifs de Fukushima venaient de lécher la côte Américaine.

Implicitement, ce qui ressort des entrevues est la considérable distance temporelle et spatiale nous séparant du potentiel changement-catastrophe, laquelle met en relief la stabilité politique, économique et climatique dont jouit le Québec. Apparemment, le contexte permet à certain(e)s de prévoir un avenir personnel optimiste malgré cet horizon désastreux. Lorsque ces personnes envisagent de s'impliquer, leur engagement concerne d'autres domaines de la vie sociale qu'elles ne considèrent pas structurants du devenir collectif. Elles prévoient néanmoins adopter un mode de vie en cohérence avec leurs valeurs par des choix de consommation responsables ou des engagements individuels (recyclage, seconde main, végétarisme) qui réduisent leur impact sur l'environnement.

4.6.2 Il faut s'organiser avant que ça pète !

« Il faut s'organiser avant que ça pète ! » illustre l'état d'esprit des personnes (3) craintives par rapport à l'avenir collectif et qui ont l'intention de tenter de changer les choses pour éviter la fin malheureuse entrevue. Ces jeunes ont une vision catastrophiste et souhaitent changer les choses. Ils et elles semblent galvanisé(e)s par la crise anticipée. Bien que leur diagnostic ressemble beaucoup à celui des jeunes qui ne prévoient pas s'impliquer pour changer les choses - *Heureusement qu'on vit au Québec* -, leur compréhension de la situation globale les encourage à choisir une trajectoire de vie qui aura un impact favorable au plan collectif. L'établissement d'une

auberge écoresponsable, l'engagement dans des collectifs qui visent à transformer la société ou le choix d'un emploi qui puisse modifier les décisions des élu(e)s et les porter vers des choix réduisant l'impact environnemental des villes sont alors envisagés.

4.6.3 Demain : ensoleillé avec passages nuageux

« Ensoleillé avec passages nuageux » est une formule qui évoque le point de vue des jeunes (3) qui anticipent un monde semblable à ce qu'il est et qui n'ont pas l'intention de s'impliquer dans la transformation du monde. Ces personnes qui entrevoient un avenir semblable au présent et qui ne prévoient pas agir elles-mêmes dessus ne hiérarchisent pas l'importance des différentes dimensions de l'avenir collectif. L'environnement sera menacé et on devra en prendre soin, une guerre mondiale pourrait éclater, l'économie permettra aux gens de travailler et de vivre. Parfois, ces différents éléments sont mis en relation tandis que dans d'autres cas, la personne a du mal à les penser dans leur ensemble. Pour ces répondant(e)s, il semble difficile de statuer à savoir si l'on doit prioriser l'environnement, le développement économique, le marché de l'emploi, les services sociaux ou le remboursement de la dette, chaque dimension étant pensée indépendamment des autres. Cette analyse « en silos » rend difficile le développement d'une vision d'ensemble, avec des éléments centraux qui détermineraient plus fortement l'avenir collectif que d'autres éléments périphériques. Puisque ces personnes attribuent l'hégémonie de capacité de transformation sociale à la politique représentative et qu'elles ne se projettent dans aucun lieu structurant du devenir collectif, elles se sentent spectatrices d'un monde en changement qui suit son chemin sans être au bord du gouffre et comptent sur d'autres pour en prendre soin si nécessaire. Dans certains cas, les répondant(e)s expriment le désir de prendre soin de l'environnement à travers une solidarité mécanique : on postule que la somme des actions individuelles responsables améliorera considérablement la situation du monde dans les années futures. J'ai aussi noté chez deux répondant(e)s une crainte de la destruction du lien social qui découlerait de la technologie. Cette lecture à *l'écart du monde*, dans lequel tous les problèmes s'équivalent, aucun n'étant déterminant des autres, se trouve

contrebalancée par la confiance que chaque problème trouvera sa solution. Dans le pire des cas, on apprendra bien à vivre avec malgré tout.

4.6.4 Les deux mains sur le volant³⁸

« Les deux mains sur le volant » est la formule correspondant au type de la personne qui désire participer à l'avenir du monde et qui anticipe un futur semblable au présent, avec certains défis pour lesquels on trouvera des solutions. À l'image du type *ensoleillé avec passages nuageux*, les jeunes correspondant au type « les deux mains sur le volant » confèreraient à l'État et à la politique représentative le rôle structurant de l'avenir collectif. Bien que je n'aie pas rencontré de jeune qui désire agir, par la voie politique, sur un avenir qu'il ou elle prévoit semblable au présent, je conçois facilement qu'un tel profil puisse exister. Il correspondrait à un(e) jeune impliqué(e) dans l'aile jeunesse d'un des principaux partis politiques provinciaux ou nationaux : le parti libéral du Québec et du Canada, le parti québécois, la coalition avenir Québec et le parti conservateur. Les ailes jeunesse de ces partis anticipent un avenir ni radieux, ni catastrophiques. Leurs visions embrassent l'idéologie dominante de la croissance économique et prennent en compte l'environnement en prônant un développement durable. Pour elles, le Québec est à l'abri des guerres, des pandémies, d'un désastre nucléaire ou d'une crise économique grave. Pour ces jeunes, l'important serait de participer au changement et d'orienter les décisions du parti. Si on peut imaginer des jeunes qui pourraient correspondre à ce profil, il faut rappeler que cette catégorie est théorique dans la mesure où je n'ai pas rencontré de jeunes y correspondant lors de ma collecte de données.

4.6.5 On n'arrête pas le progrès

« On n'arrête pas le progrès » évoque un rapport optimiste face au futur à édifier et une volonté de s'impliquer personnellement pour participer au progrès collectif. La seule personne rencontrée désirant s'impliquer dans un

38 Pour la petite histoire, le parti libéral du Québec a été élu pour former un gouvernement minoritaire en 2007. Suite au déclenchement de la crise économique en 2008, il a déclenché des élections anticipées arguant qu'en conjoncture difficile, il faut avoir les deux mains sur le volant, i.e. être majoritaire, pour relancer l'économie québécoise.

futur à édifier est Kevin, qui considère que l'économie est structurante du présent et du futur. Il croit que si l'économie est bien ordonnée, elle permettra une répartition juste des ressources et un développement dont pourront bénéficier le plus grand nombre. Il compte sur le développement de nouvelles technologies salvatrices qui amélioreront la qualité de vie, pourront réparer les dommages environnementaux et produiront une énergie (probablement nucléaire) sécuritaire, en abondance et à faible coût. Pour participer à la réalisation du progrès, il entend étudier l'économie afin d'influencer le monde par la suite.

Ce rapport optimiste basé sur une anticipation d'un avenir amélioré par le marché et la technologie trouve une résonance plus large dans la société. Les technophiles attendant la nouvelle avancée salvatrice sont nombreux et nombreuses. On en trouve notamment dans la vaste littérature sur la fusion à froid de Martin Fleischmann et Stanley Pons, ou commentant l'« invention » du E-cat par Andrea Rossi (Agence Science-Press, 16 septembre 2016). D'autres penseurs tels que Paul Mason (2015) et Jeremy Rifkin (2014) assoient leur prédiction d'une fin du capitalisme en arguant que l'information pouvant être dupliquée à l'infini réduit à néant le paradigme de la rareté de la théorie économique classique. Les technologies occupent une place centrale dans leur anticipation d'une reconfiguration du système économique et d'une transformation du monde. Ces discussions optimistes sur l'avenir du monde, tournées autour des technologies et de l'économie, se retrouvent jusqu'au forum économique mondial sous le vocable de la 4^e révolution industrielle. Ce large éventail de discours correspondant au type « on n'arrête pas le progrès » permet de croire que, si j'ai rencontré un seul jeune qui corresponde à ce type, celui-ci adopte une posture qui est tout de même relativement répandue.

4.6.6 Et l'humain(e) deviendra Dieu

« Et l'humain(e) deviendra Dieu » évoque l'anticipation d'un avenir comme une promesse d'un monde meilleur qui adviendra par nécessité, sans que la personne n'ait à s'impliquer dans ce changement. Ainsi, Julien, le jeune rencontré correspondant à ce type croit dans une amélioration nécessaire du

monde caractérisé par l'apparition de magie et par une élévation des consciences humaines et animales. Dans sa téléologie, le monde se perfectionnerait par nature, ce monde meilleur advenant de lui-même. Bien que cette vision puisse sembler délirante, elle reprend une croyance spirituelle qu'il explique avoir lu et à laquelle il croit fermement. Cette vision croise la croyance des modernes dans la marche inéluctable du progrès et la téléologie chrétienne délestée de l'angoisse d'une fin des temps. On remarque chez lui une forte rupture entre l'avenir collectif qui suit sa marche inéluctable et la trajectoire individuelle prévue qui n'y fait jamais référence et se limite à Ego. Rien de surprenant, puisque le monde est déjà sur la bonne voie. Pourquoi alors s'y impliquer ? D'ailleurs, ce temps sacré sert à réconcilier l'histoire personnelle finie dans un temps universel illimité.

Comme l'ont souligné des philosophes tels que C. Taylor et A MacIntyre, l'association du passé, du présent et de l'avenir dans la biographie de l'individu s'accomplit toujours sur l'arrière-plan d'un « cadre historique » d'une communauté culturelle, ou d'un récit de l' « histoire universelle ». La conscience de la finitude de toute existence individuelle transforme la divergence entre le temps de vie limité et les perspectives illimitées du temps universel en un problème narratif, et en un problème de vie pratique. La réconciliation de cette divergence se réalise, dans presque toutes les cultures modernes, par l'introduction d'un quatrième niveau temporel, par la conception d'un *temps sacré*. Ce « temps sacré » est une courbe qui domine et embrasse le temps linéaire de la vie et de l'histoire, qui fonde leur début et leur fin et élève histoire individuelle et histoire universelle au rang d'un « temps détemporalisé ». (Rosa, 2010 : 25)

Bien que dans mon enquête je n'aie rencontré qu'un seul jeune correspondant à ce type, je sais qu'une telle spiritualité New Âge est abondamment partagée dans certains milieux, notamment les regroupements Rainbows. Ces rencontres d'une durée d'un mois prennent place annuellement aux quatre coins du globe et des dizaines de milliers de jeunes y participent. Anecdotiquement, mais pas moins révélateur, le fait qu'une librairie de la ville de Québec qui se spécialise dans ce type de littérature, la Feuille enchantée, soit rentable depuis de nombreuses années vient renforcer le caractère collectif du type *et l'humain(e) deviendra Dieu*.

4.7 La crainte de l'avenir incertain

Dix des quinze jeunes rencontré(e)s anticipent un monde social qui se dégradera dans l'avenir. Cela témoigne bien du renversement de la

modernité conquérante cédant la place à un futur à craindre, en lie avec différentes incertitudes. Ce sentiment d'impuissance contemporain largement partagé peut s'expliquer de trois manières : « a) soit nous savons collectivement ce qu'il faut faire, mais personne ne le fait ; b) soit nous avons le sentiment qu'il commence à être trop tard pour intervenir ; c) soit nous avons collectivement le sentiment que nous ne pouvons plus vraiment agir sur les événements. » (Martuccelli, 2014 : 212). L'impuissance et la crainte de l'avenir provoquent de la peur. Ce sentiment est dirigé vers un objet imaginaire, un futur possible, un avenir potentiel dont l'actualisation n'est pas encore advenue.

La peur du possible n'est pas nouvelle dans l'histoire de l'Occident. Martuccelli (2014) rappelle que le mythe de l'État moderne s'est édifié sur la peur de la guerre civile, des masses ou des foules s'entre-déchirant. Hobbes théorise la nature sociale de l'Homme comme étant une guerre de tous contre tous qui doit être sapée par le pouvoir totalitaire du Léviathan. Locke propose que les menaces extérieures poussent des personnes libres à s'associer et à renoncer à une partie de leur liberté au profit de l'État pour garantir à l'ensemble un certain nombre de droits. Ces deux théories politiques pointent vers la même impossibilité idéale pour l'être humain à vivre collectivement sans un pouvoir politique pour conjurer la guerre civile. Une peur imaginaire, rappelle Martuccelli. « Si la guerre civile a été - hélas ! - une réalité historique, ce sont plutôt, sur la longue durée, les excès et les abus du pouvoir institué du Léviathan (et non pas de la masse ou de la foule) qui ont meurtri les libertés. » (2014 : 213). Ce qui le conduit à ajouter que les libertés individuelles ne bénéficient jamais d'un mythe basé sur la peur puisque la crainte du collectif a plutôt justifié leur réduction maintes fois renouvelée (Martuccelli : 2014).

Depuis les années 1970, la crainte de la guerre civile cède sa place à « la collision historique d'une crise écologique planétaire, d'une crise généralisée des démocraties et d'une inexorable crise énergétique, le tout couronné d'une crise économique mondiale rampante » (Comité invisible, 2014 : 23). Or,

par des voies convergentes, ces représentations [la logique des risques, l'imagerie de la réactivité, le langage des probabilités, la crainte des catastrophes] alimentent le pari sur le futur au détriment de l'affrontement du présent, incarnent la victoire de l'abstrait sur le concret, stimulant ainsi, sans répit et partout, la peur, d'autant plus fortement qu'elles portent jusqu'au paroxysme ce qu'est sa réalité de base – son inlassable production par l'imaginaire. (Martuccelli, 2014 : 214-215)

Si la peur paralyse, l'action est cathartique. Elle ramène au présent et force le passage de l'imaginaire vers le concret d'une série de « problèmes plus ou moins difficiles à affronter » (Martuccelli, 2014 : 215). Sans totalement faire disparaître la peur, elle la réduit considérablement et la canalise vers des solutions.

Au fond, c'est cela que l'on appelle le courage : la capacité, sinon d'être toujours plus que son environnement – ce qui est le propre de l'héroïsme –, au moins de cesser d'être la victime d'une situation. Pour cela, il n'existe d'autre voie qu'un travail permanent, à la fois sur soi et sur le monde, afin de se dessaisir des craintes abstraites en les transformant en défis concrets. (Martuccelli, 2014 : 214).

Et le passage à l'action rend souvent beaucoup plus flexibles que prévu les problèmes à l'origine de l'*a priori* imaginaire qui engendre la peur.

4.8 Divorce entre l'individuel et le collectif

Dans les entrevues, il est rare que les jeunes abordent simultanément les temporalités individuelles et collectives. La majorité des jeunes parle de leur futur individuel sans référer aux changements que pourra connaître le monde sur un plan collectif. L'imaginaire des deux temporalités apparaît bien séparé. Bien qu'elle entrelace intimement ces différentes temporalités dans ses réponses, Coralie expose un point de vue des plus éclairants sur cette propension à les isoler : « 2025, [...] au niveau personnel, de ma vie personnelle, j'ai l'impression que c'est une éternité. J'ai aucune idée de ce qui va se passer. Mais au niveau de la population humaine, c'est demain matin 2025. » (Coralie). On pense l'avenir en fonction des transformations qui y auront lieu et, si on s'attend à ce que sa vie personnelle ait changé de façon substantielle d'ici 10 ou 15 ans, on ne s'attend pas à ce que le monde commun soit l'objet de changements aussi importants sur une période si courte. Il s'agit d'une conséquence directe du fait que la projection dans l'avenir se réalise en termes de changements plus que de durée et que le rythme des changements n'est pas du tout le même au plan personnel qu'au

plan collectif. Quand Coralie dit que 2025, pour le « monde », c'est demain, elle veut dire que le monde collectif ne changera pas beaucoup d'ici là. En revanche, sa vie à elle aura bien changé.

4.9 Une « génération réaliste »

Dix jeunes rencontré(e)s anticipent la dégradation de l'avenir collectif contre seulement deux personnes qui s'attendent à une amélioration. Il y a donc une inquiétude diffuse largement partagée à l'égard de l'avenir. Mais s'inquiéter est une émotion nettement moins vive que de redouter. La distance temporelle et spatiale semble en effet atténuer les peurs face à ce qui est anticipé. De plus, les jeunes rencontré(e)s se sentent libres d'agir ce qui tend à réduire encore la peur. À cet effet, l'Institut du Nouveau Monde parlait d'une « génération réaliste » (*Le Devoir*, 13 avril 2015 : A8).

Cette crainte diffuse peut expliquer l'épuisement progressif de la foi révolutionnaire et de l'attentisme du grand soir que diagnostique l'Institut du Nouveau Monde (*Le Devoir*, 13 avril 2015 : A8). À cela s'ajoute nécessairement les résultats concrets des limites des expériences socialistes du XXe siècle. Si demain ne s'annonce plus si radieux et que la Révolution ne règlera plus tous les maux, rien ne sert de l'attendre pour commencer à vivre. Ce réalisme masque donc une désertion des grandes idéologies politiques ou révolutionnaires du XXe siècle.

Cependant, ce réalisme n'en empêche pas plusieurs de vouloir bloquer l'inversion du pipeline d'Enbridge, ni d'insister sur la nécessité indiscutable d'un moratoire sur l'exploitation des gaz et du pétrole de schiste. Pour la plupart des répondant(e)s, il semble en somme que le futur doit avoir les pieds sur terre, même lorsque les considérations sont globales, mais ce réalisme n'exclut aucunement une remise en question des fondements du système actuel, bien au contraire. À ce chapitre, la grève étudiante québécoise de 2012 aura clos le débat sur une « dépolitisation » des jeunes.

4.10 Les discours normatifs et le souci du commun

Malgré la dissociation entre projections individuelle et collective, les jeunes rencontré(e)s affichent tou(te)s un souci du monde partagé à travers une

multiplicité de jugements de valeur. Ils et elles prennent alors position contre une avenue actuelle ou future que pourrait connaître le monde et lui opposent une vision qui leur paraît préférable. Les grilles de valeurs sont multiples, mais le souci du commun est presque partout.

Les discours normatifs portent notamment sur l'importance de l'art dans la société : « [Avec l'art] le monde s'exprime plus. [C'est] une manière de montrer les choses aux gens, justement de s'exprimer. [...] J'espère que ça va continuer, que ça va se perpétuer, puis heu... Quelque chose de beau, tu ne veux pas que ça arrête. Tu en as besoin. » (Stéphanie). Ils se positionnent également sur des aspects fonctionnels de la consommation artistique : « Je pense qu'on va payer pour les postes de radio. [...] faut que ça aille vers quelque chose de même sinon [la musique] va s'éteindre. Faut pas ! » (Stéphanie). À d'autres moments, les réflexions portent sur la privatisation des services publics et les politiques d'austérité du gouvernement libéral mené par Philippe Couillard.

Oui, je ne sais pas trop qu'est-ce qu'on... Soit que ça va vraiment devenir utilisateur-payeur pour n'importe quel service dans la société. Mais je ne pense pas que profondément c'est ça que les Québécois veulent non plus. C'est autant, bien là [les Libéraux] ont un discours heu, [...] plus individualiste. En même temps, j'ai l'impression que nos valeurs [québécoises] profondes, ne sont pas ça, puis qu'en moment donné ça va atteindre un seuil puis que le monde vont faire : « Attends minute, ce n'est pas ça qu'on veut pour nous, là. Ce n'est pas ça qu'on veut pour les générations futures » (Sonia)

Le virage néolibéral vers le principe d'utilisateur-payeur est aussi dénoncé. Vincent « espère que d'ici 2050, l'économie ne prévaudra pas sur la personne. » Il raconte l'histoire d'une personne qui, après avoir travaillé toute sa vie dans une scierie, a perdu son emploi suite à la fermeture de l'entreprise et a été relégué au salaire minimum. Il considère qu'un tel scénario repose sur un manque de solidarité collective. Il affirme : « J'espère qu'il n'y aura pas de mesure trop drastique qui va faire que l'économie va surpasser les besoins individuels, là. Parce que, pour moi, c'est super important [la prise en charge collective des besoins individuels]. » (Vincent). De même, certain(e)s abordent la nécessité d'en finir avec la consommation de pétrole pour préserver l'environnement : « 2050, je pense que le gaz va être sur le bord d'éteindre. Il faut ! » (Stéphanie). La critique vise parfois

plutôt l'individualisme : « D'après moi, ça devient, ça va devenir d'une importance capitale pour la société, le rôle de ses participants. Parce que, aujourd'hui, on fait face à beaucoup d'individualisme, d'œillères, les yeux fermés. Je crois qu'il va falloir qu'on se conscientise puis qu'on prenne des actions sociales pour travailler en équipe. » (Riel). D'autres tiennent des discours technophobes et considèrent que les technologies mineraient la sociabilité et la communication interpersonnelle. Certain(e)s suggèrent qu'on devrait faire plus d'enfants pour devenir indépendant(e)s ou qu'on devrait devenir végétarien(e)s pour être à même d'alimenter l'ensemble de la population mondiale. En somme, les thèmes abordés durant l'entrevue quant à ce qu'on devrait faire pour le devenir harmonieux du monde sont nombreux.

Ailleurs, Francis juge sévèrement la paresse qu'il perçoit chez les jeunes de sa génération :

J'ai toujours eu ça, [de l'initiative et du cœur au ventre]. Puis j'ai toujours aimé gérer mes propres affaires, avoir un certain contrôle. Mais, comme je le dis souvent au monde, les jeunes, de notre génération, ils ne pensent pas à travailler. Ils pensent plus à s'amuser puis à dépenser. Fait que, quand tu penses à travailler puis à mettre de l'argent de côté, toi tu vas en profiter parce qu'à un moment donné les banques vont manquer d'argent. Elles ne pourront plus prêter d'argent justement à ceux qui consomment trop.

Katy, quant à elle, a peur de la direction que prend la nouvelle génération au Québec. « [Dans 10 ans,] ouf, le monde, avec la génération qu'on a aujourd'hui, ça ne sera vraiment pas beau d'après moi là. [...] Beaucoup de décrocheurs, les enfants, leur langage, la mode... Fait que je n'imagine pas qu'est-ce que ça va être. Pour vrai, ce ne sera pas beau. ».

La reproduction d'une culture d'assistance sociale est aussi critiquée. Déjà qu'il trouve les jeunes de sa génération dépensiers et paresseux, Francis craint que ses impôts servent à soutenir des profiteurs. Il ne parle pas des conditions de vie sur des sommes minimales et le stress de régulièrement être contrôlé(e) par les agent(e)s du gouvernement. Ce discours qu'il déploie sur les gens assistés sociaux, les « BS » comme ils et elles sont dénommé(e)s dans la culture populaire québécoise sont souvent véhiculés par les radios de droite de la ville de Québec.

J'espère qu'ils vont avoir fait une réforme, pour botter le cul des BS de génération en génération, à aller travailler. Mon père envoie mes sœurs dans les garderies, puis des fois il entend le monde chialer. "Je ne comprends pas pourquoi les BS ont priorité sur nous autres dans les garderies". Mais en même temps, quand on pense à ça, c'est que dans le fond c'est une éducation. Le BS, dans le fond lui, s'il est BS, c'est probablement qu'il est généralement pas capable de travailler. Il n'a pas les connaissances puis il n'a pas été stimulé à avancer. Fait que l'enfant est dans un environnement moins stimulant. Fait que quand on le pogne puis on l'envoie à la garderie en priorité, bien là tu stimules l'enfant puis il y a plus de chance que tu le sortes de cette misère-là. (Francis)

Francis a peur que l'ensemble de la province termine sur le bien-être social. « [En 2050,] si la vapeur n'a pas changé de bord, ça va être la majorité du Québec qui va être là dessus [le BS]. Il ne faudrait pas, parce que... c'est ça, ça va être décourageant, il va y avoir des suicides quelque part. » (Francis).

Stéphanie apprécie la diversité dans la consommation qui permet aux gens de juger de leurs besoins. À nul moment elle ne considère que trop de gens consomment et que ce mode de vie peut avoir un impact sur la planète qu'elle souhaite par ailleurs protéger. « C'est son besoin à lui de dire : "Moi je vais chercher telle affaire, j'en ai besoin". Comme que, un autre de dire : "Non, moi j'en ai pas besoin, c'est pas nécessaire"... Tu sais, je vis très bien avec ça. Ouin, c'est personnel à chacun. » (Jessica).

Peu importe les questions abordées, les répondants semblent souhaiter des inflexions dans le cours actuel du devenir collectif. Ils ont cependant du mal à se représenter plus précisément l'horizon du changement, à le situer dans le temps. Leurs propos consistent plutôt à critiquer une tendance pour valoriser une alternative. C'est dans la nature de l'incertitude de demeurer imprécise et de susciter l'ambivalence. Mais le jugement normatif et la confrontation de cette ambivalence avec une échelle de valeurs personnelles relèvent de l'appartenance à un collectif plus large. En demeurant ambivalente, la personne suggère aussi que le changement collectif ne dépend pas que d'elle, d'autant plus si elle n'est pas engagée dans les affaires communes. Une panoplie de jugements de valeur sont portés sur la pratique des autres lorsqu'il s'agit de parler de leur impact sur le devenir collectif. Pour nommer quelques sujets : le traitement des aînés – et des grands-parents –, les attentes des parents, les rêves et ambitions, le travail, l'implication communautaire, la famille, les moyens de transport, l'avenir du Québec, la

consommation, la religion, etc. Tous les sujets mènent à des prises de position et viennent confirmer ce souci qu'entretiennent les jeunes à l'égard du collectif. En somme, les jeunes demeurent manifestement toujours concerné(e)s par le commun.

4.11 Des souhaits formulés au conditionnel

Malgré le souci du collectif affiché par les jeunes, il semble que la distance qui les en sépare rende difficile de concevoir le lien et l'influence qu'ils peuvent exercer sur le commun. L'hésitation s'exprime dans différentes formules : « peut-être », « j'espère », « j'aimerais » « je pense », « je m'attends à », « d'après moi », etc. En plus d'indiquer une direction du possible ou de ce qui est désiré par la personne, l'utilisation de ces termes semble marquer une distance avec le collectif. Bien souvent, surtout pour les jeunes non-engagés, l'avenir collectif est le fait d'un sujet générique qui leur semble étranger. En somme, l'avenir dépend d'« eux », des « autres », d'acteurs collectifs indéfinis qu'il leur paraît impossible d'influencer. Quant aux jeunes impliqués, ils tendent à ajouter « ça dépendra de nous ». Leur activisme participe à une lutte de pouvoir pour transformer la réalité et les représentations. La réalité du conflit social auquel ils et elles participent et leur connaissance de l'histoire des mouvements dans lesquels ils s'inscrivent implique une sensibilité à l'équilibre du rapport de force et une humilité personnelle dans la possibilité de la transformation du collectif.

Cette représentation implique parfois la participation passagère à une manifestation, la signature d'une pétition, le fait de joindre une coalition dans une lutte locale sur les gaz de schistes ou d'occuper une place publique. Mais j'ai l'impression que ces luttes ponctuelles ont peu d'impacts apparents et immédiats sur les structures sociales plus lourdes et diffuses (inégalités sociales, environnement, marché de l'emploi, etc.). En plus de la séparation entre leur vie personnelle et le monde commun, j'ai l'impression que la majorité des jeunes se représente une discontinuité entre leurs actions, ponctuelles, et les structures sociales, laquelle renforce le sentiment d'inaccessibilité et d'autonomie de ces dernières. La distance vis-à-vis de l'avenir collectif peut expliquer l'antinomie dans les affects individuels-

collectifs : optimistes devant le futur personnel et pessimistes face à l'avenir collectif. Ce serait une question de temporalités également. Le futur individuel change vite, tandis que son versant collectif semble bien plus lent.

4.12 Temporalités sociales

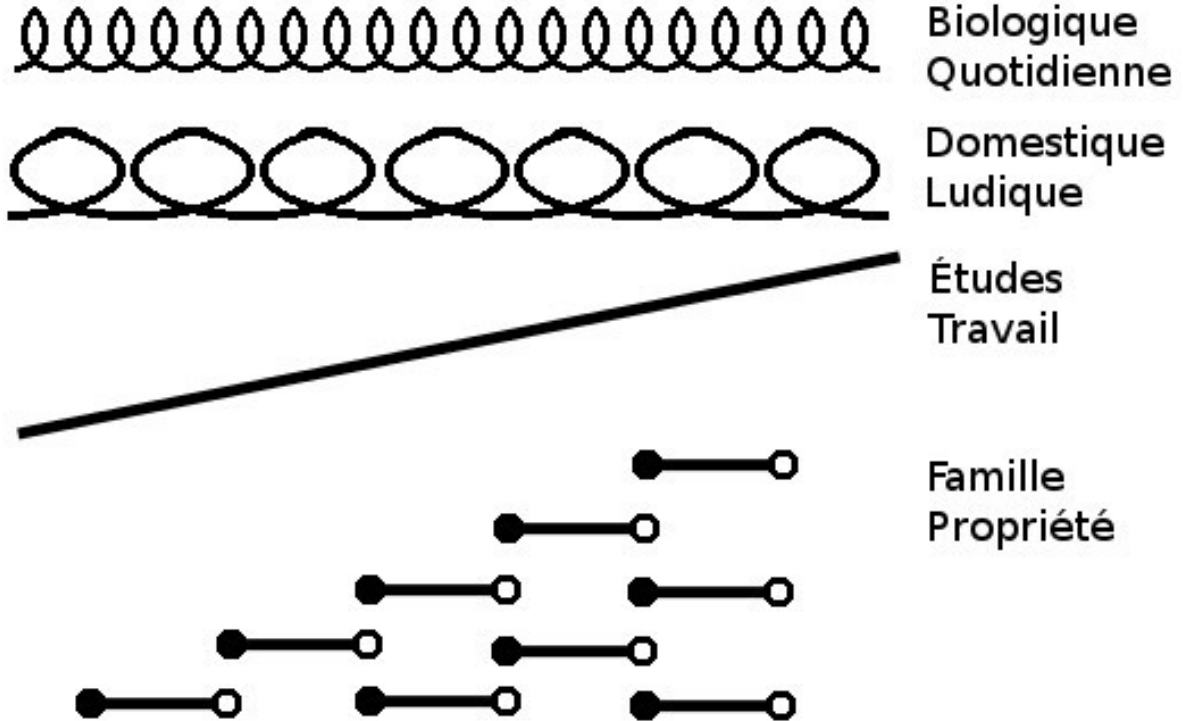
Jusqu'à maintenant, j'ai abordé le rapport individuel entretenu envers l'avenir collectif. Je souhaite maintenant traiter de la question des temporalités sociales. Il s'agit des temps multiples vécus subjectivement par les individus, mais structurés par la société qui les entoure. Ils se superposent, s'entrelacent, se cumulent et s'enchaînent en fonction de la nature de chacune des temporalités. Certaines se répètent plusieurs fois par jour tandis que d'autres se déploient sur l'étendue d'une vie humaine ou au-delà.

4.12.1 Temporalités individuelles

Au plan individuel, manger, dormir et se gratter sont des actions qui appartiennent à un rythme biologique court et cyclique. La vie quotidienne, marquée par les habitudes et les répétitions du café le matin avec le journal, de la journée de travail, de la série télévisée le soir correspond à une autre temporalité, plus socialement produite que la première et avec des variations interpersonnelles plus importantes. Elle fonctionne tout de même suivant un rythme quotidien semblable au rythme biologique. La temporalité domestique de la lessive, du ménage, de la vaisselle, de l'épicerie ou de la cuisine implique déjà un temps plus long, entre le quotidien et l'hebdomadaire, cyclique comme les précédentes. Il en va de même de la temporalité ludique, des loisirs et passe-temps. Par contre, la temporalité professionnelle et celle des études sont linéaires et cumulatives, surtout dans les cas où des gens poursuivent une carrière en plusieurs temps, suivie d'une retraite. L'entrée dans la parentalité et l'accès à la propriété s'inscrivent eux aussi dans un temps linéaire, fonctionnant plutôt par palier entre « avoir » et « ne pas avoir », alors qu'on franchit des étapes dans sa trajectoire de vie.

Dans la vie quotidienne, le flux de ces temporalités n'est pas réfléchi, il est « infraconscient » dira Jean-Claude Kaufmann dans *Égo, pour une théorie de l'individu* (2001). C'est ce qui explique que les temporalités très courtes de la

Temporalités individuelles



biologie ou les rythmes du travail domestique ne sont jamais abordés dans l'entrevue. Les temporalités des habitudes, des passe-temps reviennent parfois quand on demande « à quoi ressemblera une journée de la vie quotidienne à 35, 55, 75 ans ». Sans cette question, elles seraient aussi absentes des réponses des jeunes. Plus que tout, ce sont les temporalités familiales, du travail et de la propriété qui sont d'emblée verbalisées dans les réponses aux questions ouvertes. En gros, les jeunes abordent ce qu'ils et elles voient comme les étapes de leur vie. Les temporalités cumulatives sont donc traversées beaucoup plus consciemment par les jeunes que celles qui sont cycliques. Il est probable que le fait qu'elles intègrent un début et une fin avec des étapes claires les rendent plus facilement perceptibles.

Le quotidien se caractérise par l'habitude, une forme d'action qui est faite sans y réfléchir. L'intégration des habitudes dans la mémoire infraconsciente du corps permet d'activer « le corps sans recourir à la pensée, garante de la fluidité des actions et de la légèreté des gestes routiniers » (Godin, 2010 : 48). Ce processus d'incorporation des habitudes, l'habituatation, passe par la réflexion, l'observation et l'essai avant de tranquillement se couler dans le

corps : pensons à l'apprentissage du geste consistant à attacher ses lacets et notre habitude actuelle à le faire.

Enregistrées dans la mémoire infraconsciente, elles [les habitudes] permettent d'éviter le recours à la pensée réflexive, ce qui allège l'action, mais pèse lourd sur la parole. Parce que les gestes habituels ne sont pas réfléchis, il est très difficile pour l'individu d'en parler, car sa routine opère sans que sa conscience ne soit impliquée. (Godin, 2010 : 51)

Les temporalités cycliques, tirant beaucoup du registre de l'habitude, sont difficilement verbalisables puisqu'elles appartiennent à un autre registre de l'action. J'ai l'impression qu'à cet égard, c'est dans l'interruption de l'habitude qu'elle apparaît alors. Ainsi, la disparition des loisirs sous le poids d'un horaire trop chargé, la négligence dans la salubrité de l'habitation et dans l'alimentation marquent des seuils qui ne pourront être longuement tolérés. Mais tant que le cycle se poursuit, il fait partie du quotidien et n'est habituellement pas réfléchi.

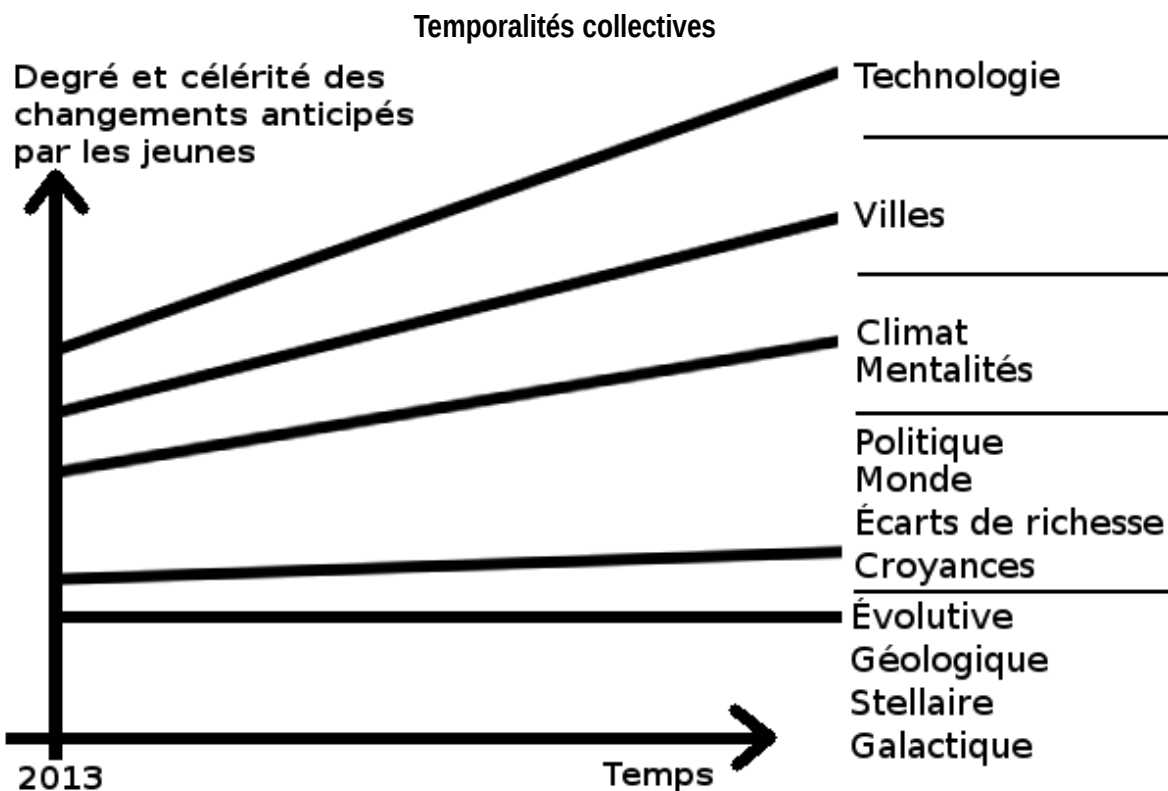
On pourrait se demander si ces résultats ne sont pas d'abord un effet de la démarche entreprise et consistant à interroger les gens sur leur futur assez lointain. Il faut rappeler en effet que le schéma d'entrevue appelle un discours sur les étapes de la trajectoire de vie ? Les propos recueillis seraient certainement différents si j'avais interrogé les gens sur ce qu'ils feront dans deux heures ou dans deux semaines. Les interroger sur l'heure qui suit aurait pu les conduire à me parler des temporalités biologiques, qui auraient alors été présentes à la conscience. La projection dans l'avenir se fait en termes de changements, et non pas de durée ou d'étapes. On ne pense donc pas tant une période en elle-même que le changement qui adviendra durant cette période. Penser une journée nous fait penser aux différents moments de cette journée. Penser une durée hebdomadaire soulève l'interruption de la fin de semaine. Si la projection est plus courte qu'un cycle, alors la temporalité apparaîtra dans la conscience à travers cette discontinuité. Lorsque la projection s'étend sur plus d'un cycle, les temporalités cycliques s'effacent devant l'apparente permanence qui s'établit dans la récurrence. De plus, ces temporalités cycliques - domestiques, ludiques et biologiques - posent des problèmes simples avec peu d'incertitude et qui ne sont pas source de dilemmes ou d'incertitudes pour les jeunes. Les décisions qu'elles imposent sont sans conséquence durable sur la vie des individus. On leur accorde donc

moins d'importance et elles tendent plus facilement à demeurer de l'ordre de l'impensé.

4.12.2 Temporalités collectives

Certaines temporalités plus longues marquent également l'expérience subjective. Pour en dresser une liste, je me suis inspiré de l'école historique française des Annales qui s'est attardée à ajouter à certaines temporalités plus longues, comme celles du climat, des croyances, des mentalités et des techniques aux temporalités historiques communément étudiées. J'ai adapté leur grille d'analyse à partir de mes résultats et dressé une liste de temporalités linéaires et cumulatives qui correspondent aux horizons de changements anticipés par les jeunes. J'ai résumé l'information dans le graphique *Temporalités collectives* où les différentes dimensions collectives sont regroupées par célérité perçue de changement, de la plus rapide à la plus lente. Par exemple, les jeunes s'attendent à ce que les mentalités et l'environnement changent à un rythme semblable qui est plus lent que le changement anticipé des villes, ou plus rapide que celui de la politique.

Pour les jeunes interrogé(e)s, les technologies changent très vite au point de rendre pratiquement impossible une anticipation de ce qu'elles seront en 2050. Les villes changent plus lentement au point d'être généralement pensées comme identiques dans dix ans à ce qu'elles sont présentement. Le climat est vu comme changeant légèrement plus lentement que les villes. Les mentalités sont pensées comme changeant avec les générations, à peu près aussi rapidement que l'environnement et plus lentement que les villes. Les systèmes économiques et politiques, le monde, les croyances religieuses et les écarts de richesses sont vus comme pratiquement immobiles sur 35 ans. Les jeunes s'attendent en somme à peu de changement à plus long terme concernant ces dimensions ou envisagent les transformations comme conditionnelles à la venue peu probable d'un vaste mouvement populaire, mais ils et elles demeurent sceptiques quant à l'éventualité qu'apparaisse ce mouvement.



Finalement, même si je n'ai pas abordé les temporalités longues dans mes entretiens, on pourrait envisager des temporalités de très longue durée qui seraient celles évolutives, géologiques, stellaires et galactiques. Des astronomes ou des géologues auraient probablement un rapport différent au temps en raison de leur champ d'activité et pourraient être plus enclins à y réfléchir. Aux deux bouts du spectre, les temporalités très rapides et cycliques, des rythmes biologiques ou du quotidien, tout comme les temporalités très longues, comme celle de la géologie, demeurent non-conscientes. Les temporalités qui intéressent les jeunes et qui ressortent des entretiens semblent être celles sur lesquelles ils et elles peuvent exercer une influence ou celles qui détermineront la société de demain. Les temporalités sur lesquelles ils et elles n'ont pas de prise (biologique) ou qui sont insignifiantes en regard de leur vie (parce que trop longues) demeurent absentes de leurs discours et de leur réflexion.

4.13 Présentisme

Un fait notable se dégage de l'analyse concernant l'avenir collectif. Très peu de jeunes ont le réflexe d'effectuer un va-et-vient entre le passé et le futur pour saisir l'ampleur des variations historiques. Rarement les répondant(e)s ne se demandent comment était la ville de Québec en 2005, donc à quel point elle a changé au cours des 10 dernières années avant de se projeter en 2025, et en 1980, pour se projeter en 2050.

La seule dimension de l'avenir collectif qui mène la grande majorité des répondant(e)s à faire référence au passé concerne l'avenir des technologies. Les personnes ont tendance à revenir 10 ans en arrière pour se souvenir de la fin des disques compacts, des disquettes 3"¼, des premiers cellulaires, etc. Le saut s'effectue alors sur 10 ans, pour postuler une transformation incommensurable de la technologie, qui rend les discours sur ce que sera le monde dans 35 ans fabuleux ou de l'ordre de l'impensable. Par exemple : « C'est drôle, j'oserais dire la téléportation, mais... je doute. Quand même, c'est juste 30 ans. C'est juste [30 ans], puis beaucoup. La technologie avance vite, mais savoir où est-ce qu'on va être, c'est dur à dire, là » (David). Pris entre l'impression que les changements technologiques seront si prométhéens qu'ils vont renverser le monde, mais sans vouloir verser dans la science-fiction à une échéance aussi courte, certain(e)s ne sauront sur quel pied danser et ne s'avanceront donc pas dans la prédiction de ce futur inconnu.

Si pour certains sujets, comme l'avenir de l'économie ou du monde, la question soulève également l'étendue de l'érudition de la personne rencontrée, d'autres comme la ville ou l'organisation des transports amènent les jeunes à réfléchir à partir de leur monde familier. Pourtant le va-et-vient entre le passé et le futur ne s'effectue pas autant pour les questions demandant une érudition que pour celles plus proches de la réalité sensible des jeunes. J'en conclus que ce n'est pas l'objet de la question qui induit un rapport particulier à la perspective temporelle, mais le rapport lui-même qui est immédiat. Il se base uniquement sur le présent pour tenter d'évaluer l'avenir. Or sans avoir le réflexe d'un retour dans le passé, il est difficile d'estimer le changement attendu.

Pourtant, malgré l'incommensurabilité présumée des avancées technologiques à venir, le discours se concentre sur l'amélioration des gadgets qui nous entourent déjà. Les modifications génétiques, l'amélioration du corps par les technologies et l'impression 3D sont absentes des discours. Cela suggère que les jeunes pensent les changements technologiques à partir de ceux qu'ils ont vus et vécus au cours des dernières années plutôt qu'en fonction des nouveautés qui sont sans doute les plus susceptibles d'avoir un impact important sur nos vies. Or il semble que les discussions sur ces avancées se font surtout sur des blogues spécialisés ou dans des rubriques spécifiques de certains journaux et qu'en raison de cette marginalité dans les discours et de la rareté de leur usage, ces technologies n'ont pas atteint la forme d'une représentation sociale consistante. Par ailleurs, au moment où une nouvelle technologie s'installe – le cellulaire, internet, la machine à laver, etc. –, les usages changent considérablement. De leur côté, les améliorations subséquentes d'une nouvelle technologie – processeur plus puissant, chargement frontal de la lessiveuse, voiture électrique – transforment de façon plus marginale les pratiques que ne l'ont fait l'invention initiale et la commercialisation de la technologie. Retourner 35 ou 80 ans dans le passé pour évaluer la longue présence et la relative stabilité des transports ou la présence d'électroménagers qui ont peu changé en plusieurs décennies permettrait d'insister sur les innovations plutôt que d'affirmer un emballement du changement pratiquement illimité.

Cette tendance à se projeter dans le futur depuis le présent, sans prendre son élan dans le passé – autant dire l'Histoire – suggère qu'il y a une domination du présent sur l'avenir et le passé. Cela coïncide avec la proposition d'un présentisme caractéristique du monde contemporain (Hartog, 2012). Un autre indicateur du présentisme se révèle dans le fait que l'anticipation de l'avenir collectif se limite à l'aune d'une vie individuelle. On se rappelle à cet effet l'extrême difficulté qu'ont les jeunes à anticiper l'avenir collectif dans un horizon de 100 ans. Cette étendue de la projection limitée à la durée d'une vie ne surprend pas, dans la mesure où il y a dissociation entre le collectif et l'individuel et que le collectif ne sert plus d'ancrage à des projets de longue durée. D'autres tendances viennent encore appuyer cette thèse du

présentisme. Nous avons vu que les jeunes se projettent individuellement plus vieux et vieilles dans un futur très similaire au présent. Par ailleurs, encore plus révélateur, la majorité - 10 jeunes continuistes, sans crainte face à l'avenir et sans projet de longue haleine, naviguent au travers des opportunités et les envies pour améliorer de temps à autre leurs conditions de vie. Ils et elles sont présentistes de leur propre vie.

Cependant, si le présentisme est une tendance lourde dans la société contemporaine, il n'éclipse pas pour autant totalement les repères historiques. Certain(e)s jeunes ont une forte érudition qui leur permet de puiser dans les siècles passés pour étayer leur propos. À cet égard, concernant le devenir du monde, Kevin oscille entre l'*historia magistra* et l'optimisme triomphant du progrès moderne.

C'est sûr et certain que tout ce qui est économie, finance, ces affaires-là, je pense que c'est une base à comprendre. [...] C'est sûr et certain que de mon point de vue personnel, c'est de la philosophie, de l'histoire pour me donner un bagage parce que même si j'ai des outils [économiques], si je ne sais pas comment m'en servir [en puisant dans la philosophie et l'histoire], je n'aurais pas d'idée de comment m'en servir. (Kevin)

Il croit qu'on peut décoder les clefs du devenir des sociétés dans l'étude de leur histoire, dans la conduite des grands personnages historiques ou dans l'attente du prochain bond technologique qui ne manque jamais d'arriver dans l'histoire économique.

Coralie rappelle que des bombes posées par des mouvements d'indépendance ou de résistance sautaient dans les années 50 sans que ces gestes ne soient désignés sous le vocable de terrorisme. Elle explique que le temps passe, que les représentations changent et que les pouvoirs en place dépeignent désormais des groupes comme terroristes pour désigner un ennemi à frapper. Ce qui est intéressant ici n'est pas tant son idée de la construction politique du terrorisme que le rapport au temps non présentiste qu'elle développe dans son explication. En retournant au milieu du siècle pour analyser un phénomène politique, elle historicise sa réflexion, effectue un va-et-vient entre le passé et l'avenir, et l'inscrit dans une temporalité et une spatialité qui dépasse son vécu. Quant à lui, Riel fait une brève histoire des mentalités écologiques lorsqu'il énonce qu'il y a 50 ans, on vidait son huile dans le fleuve et jetait les vieux pneus au fond des lacs. Les océans

semblaient alors infinis et personne n'aurait pensé qu'un jour, en 2015, on les considèrerait comme menacés. Malgré l'importance du présentisme, une minorité des jeunes, pas nécessairement scolarisée, mais définitivement érudite, sort du présent et s'inspire du passé pour prospecter l'avenir. Si le présentisme est la tonalité dominante de l'actuel régime d'historicité, il n'épuise pas les variations individuelles quant aux manières d'aborder le futur.

4.14 conclusion

Pour les jeunes rencontré(e)s, anticiper l'avenir collectif n'est pas facile. À mesure que la temporalité s'allonge, les contingences à prendre en compte s'accroissent et rendent pratiquement impossible la projection en 2100. Ensuite, les participant(e)s avaient tendance à évaluer les changements en termes de tendances plutôt qu'autour d'une image claire à une période donnée. Néanmoins, ils et elles anticipent ce que sera l'avenir collectif et entretiennent un discours normatif à son égard en défendant certaines avenues collectives qui leur semblent préférables à d'autres.

L'anticipation est parfois structurée autour de quelques éléments considérés comme structurants de l'avenir collectif qui influencent l'ensemble des autres dimensions. Par contre, il arrive aussi que certain(e)s répondantes se projettent dans les dimensions collectives chacune à la fois, sans considérer les interrelations qui existent entre celles-ci. Finalement, quelques jeunes se projettent peu dans l'avenir collectif, en s'attendant à ce que tout reste semblable. Indépendamment de ces façons d'anticiper le futur, l'avenir collectif est parfois souhaité, puisqu'on croit que le monde s'améliorera, tout en étant parfois craint – 10 jeunes s'attendent à ce que l'avenir soit pire que le temps présent. Il laisse les personnes relativement indifférentes puisqu'elles jugent que le monde sera semblable à ce qu'il est, avec ses défis et leurs résolutions.

Deux attitudes sont affichées par les jeunes face à l'avenir collectif. Quelques jeunes souhaitent s'impliquer dans les éléments qu'ils considèrent structurants pour influencer le devenir collectif. Les autres n'anticipent simplement pas de s'impliquer ou prévoient le faire dans d'autres domaines.

En combinant cette attitude avec la perception – optimiste, neutre, pessimiste – de l'avenir collectif, on obtient une typologie où les gens entendent s'impliquer ou se distancer en raison de cette anticipation. Le type « heureusement qu'on vit au Québec » regroupe des jeunes pessimistes par rapport à l'avenir, mais qui ne comptent pas l'influencer. Souvent, la distance temporelle ou spatiale des phénomènes entraînant la crainte – réchauffement climatique, guerre, krach boursier –, l'atténue. Les jeunes n'anticipent aucune influence de ces phénomènes sur leur vie personnelle. Le type « il faut s'organiser avant que ça pète ! » représente des jeunes qui, galvanisés par la crise anticipée, souhaitent influencer le devenir collectif en s'impliquant dans ce qui est considéré comme structurant. « Ensoleillé avec passages nuageux » correspond aux jeunes anticipant un avenir semblable et qui ne comptent pas s'engager dans la transformation de la société. « Les deux mains sur le volant » correspondrait à des jeunes qui prévoient un avenir semblable au présent et qui souhaitent influencer le collectif. Bien que je n'aie pas rencontré de jeunes correspondant à ce type dans mon échantillon, il est possible que ces jeunes soient engagés dans les partis politiques traditionnels et croient que la voie parlementaire est préférable, voire exclusive, pour influencer la société. « Vers l'infini et plus loin encore » regroupe des jeunes optimistes face à l'avenir et qui ont l'intention de s'impliquer dans un domaine jugé structurant, nommément l'économie dans mon enquête. Finalement, le type « et l'humain(e) devint Dieu » correspond aux jeunes qui s'attendent à ce que les choses s'améliorent d'elles-mêmes par des puissances métaphysiques fortement inspirées du *New Age* et qui par conséquent ne prévoient pas s'impliquer dans le cours des choses collectives.

Pour les jeunes rencontrés, tout se passe comme si les temporalités individuelle et collective étaient parfaitement dissociées et indépendantes l'une de l'autre. Coralie est la seule des quinze à intimement intégrer la réflexion sur la société dans sa projection personnelle. Pour les autres, cette séparation leur permet d'être optimistes par rapport à leur futur individuel malgré une prospective du collectif souvent inquiétante. Il semble que la venue éventuelle des changements du monde collectif soit trop lointaine pour pouvoir en imaginer l'impact sur leur devenir. Cette dissociation les rend

également moins soucieux et soucieuses de l'avenir collectif qui leur semble étranger à leur devenir personnel, hors de leur contrôle et tellement loin temporellement et spatialement qu'il y a peu de raisons et de possibilités de s'y impliquer.

D'ailleurs, l'étude des temporalités sociales révèle que les temporalités individuelles se déroulent de manières accélérées par rapport à leurs contreparties collectives. Les temporalités cycliques de la biologie, du travail domestique et des loisirs sont très courtes. Celles linéaires des études, de la carrière, de la famille et de la propriété sont plus longues, mais ne trouvent leur réciproque dans les temporalités collectives que parmi l'évolution des technologies dont les jeunes anticipent les changements rapides, multiples et considérables. Les autres temporalités de la ville, de l'environnement, du monde, de la politique et de l'économie sont perçues comme pratiquement immobiles face à leurs faibles changements. Cette séparation entre les temporalités individuelles et collectives explique en partie la dissociation dans les projections personnelles optimistes dans le futur individuel sur un fond d'anticipation craintive de l'avenir collectif. Le présentisme se confirme dans l'anticipation d'un futur semblable, dans l'absence de prise en compte du changement identitaire à venir dans le reste de la vie. Il se décèle également dans l'absence de référence au passé et pour une durée équivalente quand vient le temps de se projeter dans l'avenir et d'estimer l'ampleur des transformations probables pour une durée donnée.

S'il est probable que le présentisme explique en partie la séparation entre l'individuel et le collectif, il me semble que la disparition des grands projets collectifs est aussi à pointer du doigt. Le collectif, sans grand ancrage historique et sans projet collectif porteur – la croissance économique étant incapable de lier l'individuel au collectif –, n'offre plus d'orientation commune. Dans la modernité, de grands idéaux assuraient cette orientation et intégraient les projections individuelles dans un avenir commun autour de l'idée d'une société plus juste et égalitaire, de missions civilisatrices, ou orientées vers un progrès technique et culturel. Il n'est pas étonnant de constater que la projection s'étend dorénavant à l'aune de la vie individuelle. Mais il me semble que l'individualisme, le type dominant de structuration des

rapports sociaux dans la société contemporaine, a fait passer l'indentification du nous au je en Occident, et peut également expliquer la manière dont les participant(e)s pensent l'avenir collectif comme bien distinct de leur futur personnel.

Individualisme et projection dans l'avenir

Comment expliquer l'antinomie entre l'optimisme des jeunes rencontré(e)s à propos de leur futur individuel et la crainte entretenue face à l'avenir collectif ? J'ai déjà soulevé que la différence entre les temporalités plus courtes et individuelles, et celles plus longues et collectives distend les deux anticipations. Les temporalités collectives se situent trop loin dans le temps et l'espace pour que les jeunes prennent en compte leur influence sur le devenir individuel. Mais pour expliquer la séparation et les positions relativement irréconciliables que suppose le fait de se montrer optimiste quant à son avenir personnel tout en redoutant un futur collectif menaçant, je propose de revenir avec Norbert Elias (1991) au processus d'individualisation occidentale qui a progressivement bâti des rapports sociaux individualisés, faisant en sorte que les personnes se pensent comme séparées et indépendantes de la société. Entre le *XVe* siècle et le *XXIe* siècle, les transformations dans la société occidentale ont bâti des structures sociales de plus en plus individualisées, qui ont contribué à structurer le psychisme des individus d'une manière particulière. Les personnes se sont progressivement retrouvées dotées d'une intériorité et d'une autonomie croissante par rapport à leur groupe familial et leur milieu d'origine. L'individu ne s'est pas pour autant affranchi des injonctions prévalant aujourd'hui : l'autonomie et l'auto-réalisation de soi.

L'individualisme, selon Elias (1991) se distingue de l'individualité et de l'individu. L'*individualité* renvoie au singulier et à l'unique dans la personne et est présente à toute époque. Dans les sociétés « archaïques », on sait que chaque personne a ses qualités et ses différences. En Grèce Antique, on sait que Platon n'est pas Protagoras ni Ulysse. Dans ces sociétés, la grande part de l'identité se déploie dans la fonction sociale, la filiation et la reconnaissance symbolique par les autres membres du groupe social. Dans le grec et le latin anciens, aucun mot ne désigne un être humain différent de tous les autres, ce qu'on appelle aujourd'hui l'« individu », naissant dans un processus d'autonomisation de la personne par rapport aux contraintes

collectives qui a lieu dans le contexte socio-historique occidental. Ce processus d'individualisation a bâti des cadres sociaux valorisant de manière croissante l'individu, tendant à le mettre au cœur de l'organisation des rapports sociaux. Avant de m'intéresser à la manière dont les jeunes rencontré(e)s confirment cette tendance à l'individualisation dans les sociétés contemporaines, et la manière dont elle oriente la projection dans l'avenir, je tiens à préciser ce qu'on entend par « société » et retracer brièvement le processus d'individualisation. Cela mettra la table pour la compréhension des modifications du tissu social sur de longues périodes et l'identification de ce qui est particulier à notre société fortement individualisée. D'abord, l'individualisme pousse à la promotion de l'autoréalisation et à l'angoisse pour les jeunes de renoncer à une multitude de potentialités en choisissant une voie singulière. Ensuite, l'optimisme devant le futur personnel et l'impression d'une identité fixe dans un monde en mouvement résultent d'un sentiment de séparation du monde.

5.1 Le processus d'individualisation

Comme l'a énoncé Norbert Elias (1991), les personnes qui constituent une société n'ont pas œuvré individuellement à son accomplissement, même si par certaines décisions, par exemple au moment d'avoir occupé une position de pouvoir déterminante, elles peuvent l'avoir influencée de manière significative. Ainsi, une société est indépendante des membres qui la composent dans la mesure où si l'on en retire un membre, elle poursuit son cours. Non seulement elle précède leur naissance et survit à leur mort, il est aussi impossible de la réduire à la somme des personnes qu'elle regroupe. Comme la maison n'est pas réductible aux planches qui composent ses murs, ce n'est pas la somme de ses membres qui compose la société, mais les relations qui les lient entre eux et elles et qui, formant un tout, les dépassent.

Parler de « société » laisse normalement sous-entendre l'idée d'une cohésion, d'une délimitation et d'une certaine harmonie puisqu'on parle d'un ensemble dont les membres partagent un certain nombre de caractéristiques (Elias, 1991). Or cela n'implique pas pour autant que toutes les pratiques convergent et qu'il n'y existe pas de tensions. Les sociétés sont aussi

traversées par des contradictions, des rapports de pouvoir et des divergences qui les polarisent. Ces conflits lient d'ailleurs les pôles entre eux puisque qu'ils se déroulent à l'intérieur de l'ensemble social et alimentent les liens qui s'y tissent. À l'observation, le caractère apparemment erratique de la multiplicité des conduites sociales – chaque personne se dirigeant dans une direction singulière et non concertée avec autrui – pourrait nous laisser croire au contraire qu'elle découle du hasard. Un certain ordre sous-jacent et une relative cohésion existent néanmoins à travers l'occupation de fonctions sociales qui permettent la régularisation des pratiques au sein d'institutions. Les rôles sociaux ne sont pas interchangeable du jour au lendemain, puisque les personnes qui occupent chaque rôle disposent de connaissances et adoptent des pratiques spécifiques.

Cette armature de base de fonctions interdépendantes, dont la structure et le schéma donnent à un groupe humain son caractère spécifique, n'est pas la création d'individus pris isolément ; car tout individu, fût-il le plus puissant, même le chef de tribu, le monarque absolu ou le dictateur, n'est qu'une partie du tout ; il représente une fonction qui ne se définit et ne se perpétue que dans le rapport avec d'autres fonctions et ne peut se comprendre que dans le contexte de la structure particulière et des tensions propres à cet ensemble. (Elias, 1991: 50)

À travers les variations individuelles se tisse un réseau d'interrelations singulier pour chaque personne dans une société, qui la rend différente de toutes les autres. « La société n'est pas seulement le facteur de caractérisation et d'uniformisation, elle est aussi le facteur d'individualisation. » (Elias, 1991 : 103). La forme de ces structures d'interdépendance change d'un groupe humain à l'autre. Elles délimitent les différences qualitatives entre les sociétés :

Cet ensemble de fonctions que les hommes remplissent les uns par rapport aux autres est très précisément ce que nous appelons la « société ». C'est une sphère de l'être d'un genre particulier. Ses structures sont ce que nous appelons les « structures sociales ». Et lorsque nous parlons de « lois de fonctionnement des sociétés », nous ne voulons désigner rien d'autre que les lois spécifiques régissant les relations entre les individus. (Elias, 1991 : 52)

Aujourd'hui, avec l'accroissement de la mobilité géographique des personnes et la valorisation du pluralisme dans les sociétés occidentales, l'État ne peut plus prétendre recouvrir un groupe ethnique ou culturel homogène sur un territoire donné. Considérant la diversité des normes, valeurs et visions du

monde qui coexistent dans les sociétés occidentales contemporaines, certain(e)s sociologues préfèrent parler aujourd'hui de *formes de vie* plutôt que de cultures. De manière similaire à Elias, le comité invisible conçoit la culture de cette façon :

Il suffit de voir dans quel état d'inachèvement naît le rejeton humain, et le temps qu'il prend avant de parvenir à se mouvoir dans le monde comme à parler, pour s'aviser que son rapport au monde n'est en rien donné, mais plutôt le résultat de toute une élaboration. Le rapport de l'homme au monde, parce qu'il ne relève pas d'une adéquation naturelle, est essentiellement artificiel, *technique*, pour parler grec. Chaque monde humain est une certaine configuration de techniques culinaires, architecturales, musicales, spirituelles, informatiques, agricoles, érotiques, guerrières, etc. et c'est bien pourquoi il n'y a pas d'essence humaine générique : parce qu'il n'y a que des techniques particulières, et chaque technique configure un monde, matérialisant ainsi un certain rapport à celui-ci, une certaine *forme de vie*. [italique dans le texte] (2014 : 121-122)

La société est donc cette structure d'interdépendances qui nous lie ensemble et qui a contribué à donner forme à nos structures mentales et à notre personnalité. Pour mieux s'imaginer cette indépendance, quoique de manière imparfaite, on peut reprendre l'image d'Elias et penser à un filet où chaque maille est liée aux autres. Lorsqu'on tire l'une d'entre elles, la tension se diffuse dans l'ensemble et touche toute une région du filet.

Pour enrichir notre perspective de la société définie comme étant *l'interdépendance des individus*, il faut également prendre en compte le processus, c'est-à-dire son développement dans le temps, sans pour autant chercher ce que serait le commencement de celui-ci. La philosophie et la religion ont souvent eu recours à un « moment initial » de la société. Des individus se rencontrent et passent un contrat social. Dans la Genèse, Dieu crée Ève à partir de la côte d'Adam pour qu'ensuite se multiplient leurs enfants. De tels récits transmettent le mythe d'un début de la société, initiée à un moment particulier par une *personne adulte*. Ce mythe occulte le fait que tous les gens grandissent et sont éduqués par leurs aîné(e)s à l'intérieur d'une totalité sociale. Ce n'est pas l'âge qui fait de nous des individus à part entière, mais la socialisation acquise entre l'enfance et l'âge adulte. Les quelques exemples connus d'enfants loups ont bien démontré la faiblesse de nos instincts humains, heureusement compensés par la culture qu'on intègre dès nos premiers instants au monde (Benzaquén, 2006). En somme, nous

sommes dépendant(e)s du groupe pour devenir des individus. « Chaque individu est par nature fait de telle sorte qu'il a besoin des autres qui étaient là avant lui pour pouvoir grandir. L'une des conditions fondamentales de l'existence humaine est l'existence simultanée de plusieurs êtres humains en relations les uns avec les autres. » (Elias, 1991 : 57).

À mesure que s'élargissent dans l'histoire les ensembles sociaux et que se multiplient les fonctions sociales, l'individualisation s'accroît. Les possibilités de parcours différents et la diversité des situations de vie et des fonctions relationnelles qu'elles assurent sont bien moins nombreuses « dans les communautés humaines restreintes que dans les sociétés très différenciées. Et par conséquent, l'individualisation de l'adulte est aussi plus forte dans ces dernières que dans les précédentes. » (Elias, 1991 : 58). Dans le cheminement des groupes sociaux, les relations qui unissent les individus se reproduisent et se transforment, modifiant autant la structure des relations que les normes sociales et les structures psychologiques qui constituent les individus. Chaque enfant qui naît dans un groupe social, en suivant un parcours particulier de situations de vie et de relations avec les autres, devient un individu singulier dans une culture particulière. « L'enfant n'est pas seulement plus *influençable* que l'adulte. Il a *besoin* de *l'influence* des autres, il a *besoin* de la société pour accéder à la maturité psychique. » [italique dans le texte] (Elias, 1991 : 63) C'est ce processus de devenir permanent des individus dans une société qui nous permet de comprendre la liaison intime et l'impossibilité d'opposer individu et société. Elias l'appelle le « processus individuel de civilisation » (1991 : 66).

L'individualisation des comportements qu'a connu en Occident remonte, chez les élites qui en ont été les précurseurs, aux XV^e et XVI^e siècles. Durant le XVIII^e siècle, le processus se diffuse et s'accroît. Cet individualisme prend forme

dans des logiques diversifiées : la sédimentation d'un « for intérieur » personnel et la consolidation d'une intimité, le recours à la raison individuelle contre les préjugés, l'acquisition de droits individuels, la figure de la citoyenneté démocratique, l'individualisme marchand, la valorisation du « je » par rapport au « nous », les transformations de la famille patriarcale, etc. (Corcuff, 2016 : 5)

Autour de l'autocontrôle des comportements et de la maîtrise des émotions se structure un double mouvement interdépendant du contrôle social et de personnalisation. Aujourd'hui, le « haut degré de réserve dans l'action » (Elias, 1991 : 162) que s'impose l'individu, et qui s'impose à lui, le « coupe de l'extérieur et renferme la véritable personne » (Elias, 1991 : 165). La maîtrise des pulsions mène les gens à pouvoir se représenter et revendiquer une individualité en privilégiant le « je » au profit du « nous ». Voyons pourquoi il en est ainsi.

Dans la société occidentale contemporaine, la conscience est ainsi modelée de sorte que tou(te)s sont amenés à penser que l'espace qu'ils et elles occupent est singulier et séparé des autres. Le *moi* sédimenté dans un for intérieur, dans ses pensées et ses émotions, appartient à une intériorité authentique impossible à parfaitement communiquer. Elle demeure hors de la portée des autres qui nous entourent, qui ne percevront jamais plus que certaines facettes de ce moi. Or la vision d'un "je" séparé du monde et des autres est le fruit d'une empreinte historique particulière :

Celui qui parle en l'occurrence, c'est la conscience de soi d'êtres que la constitution de leur société a forcés à un très haut degré de réserve, de contrôle des réactions affectives, d'inhibitions ou de transformations de l'instinct, et qui sont habitués à reléguer une foule de dispositions, de manifestations instinctives et de désirs dans les enclaves de l'intimité, à l'abri des regards du "monde extérieur". (Elias, 1991 : 65)

On voit là un résultat du processus de civilisation : l'intériorisation des interdits et des impératifs de la société qui sont en tension avec les instincts ou tendances propre à l'individu. « L'habitus psychique des individus et les structures de leur société se correspondent mutuellement et se modifient corrélativement » (Elias, 1991 : 78).

L'accroissement de l'autocontrôle renforce le sentiment de posséder une intériorité différente et séparée du reste du monde. Les innombrables interdits sociaux – comme péter en public, ne pas se laver les mains après le passage aux toilettes ou recourir directement à l'insulte ou à l'intimidation en s'adressant à d'autres – entrent en conflit avec les désirs ou les inclinations propres aux individus. Ces « manières civilisées » se sont développées sur plusieurs siècles au fil des générations. Les modèles psychiques guidant ces gestes et manières sont intériorisés par les individus et reproduits dans leurs

relations avec autrui. Mais la tension entre ces structures sociales intériorisées et renforcées collectivement, et les inclinations et les désirs individuels, provoque un déchirement à l'intérieur des individus.

Ce conflit intérieur de l'individu, cette « intériorisation », cette manière d'exclure de la vie sociale certaines sphères de l'existence chargées d'angoisse, de sentiments de honte et de pudeur produits par la société, entretient chez l'individu la sensation qu'il y aurait quelque chose d'« intérieur » qui n'existerait que pour soi, sans relation avec les autres, et qui n'entrerait qu'« après coup » en relation avec les autres, « à l'extérieur ». (Elias, 1991 : 66)

À cela s'ajoute, dans les sociétés fortement différenciées, la socialisation particulière des adultes qui leur permet d'accomplir leurs tâches, de se plier aux interdits et qui entretient ce conflit intérieur dans leur psychisme. Plus le contrôle s'intensifie et devient omniprésent, plus la constitution d'un « surmoi » qui permet d'assurer cet autocontrôle demande du temps, puisque la distance « entre le comportement des enfants et celui des adultes augmente inéluctablement » (Elias, 1991 : 66). S'allonge alors le délai pour que l'enfant soit prêt à accomplir ses fonctions et ses tâches adultes. Le passage entre les deux, le « processus individuel de civilisation » (Elias, 1991 : 66), ou psychogénèse, devient de plus en plus long et « pénible » (Elias, 1991 : 66).

Dans les sociétés traditionnelles, l'éducation et la formation de la majorité des enfants étaient laissées aux familles et aux mentors. Dans le processus de division fonctionnel propre à nos sociétés occidentales, cette tâche s'est spécialisée et a été prise en charge par l'État, qui s'occupe des institutions scolaires. L'âge adulte débouche ensuite sur un travail fortement spécialisé qui occupe une bonne part du temps des individus. Les temps libres sont limités. Les individus se sentent séparés d'une société qui, et c'est là une illusion, leur donne l'impression qu'on les empêche d'être ce qu'ils auraient pu être. La tension entre la jeunesse où on ouvre l'horizon d'aspiration et les fonctions d'adultes – nécessairement limités – qui le réprime, occasionne un tiraillement entre des volontés étrangères et contradictoires.

Il n'y a pratiquement jamais de continuité réelle entre la vie dans les réserves où est parquée la jeunesse et ce champ spécialisé et – pour la plupart – assez limité de la vie des adultes. Le passage de l'un à l'autre est souvent marqué par une sensible rupture. On ne s'efforce que trop souvent de donner au jeune individu pendant son enfance et son

adolescence l'horizon de connaissance et d'aspiration le plus vaste possible, une vision globale de l'existence, une sorte de rêve heureux, un îlot de l'enfance contrastant curieusement avec la vie qui l'attend à l'âge adulte. On développe en lui de multiples aptitudes que ses fonctions d'adulte ne lui permettront pas d'utiliser dans le cadre d'une telle structure, de multiples penchants que l'adulte devra réprimer. C'est ainsi que se renforcent véritablement dans l'intériorité de l'individu cette tension et ce divorce que nous avons évoqués. La puissance de la répression et de la modification des instincts n'est pas le seul élément qui intervient, la limitation et la spécialisation des fonctions dans le monde adulte, la violence de la concurrence et la tension entre différents groupes d'adultes rendant aussi particulièrement difficile le conditionnement de l'adulte et augmentent extraordinairement la probabilité qu'il échoue sur tel ou tel plan, que l'équilibre entre penchants personnels et tâche sociales demeure inaccessible. (Elias, 1991 : 67)

Bien sûr, cette tension entre les aspirations et les contraintes demeure sous la surface de la conscience et rarement nos contemporains la verbalisent aussi clairement. Norbert Elias explique :

La pression que le réseau humain exerce sur l'individu, les limites que sa structure impose à l'individu, les tensions et les ruptures qui en résultent sont si profondes que l'intériorité individuelle devient aisément un inextricable fourré de tendances qui ne peuvent être ni vécues ni analysées ; ces limites ne sont que souvent même pas accessibles à la conscience de l'individu lui-même. (1991 : 68)

Notre humanité prend le contrôle de nos consciences et de nos personnalités individuelles, qui ont pris leur forme spécifique au contact et à travers des relations avec les autres.

Pris dans l'action et devant prendre des décisions, l'individu réalise que les événements lui échappent toujours dans une certaine mesure. Il prend conscience en même temps de l'élasticité extraordinaire du tissu social. Même si en général la marge de manœuvre d'individus particuliers est limitée, il arrive que le cours de l'histoire soit largement influencé par certaines personnes à des moments particuliers.

Tout réseau humain de taille assez importante assez diversifié présente à la fois deux aspects : il est très rigide et en même temps très élastique. [... Des individus] se trouvent à la croisée de chemins où ils doivent choisir, et de leur choix dépend, selon leur position sociale, ou bien uniquement leur sort personnel le plus immédiat ou bien celui de toute une famille, et dans certains cas même, le destin immédiat de nations tout entières. (Elias, 1991 : 91)

L'éventail de possibilités qui s'offre à l'individu ne provient pas de lui, mais plutôt de la structure sociale spécifique des interdépendances et des fonctions spécifiques qui entourent la personne. Le choix d'une possibilité

s'imbrique dans l'action des autres. Il « déclenche d'autres enchaînements d'action dont l'orientation et le résultat du moment ne dépendent pas de lui, mais de la répartition des pouvoirs et de la structure des tensions de tout le réseau humain mobile dans lequel il s'inscrit. » (Elias, 1991 : 91). Quelle que soit l'intelligence, l'intuition ou la puissance d'un individu, il ne peut changer bout pour bout la société. À l'inverse, même dans le cas limite de l'esclavage les marges de liberté ne disparaissent jamais. Elles sont question de degrés. Cette liberté d'action et l'élargissement de la quantité de possibilités varient selon les sociétés, dans le temps et entre les positions sociales. C'est cet éventail de possibilités limité par la structure sociale qui induit la contradiction entre contrainte sociale, autocontrainte intériorisée, inclination et désirs qui réactualise chaque fois la séparation perçue entre individu et société. De là la propension de jeunes à imaginer un futur personnel complètement détaché de l'avenir collectif.

5.2 Individualisme et projection dans l'avenir

Paradoxalement, ce processus va dans deux directions opposées. S'inspirant de Simmel, Philippe Corcuff (2016 : 12) rappelle que l'« individualisme de la similitude » (ou de la ressemblance) *uniformise*, dans la mesure où tous les gens recherchent et produisent une individualité propre centrée davantage sur leur personne que sur les collectifs. À l'inverse, l'« individualisme de la dissimilitude » (ou de singularité), pointe vers les différences interindividuelles, la singularité propre à chaque individu, plus autonome face aux contraintes sociales (Corcuff, 2016 : 12). Dans cette section, j'interprète mes résultats sous l'angle du processus d'individualisation qui débouche aujourd'hui, au Québec comme ailleurs dans le monde, sur une société fortement individualisée. Ce processus nourrit le développement de nouveaux modèles d'action. J'insiste d'abord sur les modèles partagés, puis me concentre sur l'individualisme de la singularité.

5.2.1 Individualisme de la ressemblance

De nos jours, l'idéal individualiste – le « Grand individu abstrait », dirait Bajoit – tourne autour du libre arbitre et de l'autonomie, du plaisir, de

l'autoréalisation personnelle, de la sécurité et de l'équité (Bajoit, 2007). L'idéal individualiste est paradoxal. L'autoréalisation s'inscrit dans un cadre de conformité légitime qui délimite les possibles et exige la sanction de nos choix par autrui. Celui ou celle qui en fait fi risque la marginalisation ou le rejet. Ensuite, la position sociale et l'accès inégal aux capitaux - économique, symboliques et sociaux - limitent les individus dans leurs possibilités d'autoréalisation (Bourdieu, 1979). Puis, l'injonction au plaisir entre en contradiction avec celui d'autoréalisation, qui exige un effort constant. Finalement, l'injonction d'assurer sa propre sécurité provoque des requêtes sécuritaires collectives qui briment les libertés individuelles (Bajoit, 2007).

Cet idéal individualiste, centré sur l'autoréalisation personnelle, nous mène à faire explorer aux enfants et aux jeunes une multitude de potentialités. On a l'idée qu'ils et elles pourront éventuellement trouver leur vocation. On valorise beaucoup leur créativité et leur expressivité pour qu'ils et elles exercent leur libre arbitre et leur autonomie ; on a l'impression que les jeunes pourront ainsi s'autoréaliser. D'ailleurs, « les jeunes manifestent des attentes expressives plus développées que les adultes (et souvent cruellement déçues en raison de leurs conditions d'entrée sur le marché du travail) » (Méda, 2010 : 129). Accomplir une fonction spécifique dans les longues chaînes d'interdépendance propres à nos sociétés fortement différenciées demande soit peu de créativité, ou, dans le *néomanagement* et la mobilisation des subjectivités au travail, une créativité orientée vers une finalité marchande (Boltanski et Chiapello, 1999). On peut croire que la difficulté qu'ont les jeunes à choisir des programmes d'études réside dans la conscience qu'ils et elles ont de tout ce à quoi ils et elles renoncent en faisant un choix et dans la crainte de se tromper, ce qui entraîne anxiété et angoisse (Bajoit, 2007).

Lors des rencontres avec les participant(e)s à cette recherche, cette hésitation dans la projection s'observait dans le ralentissement du rythme lorsque l'entrevue basculait de la partie rétrospective à la partie prospective. L'ensemble des thèmes développés rejoint cette réduction des possibilités qui ne saurait se limiter au seul domaine du travail. Ils et elles oscillaient également entre un désir de bénéficier de l'assistance de leurs parents pour faire des choix et leur crainte que cet appui ne se transforme en coercition

qui viendrait freiner cette ouverture des possibles et ferait violence à leurs préférences propres. D'ailleurs, comment pourrait-on « se trouver » si nos parents nous imposent qui nous devrions être ?

Les jeunes rencontré(e)s affichent courage et optimisme devant l'incertitude de leur futur personnel. Ceci semble lié au sentiment qu'ils ont de l'abondance de ressources de la société québécoise, qui assure un confort et suffisamment de débouchés en matière d'emplois pour que tout le monde s'imagine pouvoir éviter la misère. Les répondant(e)s considèrent « avoir le choix » et, par-là, la possibilité de s'autoréaliser. Cette confiance dans le futur se transpose dans l'absence chez les jeunes d'une posture de type prévoyante et fataliste, soit celle de personnes qui considèrent que l'avenir est menaçant et relativement inéluctable et qui tenteraient de s'en prémunir. En effet, ils et elles n'ont pas encore réalisé ou font fi des contradictions du Grand individu abstrait, principalement au niveau de l'allocation inégale des ressources en capitaux sociaux, économiques et symboliques (Bourdieu, 1979). Ce faisant, ils et elles ignorent leur position particulière dans la distribution des positions sociales et des possibilités associées. Ce rapport individuel, mais partagé à l'emploi et à la réussite trouve son corolaire dans l'injonction à se responsabiliser et se manifeste dans un rapport individualisé aux épreuves de la vie.

« [L']interdépendance fonctionnelle revêt dans chaque groupe humain une structure très spécifique » (Elias, 1991:50). Dans la commune sensibilité aux étapes de la vie, les jeunes rencontré(e)s partagent une même conception de ce qu'est la forme typique des trajectoires de vie au Québec et les interdépendances fonctionnelles qu'elle implique : à 35 ans on s'imagine avec une carrière, des enfants et une propriété, si souhaitée ; à 55 ans, les enfants devenus grands sont épaulés à distance tandis que les parents vieillissent et nécessitent plus d'assistance; à 75 ans est entamé le crépuscule de la vie et le temps est alors dédié aux loisirs et au bénévolat. L'optimisme généralisé face au parcours projeté repose sur la croyance en une stabilité politique et économique qui correspond à la forme actuelle de la société québécoise. Personne ne sent sa vie menacée dans l'immédiat par un attentat, une immigration massive ou une instabilité économique qui

retarderaient l'entrée sur le marché de l'emploi. Rien ne semble menacer directement le futur individuel.

Les jeunes rencontré(e)s sont réalistes. Ils et elles sont axé(e)s sur l'action et l'adhésion volontariste à certaines causes ou idées en fonction de leurs valeurs. On remarque par là une singularisation du rapport aux valeurs et une prise de distance par rapport aux grands récits - socialiste, libéral, communistes, fasciste - qui ont marqué le XIXe et le XXe siècle. À la place se retrouvent une recherche d'authenticité et une personnalisation du rapport aux idéologies (Ion, 2012). Ainsi, les jeunes rencontré(e)s ne se présentent pas comme libéraux, péquistes ou écologistes, mais prennent position sur l'avenir du français, s'opposent fermement au projet d'oléoduc Énergie Est qui traverserait le pays ou déplorent la reproduction sociale par la méséducation des enfants des assistés sociaux. Chaque prise de position ainsi formulée correspond aux valeurs de l'individu et dépend moins du groupe d'appartenance qu'antérieurement, c'est du moins ce que suggère mes résultats et les travaux de gens comme Ion.

L'individualisation transforme aussi le type d'action jugée utile. Si l'accent n'est plus mis sur l'adhésion à une idéologie claire, elle doit reposer sur autre chose, en l'occurrence sur une critique personnelle et des actions concrètes. Ainsi, on a vu que les jeunes entretiennent des discours normatifs et prennent position sur le devenir du monde. Ils et elles recherchent moins le partage d'une idéologie commune qu'un rapport au monde direct et conforme à leurs valeurs qui peut tout de même considérablement différer d'une personne à l'autre. Entre une saine distribution de la richesse par le marché et l'intervention étatique, et le projet de simplicité volontaire, l'opposition est notable. Le souci envers le monde commun est néanmoins partagé par les tenants de ces deux postures. Ce souci s'exprime également dans des projets concrets. Prendre soin de l'environnement passe par le recyclage, l'installation de récupération du méthane dans sa ferme ou par des jardins biologiques en marge son l'auberge écologique.

5.2.2 Individualisme de la singularité

Le processus d'individualisation se caractérise par une intensification de l'importance du « je » au détriment du « nous ». L'intériorité, même si elle est culturellement produite sur le temps long, se présente à la conscience comme un donné naturel indépendant des contraintes sociales, différent et séparé du monde. Puisqu'elle est ressentie comme irréductible et quasi naturelle, comment la conscience individuelle pourrait-elle changer considérablement au courant d'une vie ? L'individualisme voile ainsi les transformations identitaires des individus dans le cours de leur vie, menant les gens à penser qu'ils demeureront très semblables à ce qu'ils sont actuellement.

Cette intériorité séparée du monde, combinée aux différences entre les temporalités collectives et individuelles, tend à réduire l'importance du collectif dans les représentations au point où les répondant(e)s en font fi quand vient le temps de se projeter de façon personnelle. Ils et elles s'imaginent dans un monde futur identique au présent. Le tarissement des projets collectifs, qui se résument aujourd'hui par la gestion saine des finances publiques, la croissance économique et la réduction du temps d'attente dans les urgences, réduit les points de convergence entre les individus autour d'enjeux collectifs. Difficile de construire une identité commune sur de tels projets ! On est loin de l'injonction : « Ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous. Demandez ce que vous pouvez faire pour votre pays »³⁹. Dans ce mouvement, l'individu, sans projets collectifs auxquels se rattacher, se rabat sur sa propre personne et sur les liens immédiats de la famille et de l'amitié, ce qui diminue d'autant l'horizon de la projection. Cette tendance participe aussi au présentisme dans la mesure où la déconnexion face aux projets collectifs estompe la tension vers le futur qui caractérisait le régime d'historicité moderne. En résulte cette distance perçue entre l'individu et la société qui permet d'expliquer en partie pourquoi les jeunes rencontré(e)s peuvent tout à fait s'imaginer un futur radieux dans un

39 And so, my fellow Americans : ask not what your country can do for you, ask what you can do for your country.
—John F. Kennedy, inauguration address, January 1961.

monde qu'ils et elles croient susceptibles d'empirer dans les prochaines décennies.

À mesure que se diversifient les fonctions sociales et que s'allongent les chaînes d'interdépendances, les différentes possibilités de trajectoires individuelles se multiplient. Conséquemment, le rapport au futur personnel varie considérablement entre les gens. Il peut être influencé par le genre, l'héritage familial, les buts et les valeurs individuelles qui orientent la projection dans l'avenir. Il y a 70 ans, à Val-D'Or dans le Nord québécois, un homme pouvait devenir mineur comme son père ou tenter de cultiver une terre de roche. Les femmes choisissaient entre les vocations de mère au foyer, d'institutrice ou de religieuse. Aujourd'hui, la diversité des fonctions sociales et les variations interindividuelles dans les buts et les valeurs rendent possibles de grandes différences entre les individus quant à ce qui est central à leur projection : carrière, famille, équilibre de vie, expériences. De la même manière, cette variation interindividuelle se transpose dans la variété des rapports entretenus avec les institutions qui structurent la projection personnelle : emploi, couple, famille, propriété, loisirs, bénévolat.

5.3 Conclusion

J'ai affirmé à quelques reprises que le Québec se caractérise par une stabilité politique et économique enviable qui explique en partie la projection des jeunes dans l'avenir. Pour conclure, je tiens à revenir sur le glissement du sens de la citoyenneté dans la société néolibérale globalisée et à dresser un parallèle avec la France, plus durement touchée par le chômage et l'insécurité. Il me semble que l'on puisse en tirer quelques pistes de réflexion pour le Québec, au cas où les perspectives d'avenir individuelles et collectives se terniraient.

Plus largement, la croyance dans une séparation entre les individus et la société provient entre autres d'une transformation des liens qui nous rattachent aux institutions politiques. L'inscription et la signification de la participation à la société ont radicalement changé dans les dernières décennies. Finie l'inscription universelle où chacun(e) a des droits et des protections sociales distribuées équitablement, propre à la logique

républicaine et à l'État keynésien. Le néolibéralisme est venu transformer la conception de la citoyenneté : « seule est légitime une citoyenneté fondée sur la participation pleine et entière au marché, capable de responsabiliser les pauvres, de faire croître l'autonomie individuelle et l'initiative personnelle et, enfin, de restaurer l'éthique du travail. » (Campeau, 2000 : 60).

L'apport productif à la société capitaliste à travers le travail devient l'étalon de mesure de l'appartenance citoyenne. Le fait de payer les taxes donne voix au chapitre des décisions politiques et légitimité aux revendications des gens. Dans ce processus, une citoyenneté inégale s'instaure dans la représentation de la population : se retrouvent marginalisé(e)s ou exclu(e)s jeunes, personnes sans emplois et immigrant(e)s. Un second mécanisme vient alimenter cette dynamique. L'assemblage du peuple, de la nation et du territoire soumis à la loi de l'État se retrouve sapé par la circulation des populations et par la réduction des pouvoirs nationaux au profit des corporations et des agences transnationales. Les citoyen(e)s, qui ne sont plus considéré(e)s tou(te)s égales, ont de plus en plus de mal à influencer les rapports qu'entretiennent entre eux les États et les agences transnationales alors que les organisations tentent par tous les moyens de s'extraire des contraintes législatives nationales.

Les citoyens des États parlementaires qui avaient péniblement conquis le droit d'exercer, par l'intermédiaire d'élections dans le cadre de leur État, un contrôle relatif sur les maîtres de leur destin, n'ont pratiquement plus aucune chance d'exercer la moindre influence sur le processus au niveau d'intégration planétaire (Elias, 1991: 219)

En échange, la légitimité des États et de ses élu(e)s s'érode progressivement, les gens ne s'y retrouvant plus.

La classe politique est complètement investie dans l'espace du pouvoir et de l'État et coupée du reste de la société, en décalage total, quel que soit le parti. La politique n'est plus une puissance subjective capable de rassembler et d'ouvrir des possibles. Le poids et la force du mouvement ouvrier reposaient sur sa capacité à agréger des populations variées, notamment immigrées, dans un espoir commun. La fin des collectifs, de la notion de classes sociales, de l'idée qu'il existe un « nous » a presque fait disparaître la conscience commune d'une action encore possible. Le « Peuple » cher à Michelet s'est disloqué dans la fin du fordisme et la politique de la ville. (Bertho, 2015)

Pour contrer cette érosion de leur légitimité, les États tentent de *produire* un peuple ou une nation, dont l'existence allait de soi durant tout le XXe siècle

(Bertho, 2009 : 164). L'État - et le fer-de-lance des partis identitaires - a alors recours à « une stratégie de différenciation, de production de l'autre, de politisation de l'altérité. La déqualification, voire la criminalisation, est une des facettes de cette production de l'altérité et de cette stratégie identitaire. » (Bertho, 2009 : 165). Les immigrant(e)s, les personnes marginalisées et les jeunes, généralement mi(e)s au ban des bénéficiaires qui ne contribuent pas (encore) - ou qui ne contribueront jamais - en retour de l'assistance reçue, se retrouvent donc considérés comme des citoyen(ne)s de second ordre. La frappante réalité de cette inégalité de fait dans les statuts révèle une triste vérité : « quand y'a des jeunes qui meurent dans la cité, on a l'impression que leur vie, elle n'a pas la même importance que celle des autres » (Duhin, cité par Bertho, 2009 : 78).

À travers la grille de lecture de l'émeute, Alain Bertho (2009) analyse le rapport contemporain que certains groupes marginalisés entretiennent avec la politique. Alors que le nombre d'émeutes explose partout sur la planète, Bertho remarque que cette forme d'action collective échappe à la lecture politique traditionnelle. Nulle revendication n'est portée auprès d'acteurs politiques. Nul débat de société ne s'ensuit sur les normes et les orientations collectives. Pourtant, c'est dans ce rejet de la politique, de sa délibération à laquelle n'a pas accès une partie de la population, qu'il faut comprendre le caractère politique de l'émeute. Elle décrit la déconnexion entre politiciens de métiers et d'autres collectifs qui peinent à se regrouper autour d'un « nous » cohérent.

Étant relégués à un statut de citoyens de second ordre, les jeunes ont recours, plus souvent que les autres groupes sociaux, à l'émeute (Bertho, 2009). Pas besoin de grandes philosophies politiques pour brûler une ville suite à l'assassinat d'un(e) énième jeune par la police, pour renverser un pouvoir corrompu qui s'enrichit de l'appauvrissement des gens ou pour empêcher la destruction d'un parc urbain. Seul suffit ce sentiment partagé de l'injustice, de l'immoralité, de l'oppression insoutenable et du sens collectif qui amalgame les gens dans un mouvement collectif s'opposant au pouvoir qui néglige les humain(e)s et la nature (Comité invisible, 2014 : 41 et suivantes). À l'échelle de la planète, la mort d'une personne déqualifiée -

jeune, immigrante, assistée sociale – embrase la colère. Chaque fois, c'est « de la dignité de la vie des victimes dont il est question » et qui n'est pas prise en compte par les pouvoirs politiques (Comité invisible, 2014 : 83).

La colère [émeutière liée à la faim] est moins celle du désespoir contre la pénurie que la colère contre un dispositif de rentabilisation du capital qui, non content de faire mondialement pression sur les salaires, cherche à se rentabiliser en faisant payer aux pauvres ses spéculations sur les produits vitaux. (Bertho, 2009 : 125)

C'est au dispositif biopolitique qui enrégimente les individus que s'en prend l'émeute, à l'assujettissement à une vie indigne exempt d'alternative.

[l'émeute] peut, par le massacre de l'autre, aller jusqu'à se poser en rival sanglant de ce biopouvoir. Et quand l'émeute devient une fin, elle peut répondre à la guerre par la guerre. C'est pourquoi l'émeute n'est pas une politique. Elle est le signe criant de son absence. Elle est un désir désespéré de politique, un désir désespéré de mots communs. La politique moderne est morte. Une nouvelle figure de la politique reste à venir. (Bertho, 2009 : 232)

Alors que le système productif capitaliste menace l'avenir de la planète, qu'ont recommencé à croître les inégalités sociales depuis 30 ans et que la cupidité des capitalistes financiers a provoqué la crise de 2008,

la grande menace dont veulent se protéger les États n'est à chercher ni du côté des nouveaux exploiters, ni du côté des financiers. Non, la menace qui mobilise les services de sécurité, les institutions sociales et scolaires, les tribunaux, les législateurs, les moralistes publics, c'est la jeunesse du monde. (Bertho, 2009 : 225)

Les responsables politiques jonglent avec les crises, calculent les risques et discutent des années des changements climatiques pour arriver à des accords qui ne lient pas légalement les signataires. « Les jeunes, ceux qui incarnent biologiquement, culturellement et socialement cet avenir de l'humanité, font les frais de cette impasse collective et sont particulièrement maltraités. Les sociétés n'investissent plus dans leur futur, l'éducation ou les universités. La jeunesse est stigmatisée et réprimée. » (Bertho, 2015).

Les jeunes sont tenus à l'écart d'une participation politique, leur voix portant un poids différent d'autres citoyen(e)s. La grille de lecture de l'émeute permet de pointer les privilégié(e)s et les marginalisé(e)s. Les recherches de Martuccelli sur les épreuves démontrent qu'elles sont insupportables lorsqu'elles deviennent irréversibles « (impossibilité d'avoir des enfants, maladies génétiques...). En revanche, les injustices sociales [structurelles] au

travail ou dans la ville, entre les genres ou les classes, sans avoir cessé d'être l'objet de dénonciations, sont d'autant plus acceptables qu'elles semblent ouvertes et susceptibles d'être rejouées. » (2014 : 217) tel que le démontre la personnalisation des événements personnels. Les épreuves paraissent plus tolérables puisque rejouables, mais ça ne réduit en rien les inégalités sous-jacentes. Cependant, il est possible politiquement d'instaurer des filets sociaux autour des épreuves pour les rendre réversibles.

La forte majorité des jeunes considère les épreuves encore ouvertes. Ils et elles trouvent un sens dans l'entreprise de soi et la réalisation de soi, à travers la carrière, le couple, le divertissement, la propriété et la consommation. En ce sens, il me semble qu'au Québec, l'horizon individuel demeure largement ouvert. Les jeunes rencontré(e)s affichent un fort optimisme face à leur futur. La grande majorité compte s'intégrer dans la société et accéder au statut de travailleur ou de travailleuse. Leurs rêves et anticipations coïncident avec les possibilités offertes dans la société québécoise. Nous demeurons loin du pessimiste verdict d'Alain Bertho : « Tout s'est passé comme si la confiance envers les institutions, mais aussi le secteur privé, source de convoitises, d'emplois et d'intégration économique, avait été perdue. » (2009 : 73). Même en France, une partie des jeunes attendent de s'inscrire par la propriété et le travail dans la société marchande, mais une autre partie est laissée pour compte. Lorsque Bertho dit « les jeunes », c'est de ces jeunes-là, marginalisé(e)s, dont il parle.

Au Québec, j'ai rencontré deux jeunes nettement plus défavorisé(e)s que les autres qui pourraient ressembler aux jeunes décrit par Alain Bertho. Katy appartient à une minorité sexuelle et est sortie depuis quelques mois d'une cure de désintoxication tandis que Charles a un trouble de santé mentale qu'il médicamente depuis un an. Malgré ces conditions défavorables, ces deux jeunes restent très optimistes quant à la possibilité de s'intégrer dans la société, avec une propriété, un emploi et une famille.

Une question demeure : que se passera-t-il si le futur individuel se referme ?
L'avenir collectif demeure indésirable avec la fin des utopies

enterrées avec l'effondrement de tous les courants politiques progressistes. Le XXI^e siècle [a] oublié l'avenir au profit de la gestion du

risque et de la peur, indifférents à la colère des jeunes générations. Entre un quotidien militarisé et le jugement dernier à la sauce djihadiste, seule « *la montée d'une autre radicalité* » pourrait raviver l'espérance collective. (Bertho, 2015)

Olivier Clain, professeur de sociologie à l'Université Laval, nous rappelait « qu'heureusement, la vie n'a aucun sens, ça nous permet de lui en donner un ». Le sens, la raison d'être des gens, passe principalement par des projets individuels en ce moment. Le collectif prend de moins en moins en charge cette production d'un sens à la vie. Si des gens veulent inverser la vapeur, il sera de leur ressort de produire un sens, de choisir de l'assumer et de porter - collectivement - cette autre radicalité à venir.

Coda

Les époques sont orgueilleuses. Chacune se veut unique. L'orgueil de la nôtre est de réaliser la collision historique d'une crise écologique planétaire, d'une crise politique généralisée des démocraties et d'une inexorable crise énergétique, le tout couronné d'une crise économique mondiale rampante, mais "sans équivalent depuis un siècle". [Pourtant, le diagnostic dure depuis un certain temps !] Il suffit d'ouvrir les journaux des années 1970, de lire le rapport du Club de Rome sur *Les limites de la croissance* de 1972, l'article du cybernéticien Gregory Bateson sur "les racines de la crise écologique" de mars 1970 ou *La crise de la démocratie* publié en 1975 par la Commission Trilatérale, pour constater que nous vivons sous l'astre obscur de la crise intégrale au moins depuis le début des années 1970. Un texte de 1972 tel qu'*Apocalypse et révolution* de Giorgio Cesarano l'analyse déjà lucidement. Si le septième sceau a été levé à un moment précis, cela ne date donc pas d'hier. (Comité invisible, 2014 : 23)

Cette déclaration-choc rejoint de près ce que j'ai observé et dépeint dans ce mémoire : 10 des 15 jeunes rencontré(e)s s'attendent à assister dans l'avenir à la détérioration lente et progressive du monde. Ils sont nettement plus nombreux que celles et ceux qui s'attendent à ce que l'avenir collectif soit semblable au présent (3 jeunes) ou s'améliore (2 jeunes). Les éléments identifiés supportant la thèse de la détérioration recourent le diagnostic du Comité invisible. Se retrouvent pointés du doigt les changements climatiques et la menace du progrès technique sur les écosystèmes, une éventuelle crise économique plus grave que celle de 2008 ou une guerre mondiale exacerbée par la raréfaction des ressources disponibles sur le globe.

Devant cet avenir collectif qu'anticipent des jeunes, j'ai observé deux attitudes adoptées par les répondant(e)s : d'abord la distanciation, mais aussi l'engagement afin d'influencer une dimension jugée structurante de l'avenir collectif. Quatre jeunes rencontré(e)s désirent s'engager pour changer les choses : trois s'attendent à une détérioration du monde que la crise imminente semble galvaniser, tandis qu'un veut participer à l'amélioration de la société. En majorité, cet avenir sombre qu'on anticipe semble distant des jeunes à la fois spatialement et temporellement. Les événements climatiques extrêmes touchent rarement le Québec et la matérialisation des dangers est attendue pour un avenir trop lointain pour que les jeunes imaginent de quelle manière elle les affectera concrètement.

J'ai par ailleurs remarqué un profond hiatus entre le futur individuel et l'avenir collectif chez les participant(e)s à ma recherche. Alors que les deux tiers des jeunes rencontré(e)s anticipent un avenir collectif plus sombre, l'ensemble des jeunes font preuve d'optimisme devant leur futur personnel. En ce sens, tou(te)s les jeunes affichent une « perspective dominante de conquête » (Mercure, 1995) qui correspond à un sentiment de sécurité, à une impression de maîtriser son futur et de pouvoir le transformer pour l'améliorer. Aucun jeune n'a affiché une « perspective dominante de conservation », traversée d'insécurité, ni l'impression qu'un avenir relativement inéluctable nous attend et auquel on devrait tenter de s'adapter tant bien que mal. J'en déduis qu'il faut avoir galéré un certain temps et reçu quelques coups systémiques – jugés hors du contrôle de la personne – avant de devenir à un tel point pessimiste envers son futur personnel.

Onze des quinze jeunes rencontré(e)s s'attendent à une amélioration de leurs conditions de vie sans détenir de plan de vie élaboré au-delà des quelques prochaines années ; ils correspondent en ce sens au type des « continuistes » (Mercure, 1995). Il est important de souligner que l'horizon de la projection était plus étendu pour les jeunes qui étudient plus longtemps, ce qui pointe vers un rapport au temps différent, qui coïncide avec le choix d'étudier. Ces jeunes acceptent de sacrifier le présent en termes de temps libre et de revenu disponible au profit du pari que leur diplôme leur permettra de décrocher un emploi plus intéressant et mieux rémunéré. Ainsi, si l'accumulation d'échecs devant les épreuves professionnelles doublée d'une instabilité économique entraînent les individus dans une perspective de conservation, un horizon de projection étendu pourrait trouver racine dans une culture déjà intégrée par l'individu au moment de choisir de prolonger son temps sur les bancs d'école. Il se peut aussi qu'en côtoyant à l'école des camarades de classe ayant un rapport différent à l'avenir, l'individu intègre cet horizon de projection étendu.

Les projections des jeunes sont structurées autour de différentes institutions et plus de la moitié d'entre eux ont comme idéal d'atteindre un équilibre entre elles : vie familiale, carrière, amitiés, divertissements. D'autres désirent plutôt multiplier les expériences : voyage, fuite de la routine et

développement du parcours professionnel éclectique et stimulant. Finalement, certain(e)s privilégient un de ces objectifs sur les autres, qui devient alors l'élément structurant central de leur projection, comme la famille, le travail ou l'engagement social.

Les différentes projections individuelles des jeunes rencontré(e)s étaient empreintes d'un profond réalisme. Personne ayant abandonné son secondaire ne se voyait devenir ingénieur chez Google. De même, j'ai remarqué une fine sensibilité aux étapes de la vie attendues par les participant(e)s. Cette facilité à déterminer les moments de transition dans la vie – parentalité, carrière, départ des enfants, responsabilité envers les parents vieillissants, retraite – tranche avec l'absence de considération pour les changements identitaires futurs dans les réponses des répondant(e)s. Tout se passe comme si les jeunes avaient changé jusqu'à maintenant, mais que dans l'avenir, ils et elles s'attendent à demeurer les mêmes.

Cette perception d'une permanence de l'identité individuelle se transpose dans le collectif. Au moment de se projeter dans le futur individuel, les jeunes omettent les changements sociétaux qui ne manqueront pas de survenir dans les prochaines années. Bien qu'ils et elles s'imaginent que le monde qui les entoure changera, cette évolution n'était pas prise en compte dans la projection de leur futur individuel, comme si l'individuel était affranchi du collectif et des conditions de possibilité qui lient le premier au second. Cette perspective d'une permanence du monde attendu dans lequel se projettent les jeunes vacille pourtant lorsqu'ils et elles réfléchissent aux perspectives d'avenir collectif. Au moment d'aborder le collectif, les jeunes révèlent s'attendre à une panoplie de changements qui n'était pas pensés ni pris en compte au moment de se projeter dans leur avenir personnel.

Mes observations coïncident avec l'étude des temporalités sociales (Mercurie, 1995), qui révèle que les temporalités individuelles se déroulent de manière accélérée par rapport à leurs contreparties collectives. Les temporalités cycliques de la biologie, du travail domestique et des loisirs sont très rapides. Celles linéaires des études, de la carrière, de la famille et de la propriété sont plus lentes. Leur vitesse correspond à la temporalité collective des technologies, dont les jeunes anticipent les changements rapides, multiples

et considérables. Dans l'imaginaire des jeunes, la ville se meut plus tranquillement : pratiquement identique dans 10 ans à ce qu'elle est aujourd'hui, mais différente dans 35 ans. Les mentalités et l'environnement sont perçus comme en transformation plus lente que la trame urbaine alors que la politique, l'économie et les écarts de richesses sont vus comme pratiquement immobiles sur une période de 35 ans, mais susceptibles de changer, quoique ce soit incertain, d'ici 2100. On assiste à une inversion historique entre la politique, autrefois considérée comme moteur de changement dans la société face à une nature éternelle. Désormais, c'est la politique sclérosée qui n'arrive pas à s'adapter aux impératifs d'une nature en changement, chaque jour davantage menacée par les changements climatiques, l'épuisement des ressources et la pollution.

La séparation entre les temporalités individuelles et collectives explique en partie la dissociation des projections personnelles optimistes dans le futur individuel, sur un fond d'anticipation craintive de l'avenir collectif. La thèse du présentisme (Hartog, 2012) se confirme alors que les jeunes se projettent dans un futur semblable au présent qui néglige les changements identitaires à venir durant le reste de leur vie. De plus, sans grand projet de vie, mais sans crainte devant leur futur personnel, les dix jeunes continuistes sont présentistes de leur propre vie.

Mais le présentisme demeure insuffisant pour expliquer cette séparation entre la projection dans l'avenir individuel et collectif. Le collectif n'offre plus d'orientation commune puisqu'il n'y a pas d'ancrage historique ni de projet collectif porteur, la croissance économique ou les droits humains étant incapables de lier l'individuel au collectif. Dans la modernité, de grands idéaux assuraient cette orientation et intégraient les projections individuelles dans un avenir commun autour de l'idée d'une société plus juste et égalitaire – voire prolétarienne – dotée d'une mission civilisationnelle ou orientée vers un progrès technique et culturel. En l'absence de tels ancrages, il n'est pas étonnant de constater que la projection s'étend dorénavant à l'aune de la vie individuelle.

Il ne fait pas de doute que nous vivons dans une société individualiste ; il n'est donc pas étrange que la majorité des jeunes rencontré(e)s cherchent en

premier lieu leur autoréalisation dans un travail intéressant et craignent de se fermer les portes en choisissant une voie qui pourrait s'avérer erronée. En ramenant tout à eux- et elles-mêmes, et à leurs choix, ces jeunes tendent à gommer les effets de la structure sociale pour s'attribuer l'entière responsabilité de leur parcours. À l'exception de Coralie, personne ne réfère à sa position sociale pour indiquer une limitation à ses projets ou ses ambitions. J'y vois la croyance au libre arbitre et à l'égalité des chances symptomatique d'une société libérale fortement individualisée.

Cette individualisation des rapports sociaux trouve son corollaire dans le rapport à la politique. Les jeunes rencontré(e)s insistent rarement sur l'appartenance à un groupe idéologique, pour plutôt parler de leurs valeurs, de pratiques cohérentes et des orientations collectives souhaitables. Par exemple, Francis veut développer une ferme dotée d'un système de récupération de méthane pour protéger l'environnement, sans référer explicitement à l'écologisme. En ce sens, j'ai rencontré des jeunes réalistes qui s'attachent moins aux discours idéologiques ou aux groupes d'appartenance qu'à l'action concrète. Loin d'être « apolitiques », leur non-appartenance à un groupe organisé ou à une idéologie formalisée ne les empêche pas pour autant de parfois remettre radicalement en question les façons de faire actuelles.

Pistes de recherches subséquentes

À la fin du chapitre cinq, j'ai posé la question suivante : Que se passera-t-il si le futur individuel se referme dans une société où les jeunes dissocient leur vécu du collectif ? J'aimerais maintenant y répondre en partant de la théorie de l'intégration sociale de Merton (1938 ; 1957). Je propose ensuite trois avenues possibles de recherche sur le rapport que les jeunes entretiennent avec leur futur personnel et l'avenir collectif.

Dans sa théorie de l'intégration sociale, Merton (1938 ; 1957) affirme que la culture nationale fournissait un ensemble de valeurs et d'aspirations orientant le comportement des membres d'une société ou d'un groupe donné. De plus, il remarque, à raison, que la position des individus dans la structure sociale leur donne accès à des ressources limitées. Merton soutient

que l'anomie naît du décalage « entre les buts culturels et les moyens institutionnels [...] qui engendre des frustrations » (Schnapper, 2007 : 53). Pour les gens, il est possible de rechercher ou de rejeter les buts culturels, et d'utiliser des moyens légitimes ou illégitimes pour les atteindre. En croisant les buts culturels et les moyens pour les atteindre, Merton identifie ainsi cinq modes d'adaptation individuels à cette tension entre position dans la structure sociale et les injonctions culturelles.

Typologie des modes d'adaptation individuels

Typologie des modes d'adaptation individuels		Buts culturels	
		Recherche	Rejet
Moyen pour les atteindre	Légitimes	Conformisme	Ritualiste
	Détournés	Innovation	Retrait ; Rébellion

Bien que cette typologie conceptualise un seul mode de vie véhiculé dans une société, alors qu'ils sont dans les faits pluriels, elle propose une grille d'analyse qui pourrait servir de base à une prochaine étude sur la projection dans l'avenir. Voyons comment on peut plus concrètement lire les futurs anticipés des jeunes à partir de cette grille de lecture.

Dans cette typologie (Merton 1938 ; 1957), les *conformistes* se conforment aux buts culturels et utilisent les moyens institutionnels légitimes pour les atteindre. C'est le type le plus fréquent dans la société et celui qui en assure la stabilité. Dans ma recherche, on peut l'assimiler au plus grand groupe de jeunes : ceux et celles qui recherchent l'équilibre entre la vie familiale, la carrière et la vie personnelle (amitiés et loisirs). La personne qui privilégie la carrière y correspond également dans la mesure où elle recherche la performance et le statut social qui l'accompagnent, un autre idéal fortement valorisé dans notre société.

De son côté, les *ritualistes* utilisent des moyens légitimes pour atteindre des buts alternatifs. Ils ont généralement accès à des ressources limitées et réduisent leurs attentes en conséquence. Ici, on retrouve les jeunes qui

recherchent l'expérience par les voyages et des emplois stimulants, et qui, par une réorientation de carrière ou un retour aux études permettant de varier l'expérience d'emploi, façonnent leur propre mode de vie sans désirer la propriété, la carrière ou la famille. De même, les femmes qui privilégient la vie familiale y correspondent dans la mesure où elles envisagent des moyens légitimes pour satisfaire leurs besoins de base sans adhérer à un modèle conventionnel de vie (carrière, propriété, consommation). La femme qui « se fait vivre » par son mari relève d'un modèle traditionnel désormais dévalorisé par l'idéal individualiste d'autonomie et d'auto-réalisation. On peut aussi imaginer que le désir de retrouver une tranquillité en campagne puisse faire partie de cette catégorie. Certains types de sous-culture comme les post-matérialistes ou les hippies pourraient peut-être y être associés.

Le type de *l'innovation* correspond à une appropriation des buts de la culture dominante, mais à l'aide de moyens détournés, souvent par des comportements déviantes ou délinquants (petite criminalité). Ce type pourrait correspondre par exemple à des gens qui seraient membres de gang de rue ou travailleraient au noir. Le mode d'adaptation du *retrait* est quant à lui asocial. La personne se déconnecte complètement des buts de la société, souvent par la consommation de drogue, d'alcool et la vie de clochard. Plus tragique, le suicide pourrait être le fait de ce type, tout comme la personne souffrante qui prend une arme et qui tire sur d'autres personnes jusqu'à être abattue par la police.

Finalement, la *rébellion* remet activement en question les moyens et les fins dictés par la norme sociale et vise ainsi à provoquer des changements sociaux. Ici, on peut penser à la sous-culture punk ou aux émeutes de jeunes qui vivent une injustice quotidienne dont ils et elles ne perçoivent ni la fin ni les moyens pour l'empêcher. Il y a également ces jeunes qui cherchent une vocation plus grande que leur vie individuelle et vont rejoindre Daesh ou les Kurdes afin de se battre pour une cause qui les dépasse. De manière moins dramatique, il pourrait s'agir aussi de la volonté d'intégrer une communauté intentionnelle qui a pour ambition d'établir un mode de vie alternatif et collectif.

À partir de cette grille de lecture, une recherche subséquente pourrait dès lors porter sur l'*ethos* des jeunes, soit les valeurs, les attitudes et les croyances adoptées à l'égard d'une vie désirable. Dans une telle étude, on pourrait demander aux jeunes d'identifier d'abord les composantes de leur mode de vie idéal, puis d'évaluer les possibilités et d'identifier les moyens envisagés pour y arriver. On pourrait ainsi comprendre les normes que les jeunes présument attendues de leur société concernant différentes dimensions de la vie tel que l'emploi, la famille, la croyance, l'amitié, le lieu de résidence, etc. Il serait ensuite possible d'observer un « degré » de déviance, à savoir jusqu'à quel point quelqu'un(e) adopte, pour chacune des facettes de son existence, un *ethos* marginal par rapport à chacune de ces dimensions. Cette approche favoriserait la cartographie des normes sociales multipolaires caractéristique de notre société contemporaine.

Finalement, une dernière avenue que j'entrevois pour poursuivre les travaux sur l'anticipation du futur individuel et de l'avenir collectif des jeunes partirait des formes d'anticipation de l'avenir collectif (optimisme, posture neutre, pessimisme) et de l'attitude à l'égard de cette anticipation (engagement, distanciation). Il serait alors intéressant d'essayer de voir, à partir d'un échantillon plus large ou conçu à cette fin, si la manière dont les gens anticipent l'avenir collectif dans sa forme générale (s'améliorant, se détériorant ou se maintenant) ou dans leur volonté d'engagement ou de distanciation est lié au type de rapport à l'avenir individuel en reprenant les types de Mercure – fataliste, prévoyant(e) continuiste, étapiste et possibiliste (1995).

Bibliographie

- Agence Science-Pressé. (16 septembre 2016). La fusion froide laisse encore de glace. *Agence Science-Pressé*. [En ligne]. Consulté le 30 septembre 2016. <http://www.sciencepresse.qc.ca/actualite/2016/09/16/fusion-froide-laisse-encore-glace>
- Alain, (Émile Chartier). (1916). *Éléments de philosophie*. Paris : Gallimard. [En ligne]. Consulté le 12 septembre 2016. http://classiques.uqac.ca/classiques/Alain/elements_de_philo/alain_element_de_philo.pdf
- Ambert, A.-M. (2009). *Divorce : faits, causes et conséquences*. Toronto : Vanier institute of the Family.
- Angenot, M. (1998). « C'est l'éruption de la fin ! » Le diagnostic crépusculaire : un genre culturel français des années 1980. Dans L. Turgeon (Éd.), *Les entre-lieux de la culture, actes du colloque de Moscou* (p. 29-56). Paris et Québec : L'Harmattan et Les Presses de l'Université Laval.
- Bajoit, G. (2007). En guise de conclusion provisoire. Regard sociologique sur l'individualisme contemporain. Dans M. Hirschhorn (Éd.), *L'Individu social. Autres réalités, autres sociologie* (p. 247-277). Québec : Presses de l'Université Laval.
- Barthes, R. (1963). Les deux Critiques. *MLN*, 78(5), 447-452.
- Bazin, J. (1998). Questions de sens. *Enquête*, (6), 13-34.
- Beck, U. (2003). *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*. Paris : Flammarion.
- Beck, U. et Beck-Gernsheim, E. (1995). *The normal chaos of love*. Cambridge : Polity Press.
- Bélanger, M.-A. et Larouche-Laliberté, È. (2010). *La profession médicale et l'implication des médecins : un don de soi*. Québec : Département de sociologie de l'Université Laval.
- Berger, G., de Bourbon-Busset, J. et Massé, P. (2008). De la prospective. Textes fondamentaux de la prospective française 1955-1966. Dans P. Durand (Éd.), *De la prospective* (p. 55-63). Paris : L'Harmattan.
- Bertho, A. (2009). *Le temps des émeutes*. Courtry : Bayard.
- Bertho, A. (26 novembre 2015). « Il faut être clair : un monde a pris fin, il n'y aura pas de retour en arrière ». *Bastamag*. [En ligne]. Consulté le 4 décembre 2015. <http://www.bastamag.net/Il-faut-etre-clair-un-monde-a-pris-fin-il-n-y-aura-pas-de-retour-en-arriere>
- Bissonnette, L. (13 avril 2015). POUR L'UQAM, LETTRE À TOUS. Montréal : Conseil d'administration UQAM. [En ligne]. Consulté le 23 avril 2015. http://unites2.telecom.uqam.ca/calend/courriel-com/editeur_afficheur.php?CodeMAIL=4997

- Boltanski, L. et Chiapello, È. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris : Minit.
- Bourdieu, P., Passeron, J.-C. et Chamboredon, J.-C. (1983). *Le métier de sociologue ; préalables épistémologiques* (2e éd.). Paris : Mouton.
- Braudel, F. (1988). *La dynamique du capitalisme*. Paris : Flammarion.
- Campeau, P. (2000). La place des facteurs structurels dans la production de l'itinérance. Dans D. Laberge (Éd.), *L'errance urbaine* (p. 49-69). Montréal : Éditions MultiMondes.
- Carson, R. (1962). *Silent spring*. Boston : Houghton Mifflin.
- Clain, O. (2013). Carrés rouges. Éléments de sociographie du mouvement de 2012. *Recherches sociographiques*, 54(4), 399-417.
- Comité invisible. (2014). *À nos amis*. Montréal : La passe.
- Commoner, B. (1966). *Science and survival*. New York : Viking Press.
- Conférence générale des poids et mesures. (1960). *Comptes rendus des séances de la onzième conférence générale des poids et mesures*. Paris : Bureau international des poids et mesures.
- Conférence générale des poids et mesures. (1969). *Comptes rendus des séances de la Treizième conférence générale des poids et mesures*. Paris : Bureau international des poids et mesures.
- Corcuff, P. (2005). Le pari démocratique à l'épreuve de l'individualisme contemporain. *Revue du MAUSS*, 25(1), 65-78.
- Corcuff, P. (2016). Les sociologies de l'individu et de l'individualisme, entre critique et compréhension. Cours de préparation à l'agrégation de sciences sociales. Lyon : École Normale Supérieure.
- Dagenais, D. (2000). *La fin de la famille moderne. Signification des transformations contemporaines*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- de Montaigne, M. (1836). *Essais*. Paris : Firmin Didot Frères et Cie.
- de Tocqueville, A. (2001). *De la démocratie en Amérique II*. La Flèche : Gallimard.
- Déry, C., Michaud-Beaudry, R. et Hupé, P.-É. (2011). *Incivilité et judiciarisation : Représentation sociale dans la ville de Québec*. Québec : Département de sociologie de l'Université Laval.
- Dumont, F. (1996). *Genèse de la société québécoise*. Montréal : Boréal.
- Dumont, F. (2005). *Le lieu de l'homme : la culture comme distance et mémoire*. Québec : Bibliothèque québécoise.
- Durkheim, É. (1932). *De la division du travail social*. Paris : Librairie F. Alcan.

- Ehrenberg, A. (1998). *La fatigue d'être soi. Dépression et société*. Mayenne : Éditions Odile Jacob.
- Einolf, C. J. (2011). Gender Differences in the Correlates of Volunteering and Charitable Giving. *Nonprofit and Voluntary Sector Quarterly*, 40(6), 1092-1112.
- Élias, N. (1991). *La société des individus*. Paris : Pocket.
- Élias, N. (1996). *Du temps*. Paris : Fayard.
- Everett, D. L. (2005). Cultural constraints on grammar and cognition in Piraha. *Current Anthropology*, 46(4), 621-646.
- Fleming Miller, L. (2013). Rights of self-delimiting peoples : protecting those who want no part of us. *Human Rights Review*, 14(1), 31-51.
- Fortier, M. (2015, avril 13). À l'ère de la génération «réaliste», p. A8. Montréal : Le Devoir.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Gallimard.
- Freire, P. (1984). *La importancia de leer y el proceso de liberación*. Mexico : Siglo veintiuno.
- Gagné, G. et Dupont, D. (2007). Les changements de régime du suicide au Québec, 1921-2004. *Recherches sociographiques*, 48(3), 27-63.
- Galland, O. (2003). Les Français entre eux : des relations électives et sélectives. Dans P. Bréchon (Éd.), *Les valeurs des Français* (p. 28-47). Paris : Armand Colin.
- Galland, O. (2009). *Les jeunes*. Paris : La découverte.
- Giddens, A. (1987). Time and social organisation. Dans A. Giddens (Éd.), *Social theory and modern sociology* (p. 140-165). Stanford : Stanford University Press.
- Giddens, A. (1991). *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*. Stanford : Stanford University Press.
- Girard, C. (2008). *Le bilan démographique du Québec*. Québec : Institut de la statistique du Québec.
- Girard, C. (2015). *Le bilan démographique du Québec*. Québec : Institut de la statistique du Québec.
- Godet, M. et Roubelat, F. (1996). Creating the Future : the use and misuse of scenarios. *Long Range Planning*, 29(2), 164-171.
- Godin, L. (2010). *Le mangeur en équilibre entre plaisir et contrôle Les formes de la normativité dans l'alimentation contemporaine*. Mémoire de maîtrise en sociologie. Québec : Université Laval.
- Hartog, F. (2012). *Régime d'historicité. Présentisme et expérience du temps*. Paris : Points.

- Hawking, S. (1989). *Une brève histoire du temps. Du big bang aux trous noirs*. Mesnil-sur-l'Estrée : Flammarion.
- Hirata, H. (2002). Travail et affects. Les ressorts de la servitude domestique. *Travailler*, 8(2), 11-26.
- Houle, G. et Hurtubise, R. (1991). Parler de faire des enfants, une question vitale. *Recherches sociographiques*, XXXII(3), 385-414.
- Kaufmann, J.-C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan.
- Kaufmann, J.-C. (2001). *Ego : pour une sociologie de l'individu*. Paris : Nathan.
- Kuhn, T. (2008). *La structure des révolutions scientifiques*. Malesherbes : Flammarion.
- Lukács, G. (1984). *Histoire et conscience de classe : essai de dialectique marxiste*. Paris : Éditions de Minuit.
- Manson, P. (2015). *PostCapitalism. A guide to our future*. Allen Lane.
- Martuccelli, D. (2002). *Grammaires de l'individu*. Paris : Gallimard.
- Martuccelli, D. (2004). Pour une sociologie de l'individuation. Dans V. Caradec et D. Martuccelli (Éd.), *Matériaux pour une sociologie de l'individu. Perspective et débats* (p. 295-316). Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.
- Martuccelli, D. (2014). Demain l'incertitude. Dans D. Vrancken (Éd.), *Penser l'incertain* (p. 203-222). Québec : Presses de l'Université Laval.
- Méda, D. (2010). Comment mesurer la valeur accordée au travail? *Sociologie*, 1(1), 121-140.
- Membres de la communauté de l'UQAM. (14 avril 2015). Non aux expulsions politiques. Montréal : Membres de la communauté de l'UQAM. [En ligne]. Consulté le 25 avril 2015. https://docs.google.com/forms/d/e/1FAIpQLSc52Knya8WUYxLwDG0SGC9HIRah_AA_bKkkWP8i7jOGWSeOhQ/viewform
- Mercure, D. (1982). *Les représentations de l'avenir. Étude des représentations de l'avenir chez diverses catégories socio-économiques d'acteurs sociaux au sein de la population québécoise*. Thèse de doctorat, Paris : Paris V - René Descartes.
- Mercure, D. (1995). *Les temporalités sociales*. Paris : Éditions l'Harmattan.
- Mercure, D. (2007). Les jeunes et le travail : un fait social total. Dans Sylvain Bourdon et M. Vulture (Éd.), *Les jeunes et le travail* (p. 283-303). Saint-Nicolas : Presses de l'Université Laval et Éditions de l'IQRC.
- Mercure, D., Vultur, M. et Fleury, C. (2012). Valeurs et attitudes des jeunes travailleurs à l'égard du travail au Québec : une analyse intergénérationnelle. *Relations industrielles*, 67(2), 177-198.
- Mercure, D. et Vulture, M. (2010). *La signification du travail. Nouveau modèle productif et ethos du travail au Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval.

- Merton, R. K. (1938). Social structure and anomie. *American Sociological Review*, 3(5), 672-682.
- Merton, R. K. (1957). *Social theory and social structure*. New York : Free press.
- Morin, E. (1986). *La méthode, La connaissance de la connaissance, Anthropologie de la connaissance*. Paris : Édition du Seuil.
- Nadeau, F. (2013). *Les jeunes de Québec sont-ils cosmopolites? Rapport à la diversité culturelle, rapport au politique et construction identitaire chez des jeunes cégépiens de la ville de Québec*. Mémoire de maîtrise. Québec : Université Laval.
- OCDE. (2011). Âge de la retraite et espérance de vie, 1950-2050. Dans *Panorama des pensions 2011 : Les systèmes de retraites dans les pays de l'OCDE et du G20*. Éditions OCDE.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2010). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Pastinelli, M. (2003). *Seul et avec l'autre. La vie en colocation dans un quartier populaire de Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Perrot, M. (1998). *Les femmes ou les silences de l'histoire*. Paris : Flammarion.
- Phillips, T. et Smith, P. (2004). Emotional and behavioural responses to everyday incivility : Challenging the fear/avoidance paradigm. *Journal of Sociology*, 40(4), 378-399.
- Popper, K. R. (1978). *La logique de la découverte scientifique*. Paris : Payot.
- Pringle, H. (2014). Uncontacted tribe in Brazil emerges from isolation. *Science*, 345(6193), 125-126.
- Quoidbach, J., Gilbert, D. T. et Wilson, T. D. (2013). The end of history illusion. *Science*, 339(6115), 96-8.
- Ricard, F. (1992). *La génération lyrique : essai sur la vie et l'oeuvre des premiers-nés du baby-boom*. Montréal : Boréal.
- Rifkin, J. (2014). *La nouvelle société du coût marginal zéro. L'internet des objets, l'émergence des communaux collaboratifs et l'éclipse du capitalisme*. Paris : Les liens qui libèrent.
- Rocher, G. (2005). Le « polythéisme » des modes d'explication du social. Dans D. Mercure (Éd.), *L'analyse du social : les modes d'explication* (p. 21-46). Québec : Presses de l'Université Laval.
- Rosa, H. (2010). *Accélération. Une critique sociale du temps*. Paris : La découverte.
- Rosanvallon, P. (1989). *Le libéralisme économique. Histoire de l'idée de marché*. Paris : Gallimard.
- Sahlins, M. D. (2008). *The western illusion of human nature : with reflection on the long history of hierarchy, equality and the sublimation of anarchy in the West, and comparative notes on other conceptions of the human condition*. Chicago : Prickly Paradigm Press.

- Saint Augustin. (1950). *Les confessions. Tome deuxième*. Paris : Garnier.
- Schnapper, D. (2007). *Qu'est-ce que l'intégration?* Mesnil-sur-l'Estrée : Gallimard.
- Scouarnec, A. (2008). Plaidoyer pour un « renouveau » de la prospective. *Management & Avenir*, 19(5), 171-186.
- Simard, J.-J. (1999). Ce siècle où le Québec est venu au monde. Dans R. Côté (Éd.), *Québec 2000* (p. 17-77). Montréal : Fides-Le Devoir.
- Tahon, M.-B. (2000). Libération des femmes et famille au Québec. Questionnements sur des relations entre des transformations. *Globe : Revue internationale d'études québécoises*, 3(2), 107. [En ligne]. Consulté le 25 mars 2016. <http://doi.org/10.7202/1000584ar>
- Tiqqun. (2009). *Contribution à la guerre en cours*. Mayenne : La fabrique.
- Van Nieuwenhuysse, H., Lemay, A. et Cottinet, S. (1999). *Les représentations sociales de l'avenir chez les jeunes Québécois*. Québec : Département de sociologie de l'Université Laval.
- Wemlinger, E. et Berlan, M. R. (2016). Does Gender Equality Influence Volunteerism? A Cross-National Analysis of Women's Volunteering Habits and Gender Equality. *VOLUNTAS : International Journal of Voluntary and Nonprofit Organizations*, 27(2), 853-873.
- Wright Mills, C. (1967). *L'imagination sociologique*. Paris : Librairie François Maspero.
- Zalasiewicz, J., Williams, et al. (2008). Are we now living in the Anthropocene? *GSA Today*, 18(2), 4-8.

Annexe A :Outil de collecte

1) Présentation du répondant ou de la répondante

D'où viens-tu ?

Peux-tu me parler un peu de ta famille, tes parents, tes grands-parents ?

Quelle est l'occupation de tes parents? Et quelles études ont-ils faites ?

Quand tu étais jeune, avais-tu une personne très importante pour toi, une sorte de modèle ?

Quelles étaient les attentes de tes parents par rapport à ton futur lorsque tu étais plus jeune ?

Ont-ils encore ces attentes ?

Comment vis-tu avec ces attentes ?

Quels étaient tes rêves ou tes ambitions lorsque tu étais jeune ?

Es-tu aux études, as-tu complété des études ?

Dans quel domaine ?

Est-ce que tu travailles ?

Dans quel domaine ?

Comment es-tu arrivé à étudier / travailler dans ce domaine ?

À quel endroit vis-tu et avec qui ?

Comment es-tu arrivé à vivre là ?

Quelle est ta situation amoureuse ?

Tu as quel âge ?

2) Volet individuel

Comment vois-tu ton avenir ?

Quels sont tes projets d'avenir ?

Relance semi-dirigée en vertu des réponses aux deux premières questions.

35 ANS

Comment te vois-tu à 35 ans ?

À quoi ta vie risque le plus de ressembler ?

Où habiteras-tu ?

Une demeure en location, achetée ?

Avec qui ?

Seras-tu en couple ?

Auras-tu des enfants ?

Quels seront tes moyens de déplacement ?

Travailleras-tu ?

Dans quel domaine ?

À faire quoi ?

Auras-tu fait plus d'études ou seras-tu aux études ?

Dans quel domaine ?

Quelles seront les choses les plus importantes pour toi, tes principales préoccupations ?

Quels seront tes passe-temps, tes activités ?

Prévois-tu être engagé dans ta communauté par du bénévolat dans des organismes (scouts, sports, OBNL, organismes de charité) ?

55 ANS

Comment te vois-tu à 55 ans ?

À quoi ta vie risque le plus de ressembler ?

Où habiteras-tu ?

Une demeure en location, achetée ?

Avec qui ?

Seras-tu en couple ?

Auras-tu des enfants ?

Quels seront tes moyens de déplacement ?

Travailleras-tu ?

Dans quel domaine ?

À faire quoi ?

Auras-tu fait plus d'études ou seras-tu aux études ?

Dans quel domaine ?

Quelles seront les choses les plus importantes pour toi, tes principales préoccupations ?

Quels seront tes passe-temps, tes activités ?

Prévois-tu être engagé dans ta communauté par du bénévolat dans des organismes (scouts, sports, OBNL, organismes de charité) ?

75 ANS

Comment te vois-tu à 75 ans ?

À quoi ta vie risque le plus de ressembler ?

Quelles seront les choses les plus importantes pour toi, tes principales préoccupations ?

Quels seront tes passe-temps, tes activités ?

Prévois-tu être engagé dans ta communauté par du bénévolat dans des organismes (scouts, sports, OBNL, organismes de charité) ?

3) Volet collectif (faire la transition de l'âge vers la date comme référent) chaque thème est abordé pour 2025, 2050 et 2100.

Quels seront les principaux changements que connaîtra la société québécoise et canadienne d'ici 2100 ?

Quels seront les principaux enjeux et défis pour la société québécoise et canadienne d'ici 2100 ?

Quels seront les principaux changements que connaîtra l'humanité d'ici 2100 ?

Quels seront les principaux enjeux et défis pour l'humanité d'ici 2100 ?

D'ici 2100, quelles seront les principales avancées technologiques ?

Quel sera l'état des changements climatiques en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état général de l'air, de l'eau de la forêt, de la faune et de la flore en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Comment seront organisés les transports en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état de la production et la consommation d'énergie en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état de l'écart entre pays riches et pays pauvres en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état du le terrorisme en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état des religions au Québec et dans le monde en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état des droits et libertés en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera le rôle des citoyen-nes dans l'État et la société en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état du système de santé et l'engorgement des urgences en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état de la dette nationale en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quels seront du chômage et les programmes sociaux en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état du marché de l'emploi et des salaires en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état de la production et de la consommation en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état de la corruption en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état de la souveraineté du Québec et la protection de la langue française en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quel sera l'état de l'écart entre riches et pauvres au Québec et dans le monde en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

Quelle sera l'importance de la présence de l'art et de la musique dans le monde en 2025 ? En 2050 ? Et en 2100 ?

4) Volet 4: retour sur la perspective d'avenir

Quel est ton rapport avec le futur personnel ? Et avec l'avenir collectif ?

Y penses-tu souvent ?

En parles-tu avec des ami-es ?

Lis-tu des blogues, des livres ou des articles sur le sujet ?

Comment te sens-tu par rapport à l'avenir ?

Annexe B : Avis de recrutement



Formes personnelles d'anticipation de l'avenir individuel et collectif des jeunes Québécois(es).

Lettre d'invitation

Bonjour,

Je suis étudiant à la maîtrise en sociologie et je cherche des jeunes Québécois(e)s âgé(e)s entre 20 et 25 ans pour participer à mon projet de recherche sur la projection des jeunes dans l'avenir.

Le but de la recherche est d'étudier les formes personnelles d'anticipation de l'avenir individuel et collectif des jeunes Québécois(e)s. Elle implique une brève présentation de la personne répondante pour permettre au chercheur de comprendre ses liens avec la famille, le travail, le logement, etc. Par la suite, il s'agit de répondre à la manière dont celle-ci entrevoit l'avenir et quels sont ses propres projets d'avenir. L'entretien s'enchaîne par des questions sur l'avenir collectif : l'environnement, la société, la politique et l'économie. Il se termine avec un retour sur la perspective d'avenir.

Si vous êtes intéressé(e) à participer, je désirerais vous rencontrer pour un entretien d'une durée approximative de 90 minutes. La rencontre se déroulera dans un lieu relativement silencieux au choix de la personne participante. Elle sera enregistrée pour ensuite permettre un traitement des données par le chercheur. Tous les renseignements recueillis resteront confidentiels pendant et après l'enquête. Le recrutement se termine le 1^{er} novembre 2014.

Un montant forfaitaire de 15\$ est remis à la personne participante au début de la rencontre pour la dédommager du temps investi dans la recherche.

Si vous désirez participer ou obtenir plus d'information, vous pouvez contacter Pierre-Élie Hupé par téléphone au : xxx-xxx-xxxx, ou par courriel : pierre-elie.hupe.1@ulaval.ca.

Pierre-Élie Hupé,
Candidat à la maîtrise en sociologie
Sous la direction de Mme Madeleine Pastinelli
Université Laval

Annexe C : Tableaux synthèses

Scolarité / type de projection

Scolarité	Continuistes	Étapistes	Possibiliste
Université	2	2	1
Cégep	4	1	0
Secondaire	4	1	0

Scolarité / horizon

Scolarité	Court terme	Moyen terme (- de 5 ans)	Long terme (+ de 5 ans)
Université	0	3	2
Cégep	2	2	1
Secondaire	3	2	0

Scolarité / recherché

Recherché	Secondaire	Cégep	Université
Carrière	0	0	1
Expérience	0	1	2
Équilibre	2	2	2
Famille	1	1	0
« Normale »	2	1	0

Les 3 jeunes non hétérosexuel(le)s

Nom	Horizon	Recherché	Type de projection	Scolarité	Bénévolat	Modèle familial
Véronique	Moyen terme	Équilibre	Étapiste	Université	Oui	Éclaté
David	Moyen terme	Expérience	Continuiste	Cégep	Plus tard	Conventionnel
Katy	Court terme	« Normal »	Continuiste	Secondaire	Plus tard	Conventionnel

Horizon / genre

Horizon	Hommes	Femmes
Long terme	2	1
Moyen terme	3	4
Court terme	2	3

Type de projection / genre

Type	Hommes	Femmes
Possibilistes	1	0
Étapistes	2	2
Continuiste	4	6

Ce qui est recherché / genre

Recherché	Hommes	Femmes
Carrière (Kevin) 3.5.1	1	0
« Normale » (Katy, Charles et Matéo) 3.5.4	2	1
Expérience 3.5.5	2	1
Équilibre 3.5.4 sauf Katy, Charles et Matéo)	2	4
Famille 3.5.2	0	2

Engagement / genre⁴⁰

Implication	Hommes	Femmes
Oui	1	4
Non	1 + Riel	0
Plus tard	4	1
Incompatible	0	2
En argent	0	1

40 La différence entre les hommes et les femmes engagées provient d'un biais dans l'échantillon. Les études macrosociologiques démontrent que les hommes et les femmes s'impliquent de manière équivalente, mais dans des domaines différents (Einolf, 2011 ; Wemlinger et Berlan, 2016). Dans ce tableau, il est intéressant de noter que les hommes souhaitent s'impliquer plus tard sans le faire présentement alors que les femmes qui le font déjà entendent poursuivre et celles qui ne sont pas engagées socialement ne pensent pas le faire plus tard.

Tableau synthèse pour la partie comparaison de genre.

Scolarité	Nom	Recherché	Horizon	Type de projection	Bénévolat
Université	Noémie	Expérience/équilibre	Long terme	Étapiste	Oui
	Vincent	Expérience/équilibre	Moyen terme	Continuiste	Oui
	Sonia	Équilibre	Moyen terme	Continuiste	Oui
	Véronique	Équilibre	Moyen terme	Étapiste	Oui
	Kevin	Carrière	Long terme	Possibiliste	Plus tard
Cégep	Joséphine	Équilibre	Moyen terme	Continuiste	Plus tard/travail
	David	Expérience/équilibre	Moyen terme	Continuiste	Plus tard
	Francis	Équilibre	Long terme	Étapistes	Non
	Matéo	Conventionnel	Court terme	Continuiste	Plus tard
	Jessica	Famille	Court terme	Continuiste	Plus tard/famille
Secondaire	Charles	Conventionnel	Court terme	Continuiste	Plus tard
	Katy	Conventionnel	Court terme	Continuiste	Plus tard (CJE now)
	Coralie	Équilibre	Moyen terme	Continuiste	Oui
	Riel	Équilibre	Moyen terme	Étapistes	Solidarité organique
	Stéphanie	Famille	Court terme	Continuiste	\$\$ en argent